91

MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE

DES AMES.

3.

MAXIMES

SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE

DES AMES;

ÉGALEMENT UTILES AUX DIRECTEURS ET AUX PÉNITENS;

PAR LE R. P. F. GUILLORÉ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome Troisième.

CLERMONT-FERRAND,

THIBAUD-LANDRIOT, LIBRAIRE,

Imprimeur de Mgr. l'Évêque et du Clergé.

RIOM, THIBAUD FILS, Imprimeur-Libraire.

1835.

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL

64205

MAXIMES
SPIRITUELLES
POUR
LA CONDUITE
DES AMES.

LIVRE CINQUIÈME.
SUR DIVERSES PASSIONS DE L'AME.

MAXIME PREMIÈRE.

La modestie est un moyen singulier pour vaincre ses passions.

Entre les moyens que nous avons pour dompter nos passions, je trouve qu'il y en a de trois sortes, dont l'usage n'est guère moins commun que la connaissance. Les uns sont comme des remèdes spécifiques, qui sont tellement proportionnés à certaines maladies de l'âme, et à quelques passions particulières, qu'ils seraient souvent ou nuisibles ou inefficaces, si on les appliquait à d'autres. Car il y a de certains remèdes pour l'orgueil, qui ne sont point pour la colère, et d'autres pour la colère, qui ne se peuvent appliquer à vaincre l'intempérance.

Les seconds moyens dont on use pour la victoire de ses passions, se peuvent mettre entre ceux que chaque directeur prescrit, selon ses conduites particulières : car tous n'ayant pas les mêmes voies pour mener une âme à la sainteté, ils prennent

aussi de différentes manières pour faire mourir les passions ; de façon que chacun suit en cela le jugement qu'il porte de la bonté des moyens, les proportionnant aussi à la connaissance qu'il a des sujets, et à la qualité de leur corruption et de leur tempérament.

Les troisièmes moyens ont quelque chose de meilleur que tout ce que je viens de dire ; ce ne sont plus les effets d'une invention humaine, et d'un cœur saintement animé contre soi-même ; mais ces moyens sont purement inspirés du Saint-Esprit qui suggère à l'âme dans l'occasion et dans le moment, ce qu'elle doit faire pour se surmonter ; et c'est de là que nous voyons des personnes si ingénieuses à trouver cent nouveaux moyens de mortifier leurs passions ; cette sainte adresse ne vient que de l'inspiration de l'Esprit-Saint, qui seconde en cela leur ardeur et leur fidélité.

Pour ce qui est de la nature de ces moyens, vous saurez, Théonée, que les uns sont violens et fort durs à la nature, et que si les passions ont beaucoup de vivacité et de feu, les remèdes qu'on y apporte n'ont pas moins de force ; de sorte que le combat est fort rude, parce que le moyen qu'on apporte pour se dompter est violent. Les autres ne sont pas si facilement compris de tout le monde, soit parce que l'usage n'en est pas ordinaire, soit parce que leur manière choque le sens des particuliers, soit parce que l'on n'en a jamais eu l'expérience.

Il y a encore d'autres moyens pour vaincre les passions ; mais ils ne sont propres que des âmes fortes et généreuses, qui ont déjà beaucoup avancé dans la vertu ; parce qu'elles prennent des voies si rudes et si déterminées, tant intérieures qu'ex-

térieures, que les combats qu'elles se donnent pour dompter leurs passions, sont autant de victoires signalées.

Je laisse donc tous ces saints artifices, dont on se sert pour pacifier son âme, et qui se trouvent en tant d'excellens livres, afin de vous en proposer maintenant un particulier : la matière en est très-commune, mais peut-être que l'application vous en semblera bien nouvelle ; et parce que le sujet en est très-facile, vous aurez bien de la joie de pouvoir dompter vos passions par un moyen qui vous coûte si peu.

Ce moyen est la modestie et une juste et constante modération de tout l'extérieur, que je pense n'être pas moins efficace pour calmer ses passions, qu'elle a de douceur et de facilité. L'on travaille à chercher toutes les manières imaginables de se surmonter, l'on en trouve de bonnes et d'excellentes, je le confesse ; mais on les prend ordinairement hors de soi ; et pourquoi, Théonée, les prendre hors de soi-même, puisque l'on trouve en soi ce qui peut suffire à un si louable dessein ?

Tous les autres moyens de vaincre ses passions ne sont pas universellement au goût de tout le monde ; il y en a dont la rigueur rebute les esprits ; il y en a d'autres dont la nature et la nécessité ne sont point comprises : il y en a encore dont l'usage n'est que pour les grandes âmes : mais la modestie est un moyen si naturel, que n'ayant point tous ces désavantages, l'on est inexcusable, si l'on refuse de s'en servir ; car elle n'a rien de rude ni de capable d'effrayer un esprit ; il n'y en a point qui n'en comprenne facilement la nature ; et elle est un moyen également propre pour les

plus grossiers et pour les plus spirituels. Cela ne prouve-t-il pas que personne ne se peut dispenser de prendre la voie de la modestie, pour donner la loi à ses passions?

Je ne doute point que plusieurs ne s'élèvent contre le moyen que je présente pour dompter ses passions, parce qu'il n'est pas du nombre de ceux qu'on propose d'ordinaire, comme si la nouveauté devait faire qu'une chose dût être rejetée : mais je les prie de ne se point révolter contre ce que je viens de dire, que je n'aie fait une juste exposition de mes pensées.

CHAPITRE PREMIER.

Diverses espèces de modestie.

Mais afin de ne pas prendre pour la modestie ce qui n'en a que l'apparence, il faut faire ici une exacte distinction de toutes les sortes de modestie, pour rejeter celle qui est indifférente ou criminelle, et m'arrêter à celle que je vous propose ici, comme le plus doux remède pour guérir le trouble des passions.

Vous saurez qu'il y a une modestie purement naturelle, qui n'est fondée simplement que sur la complexion ; car on en remarque assez, en qui l'extérieur et les dehors sont si bien composés, quoique sans affectation et sans étude, que vous ne les voyez jamais se dérégler. Ne vous y méprenez pas, Théonée, ce n'est point un effet de leur vertu, ni d'aucune attention qu'ils fassent, pour se tenir toujours en devoir ; les personnes peu éclairées, et les âmes innocentes, y sont trompées, admirant ce qui ne mérite pas plus d'admi-

ration qu'une belle peinture ; car toute cette modestie n'est qu'un effet de leur froideur naturelle; et ce leur serait une sorte d'impossibilité d'être immodestes, quand même ils le voudraient, n'étant presque pas plus libres de perdre leur modestie que leur tempérament : et ainsi on ne les peut louer qu'avec erreur d'être modestes, non plus qu'ils ne s'en peuvent flatter qu'avec vanité. Cette modestie ne peut donc rien faire pour la victoire des passions, puisqu'elle est sans âme et sans vie; elle y est même d'ordinaire un grand obstacle, parce que c'est une belle apparence, et comme un voile qui couvre des passions endormies, et qui en entretient paisiblement la corruption.

Nous découvrons encore une autre espèce de modestie; c'est celle qui est propre des jeunes gens, des novices et des personnes qui se donnent nouvellement à la vertu : c'est aussi la leçon qu'on leur fait, d'avoir une application particulière à se tenir modestes, car dans la jeunesse de leur âge, et dans les commencemens de la vertu, ils ne sont guère capables que de cela, ne se pouvant encore élever, et ne pouvant être élevés à rien de plus sublime. Si bien que toute leur capacité étant bornée à la modestie, elle ne passe pas plus avant pour remporter des victoires ; et la composition de l'extérieur épuise tout leur esprit, comme elle fait leur unique occupation. C'est pourquoi cette façon modeste n'est qu'une agréable superficie, sans vertu et sans solidité; il ne faut qu'une légère contradiction et qu'un souffle pour dissiper tout ce beau calme, et pour dérégler cette juste composition. Cette modestie n'est non plus capable que la première, d'aider à vaincre les passions ; parce

que sa petitesse l'occupe toute en elle-même, qu'assez ordinairement elle n'est guère animée de l'esprit intérieur, et que souvent elle est bien inconstante, n'étant appuyée que sur un jeune âge, et sur des commencemens de ferveur.

Il y a une troisième sorte de modestie, qui n'a pas l'innocence des précédentes : celle-ci est propre des hypocrites, qui empruntent cet extérieur réformé, pour parvenir à leurs fins. Car vous en voyez qui prennent un adoucissement de visage, et une composition de tout le corps si bien réglée, qu'à juger de leur dehors, vous diriez qu'ils ne respirent que réforme et que dévotion. Ce sont de ces tombeaux reblanchis, que Notre-Seigneur condamne, dont les intentions aussi malignes qu'elles sont obscures, se couvrent et s'autorisent de cette belle montre. Les uns veulent séduire les simples et les gens de bien, pour en tirer des intérêts temporels; les autres se veulent faire une vaine réputation de vertu, pour avoir de l'approbation et de la suite : et les autres tâchent d'entrer dans les esprits, pour y faire passer le poison de leurs opinions, et afin d'y bien réussir, ils se revêtent de la modestie la plus adoucie, et de l'air extérieur le mieux tourné à la sainteté. Oh ! je vous prie, Théonée, ne laissez point surprendre à ce piége malicieux, ni votre esprit par des sentimens pleins d'erreur, ni votre cœur par une inclination de piété pour cette belle apparence, ni vos biens par des sommes considérables données à des personnes si intéressées. Toute cette modestie, comme vous le voyez, n'est que péché, puisque, bien loin de réformer les passions, elle en entretient la malice par sa fausse réforme.

La quatrième sorte de modestie, qui est celle dont je prétends parler, répand tellement sur le visage et sur tout l'extérieur, un air toujours réglé, bienséant et dévot, qu'un esprit intérieur, droit et saint, en est uniquement l'âme et le principe; elle n'est point inconstante, pour suivre les dispositions changeantes du tempérament et les diverses rencontres des objets, mais elle est partout égale sans se démentir, aimant une façon qui est juste et composée, mais qui n'est nullement affectée, parce que l'esprit qui la produit au dehors est un esprit saint, et toujours appliqué, qui ne veut pas moins faire à Dieu un sacrifice continuel de tout le corps par sa modestie, que de l'intérieur par ses respects et par ses anéantissemens. C'est donc ici la modestie que je prétends être un excellent moyen pour parvenir à la victoire de ses passions : les preuves que j'ai à vous en produire sont si naturelles, que je m'assure que vous ne pourrez vous défendre dorénavant d'être modeste, en étant, comme je me persuade, si bien convaincu.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent que la modestie est un grand moyen pour vaincre ses passions.

Je vous prie, Théonée, de considérer l'activité du feu, comme il s'inquiète incessamment, et comme il cherche de la matière pour se conserver; pendant qu'il n'en manque pas, il entretient sa flamme et sa vigueur; mais ôtez-lui sa matière, vous le voyez languir et se diminuer peu à peu, et puis s'ensevelir enfin dans ses propres cendres.

Voilà ce que vous devez penser de vos passions; elles sont vives et fortes, et s'entretiennent dans leur feu par toutes ces sorties déréglées et immodestes, qui paraissent dans le discours, dans la voix, dans les gestes et dans les actions précipitées, et tout ce déréglement de l'extérieur est leur matière, ou comme des portes ouvertes, si vous voulez, par où elles s'échappent et s'évaporent; et cela est si vrai, qu'à en parler communément, les personnes les plus passionnées ont aussi des saillies et des dehors bien plus déréglés. Mais domptez un peu l'extérieur, et le resserrez à une honnête modestie qui arrête ce qu'il y a de trop libre et de trop naturel; vous ne l'aurez pas fait quelque temps, que les passions peu à peu perdront beaucoup de leur feu; parce que n'ayant plus à quoi se prendre, ni ce qui avait coutume de les entretenir au dehors, ce leur est comme une nécessité ou de mourir, ou de ne plus tant faire de bruit, en devenant plus modestes.

Mais je vous fais voir manifestement cette vérité, par une expérience qui est assez ordinaire aux âmes spirituelles; et il n'est pas possible, Théonée, que vous ne l'ayez expérimenté dans de certaines dispositions intérieures. N'est-il pas vrai que quand vous vous sentez intérieurement paisible et pacifique, il se répand aussi au dehors par un certain écoulement et par une heureuse communication, un calme et un repos visible sur le visage, sur tout le corps, et dans la contenance, avec une modestie si tempérée, et si bien conduite, qu'il n'échappe pas seulement un geste, ni un regard qui ne soit comme il faut? parce que l'abondance de cette tranquillité intérieure se décharge sur l'extérieur, et le compose en le pacifiant. Il

en faut dire autant par proportion, et par rapport de la modestie extérieure, et votre expérience, je m'assure, n'en appuiera pas moins la vérité en ce point. Lorsque le corps est retenu dans une grande modestie qui règle et qui captive avec douceur tous ses mouvemens, sans leur laisser la liberté d'aucune action trop libre ou trop précipitée, ne m'avouerez-vous pas qu'alors il se communique à l'intérieur, je ne sais quoi de tempéré, et que l'âme et toutes ses puissances se sentent comme liées et assujetties à la loi de l'extérieur!

Mais, pour prendre la chose dans son principe, considérez, Théonée, que vous ne pouvez pas réduire tous les mouvemens du corps à une exacte modestie, que ce règlement ne soit un effet de l'empire de l'esprit qui arrête tous les déréglemens du corps : si bien que l'esprit s'accoutume à commander au corps, et à l'assujettir à ce qu'il veut, lui donnant la posture, la contenance et toutes les manières qu'il lui plaît. Je dis donc, par ce même principe, que l'esprit s'accoutumant à dompter l'extérieur en le réformant, et en lui donnant toutes les justes règles d'une modestie toute chrétienne, il contracte une habitude de n'exercer pas moins son empire sur les passions, pour les régler, et pour faire sur elles les mêmes impressions de retenue et de paix qu'il fait sur l'extérieur. Ajoutez que, comme l'extérieur modeste est déjà réduit sous l'empire de l'esprit, les passions ne sont plus si capables de se révolter, ayant l'exemple d'un corps dompté et assujetti par cette réforme : de sorte que l'esprit commençant par la partie la plus facile à gagner, qui est la modeste retenue du corps dans tous ses mouvemens, ce premier pas lui donne plus de facilité

pour passer à la retenue et à la victoire de ses passions. Cela ne vous semble-t-il pas, Théonée, assez justement conçu, pour vous convaincre comme la modestie extérieure conduit à la mortification des passions?

Je vous demande encore votre sentiment, s'il n'est pas vrai que l'âme devient elle-même auparavant ce qu'elle communique? Parce qu'elle ne peut donner que ce qu'elle a, selon la maxime qui se dit ordinairement de toutes les causes : si cela est, elle ne peut faire une impression de modestie sur l'extérieur, qu'elle ne soit intérieurement elle-même toute modeste; car elle a, comme dit saint Pierre (1., *c.* 3), sa modestie, qui porte avec soi une divine paix. Or, je maintiens qu'elle n'a pas moins de pouvoir de communiquer aux passions ses propres dispositions, et par conséquent de leur faire part de sa modeste tranquillité, aussi-bien qu'au corps, passant ainsi de l'opération qu'elle a faite sur l'extérieur, à celle qu'elle exerce sur les passions.

Je fais encore juges de cette vérité les personnes d'oraison, et vous-même, Théonée, à qui je tâche, il y a si long-temps, d'inspirer le goût de ce divin exercice; confessez-le ingénument, et voyez si ce que je vais dire n'est pas véritable. Lorsque les ennuis et les dégoûts pénètrent votre âme pendant l'oraison, l'esprit se relâche souvent, et le corps perd sa contenance par un changement continuel de posture, si l'on est attentif à empêcher son abattement; le corps en ce temps ayant coutume de suivre la disposition de l'esprit : voilà comment les choses se passent d'ordinaire. Mais avez-vous remarqué que quand vous retenez les abattemens de votre corps parmi les ennuis de l'âme et

les extravagances de l'imagination : et que vous le redressez, en lui donnant la posture la plus modeste et la plus respectueuse, comme si vous aviez de grands sentimens de la présence de Dieu, cette modestie extérieure et tranquille communique enfin peu à peu sa disposition à l'âme, qui en devient toute modeste et paisible comme le corps ? Vous n'en doutez pas, Théonée, soit que par là Dieu récompense la fidélité de la personne qui fait ce qui dépend d'elle pour l'extérieur, tandis qu'elle souffre humblement les ennuis intérieurs qui n'en dépendent pas, soit que peu à peu cette modestie et ce repos du corps fasse impression dans l'âme, par une communication naturelle de biens, soit que l'âme, par une douce nécessité et par un secret attrait, entre dans la posture et dans la situation modeste du corps.

Cela me donne occasion de vous exhorter, autant que je le puis, à prendre toujours au temps de l'oraison la modestie extérieure la plus respectueuse et la plus anéantissante qu'il vous sera possible ; car au moins, si alors votre esprit n'obéit pas, pour être uni à Dieu, comme votre cœur le souhaite, votre corps lui rend, par l'hommage de sa modestie, tout ce qu'il est capable de lui rendre. Je sais bien que l'on dit ordinairement que pendant l'oraison, il faut donner au corps la posture qui peut davantage favoriser l'opération de l'esprit ; mais combien s'en trouve-t-il qui se flattent sur ce principe, prenant des postures aisées, naturelles et peu respectueuses ? Ne les imitez pas, Théonée, car le plus souvent ce n'est qu'une lâcheté grossière et matérielle, qui leur fait perdre toute modestie, se remuant et se retournant en cent manières, pour trouver

la situation du corps la plus commode, et pour soulager par ce moyen les ennuis que sent l'esprit dans l'oraison. Ils devraient plutôt suivre cet autre avis, que c'est une adresse très-sainte et très-utile, quand on ne peut se défaire pendant l'oraison des folies de l'esprit, d'en récompenser au moins les misères par la modestie extérieure la plus profonde que l'on puisse donner au corps; après quoi, ce que j'ai dit ne manque jamais guère d'arriver, à savoir, que l'intérieur se trouve enfin dans le même repos et dans le même respect que l'extérieur.

§ I.

Mais, pour revenir à la victoire des passions par la modestie, il faut que je vous en démontre la vérité en particulier, afin que la conviction vous fasse conclure que vous devez autant aimer la modestie que vous avez de désir de régler votre intérieur.

Un extérieur retenu et modeste n'arrête-t-il pas toutes les précipitations? car les manières d'agir précipitées et ardentes, que marquent-elles, sinon un déréglement de tout l'extérieur? Et que fait autre chose la modestie, que d'empêcher ses saillies, et de contenir le corps dans une composition bienséante?

Si la colère veut pousser au dehors son feu et ses transports par les paroles et par toutes les autres actions déréglées, n'est-ce pas la modestie qui est capable ou d'éteindre ses feux, ou d'en modérer les ardeurs, par le refus qu'elle fait à tous les sens d'ouvrir les portes à cette passion, en les resserrant sous les règles d'une sainte captivité.

Vous savez que la nature a incessamment des mouvemens sensuels, qui la portent à contenter ses inclinations ; les âmes les plus saintes en ressentent les sollicitations importunes, avec des événemens ordinairement bien désavantageux : sur quoi je vous demande s'il est rien qui puisse mieux arrêter ces emportemens que la modestie? Car elle a cela de particulier, de laisser à l'âme une attention très-exacte sur elle-même ; d'où il arrive qu'à la faveur de cette attention, découvrant les plus légers déréglemens de la sensualité, il lui est facile aussitôt de les réprimer.

Mais est-il rien qui donne, comme la modestie, un avantage particulier pour arrêter les désordres de la langue? car vous n'ignorez pas qu'elle ne s'emporte que lorsque l'esprit est égaré, et comme hors de soi, et vous n'ignorez pas non plus que la modestie opère le recueillement de l'esprit ; je vous l'ai montré ; soyez donc modeste, et vous verrez que vous possédant partout avec une égale modestie, vous n'aurez point de peine à retenir les déréglemens de votre langue.

Si vous voulez maintenant considérer les passions particulières, vous trouverez que partout la modestie est un riche moyen pour les surmonter, avec un certain doux penchant et une facilité qui ne se rencontre point dans tous les autres moyens. Ne vous tourmentez donc point tant, mon cher Théonée, à la recherche de tant de différentes manières, pour vaincre vos passions; je vous conjure, ne vous occupez que de cette pensée pacifique ; je veux être modeste, et mettez toute votre attention à composer avec justesse les mouvemens de votre visage, de vos yeux, de vos gestes, de votre démarche, par des vues intérieures qui animent l'âme à tout cela.

§ II.

Il y en a bien qui ne manqueront pas de combattre ce que je dis, sur ce qu'on en voit beaucoup qui, étant parfaitement modestes, sont néanmoins quelquefois emportés par leurs passions; mais donnez-vous de garde, Théonée, d'entrer dans leurs sentimens; car je vous fais voir clairement la faiblesse de ce qu'ils objectent.

Premièrement, je leur dirai que ces personnes auraient des saillies encore bien plus vives, si leur modestie ne les retenait; pourquoi donc ne louent-ils aussi-bien la modération ordinaire où elles sont, qu'ils blâment à tort quelques transports qui leur échappent? et pourquoi ne regardent-ils cette modestie continuelle, qui les fait régner sur leurs passions, sans s'arrêter à une faiblesse qui ne fait que passer?

2. De plus, la sortie des passions, dans ces sortes de personnes vient plutôt d'une abondance d'humeur et de quelque surprise, que d'une mauvaise volonté et d'une âme immortifiée.

3. Et puis, peuvent-ils prétendre que ces personnes, pour être modestes ordinairement, et réglées dans leurs passions, n'en souffrent jamais aucun désordre? c'est une prétention pleine d'injustice, dont on persécute communément tous les gens de bien, comme s'ils devaient être impeccables, parce qu'ils se sont adonnés à la vertu.

4. Enfin, c'est que Dieu permet qu'ils s'emportent quelquefois, afin qu'ils ne se reposent pas vainement dans leur modestie avec une secrète complaisance et dans cette belle modération qui les ferait considérer comme des saints. C'est donc sans sujet que l'on prétend que la modestie n'est pas un moyen qui réforme les passions.

§ III.

Mais, en vérité, nous avons bien plus de raison, Théonée, de condamner ces censeurs qui font si peu de cas de la modestie, et qui n'en parlent que comme d'une vertu d'enfant ; car, je vous prie, examinons-en de près la source et le principe, et il nous sera facile de juger qu'ils blâment avec passion ce qu'ils devraient aimer avec tendresse, et rechercher avec étude.

1. Nous trouverons que les uns ne s'appliquent point à la modestie, et que leur extérieur est tout dans le désordre, parce que l'intérieur est dans le déréglement, ne se pouvant pas faire que toutes les parties de leurs corps soient toujours dans une juste composition, pendant que les puissances de leur âme sont dans la confusion et dans le trouble.

2. Il y en a d'autres qui ayant de l'estime pour la modestie, ne travaillent pourtant point à l'acquérir ; cela vient d'une lâcheté criminelle, et d'un amour de leur liberté à ne se gêner en rien, et à laisser aller leur corps, leur tête, leurs bras, et toutes leurs postures, selon les mouvemens les plus naturels et les plus commodes.

3. Mais il y en a d'autres qui ne se mettent guère en peine de cultiver cette belle vertu, parce qu'ils penseraient s'abaisser s'ils s'en occupaient; il ne leur faut que ces vertus éclatantes, qui font du bruit, et qui demandent de grands courages et de grandes âmes. Ne voyez-vous pas manifestement que cela ne vient que d'un principe d'orgueil ? Apprenez à leurs dépens, Théonée, qu'on ne s'abaisse jamais, quand on s'étudie à la modestie, qui, entre toutes les vertus, a été singulièrement chère à Jésus ; mais comprenez bien aussi,

contre ce qu'en pensent tous ces grands esprits, que cette vertu, par sa continuelle captivité, ne coûte pas moins de rudes combats, et ne remporte pas moins de glorieuses victoires, que celles qui ont une apparence plus pompeuse.

O vertu! ô modestie! le plus bel habillement de Jésus, que tu es peu aimée, et que l'on méprise ta beauté, parce qu'elle est accompagnée de simplicité, et que tu t'accommodes aussi-bien avec les petits et les faibles qu'avec les grands et les forts! Mais pour vous, mon cher Théonée, qu'elle vous soit toujours aimable, et qu'elle fasse vos délices, parce qu'elle est petite, parce qu'elle est humble, parce qu'elle est simple; car je désire de vous particulièrement que vous chérissiez toutes les vertus, qui ne sont pas les plus estimées, afin que vous ne le soyez guère vous-même, et que vous soyez comme enseveli avec elles dans leur obscurité.

CHAPITRE III.

Motifs qui persuadent la modestie.

Pour finir heureusement ce discours, et vous inspirer l'amour de la modestie, je vous présente tous les motifs que je pense être capables de vous gagner l'esprit et le cœur; faites-y une attention particulière, afin d'en comprendre la force, et d'en goûter la douceur.

Proposez-vous toutes les vertus qu'il vous plaira, et vous verrez qu'il n'y en a aucune qui ne vous coûte grandement à acquérir, par tant de sortes d'industries, par tant de raisonnemens, et par tant de combats. Il y faut beaucoup travailler, parce

qu'elles ne dépendent pas tant de notre volonté : mais pour la modestie, hé ! Théonée, il ne faut que vouloir être modeste, pour l'être incontinent, car quoi ? s'agit-il d'une chose fort difficile ? il ne faut que marcher sans précipitation, et composer devant soi ses bras et ses mains avec bienséance, porter la vue baissée et conduire doucement ses regards, ne faire jamais de gestes trop vastes ni trop actifs, tenir le corps tellement droit qu'il ne porte rien d'altier, ne pousser jamais la voix en éclats, et en ris déréglés : est-ce là de quoi se rebuter ? et cela même ne montre-t-il pas que la modestie étant une chose qui dépend tellement de nous, nous sommes sans excuse, si nous n'y travaillons pas, et nous méritons que nos passions nous tyrannisent ?

Vous savez bien que toutes les vertus sont bornées, et que leur exercice n'est pas de tous les temps et de tous les lieux ; il y en a du jour, il y en a des ténèbres, il y en a de la solitude, il y en a des compagnies, il y en a de la maladie, il y en a de la santé ; mais l'exercice de la modestie n'est nullement borné ; car je veux, Théonée, que vous soyez partout, et toujours modeste ; vous ne le devez pas moins être dans l'obscurité qu'à la vue de tout le monde ; et vous devez vous souvenir qu'étant seul dans votre cabinet, vous ne devez pas avoir un moindre soin de garder toutes les règles de la modestie, qu'étant au milieu d'un cercle : cela veut dire que vous devez moins vous dépouiller de la modestie que de vos habits, puisque son domaine est si continuel et si étendu.

Mais est-il rien qui édifie comme la modestie ? c'est à tous les yeux un doux spectacle ; c'est un prédicateur muet, qui persuade souvent mieux

que tous les discours : aussi on en a vu plusieurs qui ont été plutôt convertis par la vue d'un visage modeste que par la force de l'éloquence la plus animée : c'est qu'en vérité la modestie a quelque chose de divin, lorsque les ressorts en sont intérieurs, et elle insinue dans les âmes par les yeux de ceux qui la contemplent, les pensées les plus saintes, et une odeur toute céleste. Où vous remarquerez qu'elle a encore cet avantage par-dessus les autres vertus, que celles-ci pour la plupart résident dans le fond de l'âme, et ne peuvent pas, à cause de cela, laisser une édification si persuasive ; mais la modestie étant placée sur le visage, et dans toute la contenance du corps, elle a coutume de faire naître en ceux qui la considèrent, des sentimens qui leur sont très-utiles.

Que si vous voulez élever davantage votre esprit, et considérer le plus grand culte que vous deviez à la grandeur de Dieu, je vous dirai que l'adoration continuelle en est le plus glorieux hommage ; or l'esprit qui adore ne peut pas être toujours dans cette actuelle adoration, soit que cela procède de l'épuisement des esprits, soit qu'il vienne de sa nature, qui ne peut avoir constamment le goût d'un même exercice : mais le corps a cette prérogative, que sa modestie pouvant être continuelle, cette posture est aussi une continuelle adoration rendue à la grandeur de Dieu ; cela n'est-il pas bien capable de vous faire aimer cet assujettissement continuel aux lois de la modestie ?

Et puis, Théonée, vous cherchez les moyens de vous sacrifier : il ne faut point tant raffiner, soyez incessamment modeste, et vous ferez de vous une hostie toujours vivante à Dieu : car est-il rien qui

nous fasse mourir comme la captivité? Et est-il rien qui captive comme la modestie, puisqu'elle ne laisse pas la liberté d'un propre mouvement, qui ne soit conduit avec toute la justesse?

Je ne vous dirai pas encore que vous êtes le sanctuaire de la divinité, qui repose en vous, pour vous obliger à être modeste, étant de tous les motifs le plus digne, le plus sacré et le plus saintement terrible que l'on puisse alléguer sur ce sujet; car je ne ferais que répéter ce que j'ai dit fort au long, au premier volume des maximes, dans la maxime de la consécration de nos êtres, où je vous renvoie.

Il ne me reste, pour bien conclure, que de vous conjurer avec saint Paul, mon cher Théonée, par la modestie de Jésus-Christ, que vous soyez modeste, et que vous travaillez à cette vertu, autant que vous avez de désir de porter une tranquillité générale dans toutes vos passions. Jésus l'appelle sa vertu, lui donnant cet avantage pardessus toutes les autres; car lorsqu'il nous avertit que nous apprenions de lui sur toutes choses qu'il est doux, n'est-ce pas le même que s'il disait qu'il est modeste? puisque la modestie et la douceur ne sont qu'une même chose, étant également répandues sur l'extérieur; parce qu'une personne toujours modeste ne le peut être qu'elle ne soit douce, et une personne toujours douce ne le peut être sans modestie. Soyez donc, mon cher Théonée, le disciple de Jésus en ce point; et laissant aux autres l'imitation de ses vertus éclatantes, tâchez de votre côté à exprimer en vous les traits de sa modestie, humble, douce et charmante.

MAXIME II.

Personne ne peut jamais guère avancer dans la vertu, s'il ne s'attache à dompter sa passion dominante.

Il est étrange, Théonée, combien les sentimens sont partagés pour définir en quoi consiste la véritable dévotion ; car ordinairement chacun s'en forme l'idée qu'il lui plaît, selon qu'il y est porté par les inclinations particulières de son tempérament.

Une personne mélancolique mettra toute la dévotion à être solitaire, et bien loin du commerce des créatures, n'estimant point celle qui est exposée, et toujours au hasard de se perdre. Celui qui est bilieux n'a d'estime que pour celle qui est active, et qui sait par les soins de son zèle gagner incessamment des âmes à Dieu. Un esprit rude et sévère ne reconnaît point de dévotion bien solide, que dans la rigueur des austérités. Une âme douce et affective ne croit pas qu'elle soit jamais dévote, que lorsqu'elle est toute remplie de douceurs. Un autre, qui aura l'esprit petit et borné, jugera, selon la petitesse de sa capacité, que toute la dévotion consiste à dire une infinité de prières vocales, à courir d'église en église, et à faire souvent des pèlerinages. Celui qui est naturellement porté à la compassion prétend qu'il n'y a point de solide dévotion, que celle qui a cent mains pour faire la charité aux pauvres et aux misérables.

C'est ainsi que d'ordinaire chacun met sa dévotion particulière dans l'occupation qui revient le mieux à son tempérament ; ce qui fait que toute la dévotion n'est qu'humeur et un pur effet de nos

inclinations, et que nous faisons les vertus esclaves de nos bizarreries, au lieu de nous soumettre nous-mêmes à l'empire des vertus.

La véritable dévotion se peut connaître par son seul nom, qui signifie un dévouement de soi-même, que l'on fait à Dieu par une entière immolation : or, comme il n'y a rien qui soit si contraire à cette immolation parfaite, comme la passion dominante qui est en nous, il faut dire que la dévotion sincère, et le grand progrès dans la perfection, consiste à dompter cette passion dominante et tyrannique : et c'est ici le mal délicat où l'on ne veut point porter la main, tandis que l'on s'empresse assez vainement de guérir toutes les autres maladies de l'âme.

Pour vous bien faire entendre ma pensée, il faut que vous remarquiez avec moi, Théonée, qu'il y a dans chaque personne une passion dominante. Je sais bien que toutes les passions sont dans nous, mais elles n'y sont pas au même degré, les unes y étant presque éteintes, les autres y ayant plus de chaleur; si bien que, si vous y faites réflexion, vous en trouverez toujours quelqu'une en particulier qui domine sur toutes les autres, c'est-à-dire, qui a plus d'ardeur, qui éclate davantage, qui règne en toutes les actions, qui donne le mouvement à tout, et qui entraîne avec elle le reste des passions.

Les uns sont possédés du feu de la colère, et des saillies de l'impatience : vous en voyez d'autres dont le cœur les tyrannise, par l'inclination violente qu'ils ont à aimer; il y en a qu'une secrète aversion pour tout ce qui leur est antipathique tient toujours dans le fiel et dans l'aigreur; d'autres portent partout un esprit ambitieux, qui veut

toujours éclater; on en voit en qui la passion de censurer et de condamner ce qui n'est pas selon leur sens n'épargne personne; vous connaissez de certaines personnes qui ont un mouvement de langue qui ne cesse jamais; et il y en a d'autres qui sont si pleines de l'amour de leur liberté, qu'elles ne se veulent gêner en rien, pour saint qu'il puisse être; vous en verrez enfin qui ne sont appliqués qu'aux aises et aux commodités de leurs corps et à la sensualité de leur goût.

Voilà comme dans chacun de nous il y a une certaine passion dominante, qui a tant de force et tant de pouvoir, qu'elle fait d'ordinaire l'âme de toutes nos opérations; c'est elle qui exerce en nous un souverain empire, qui fait comme le caractère de nos personnes particulières, et qui produit en nous comme une seconde nature, après celle de l'homme.

Je veux dire maintenant, Théonée, que c'est à cette passion dominante qu'il se faut attacher, pour la régler et pour la détruire, si l'on veut s'avancer solidement dans la perfection; car quelque soin que vous preniez d'assujettir les autres passions, vous ne ferez pourtant rien, si celle ci n'est combattue et domptée. Et c'est pour cela que la plupart, s'épargnant et se flattant toujours de ce côté-là, se trompent eux-mêmes, pensant qu'ils font quelque chose dans la vertu, parce qu'ils ne se négligent pas tout à fait dans le reste.

Je vous le répète donc encore, car il faut que cette pensée entre bien avant dans votre esprit; que si cette personne n'adoucit son humeur impatiente et colère; si celle-là ne retire absolument son cœur de toutes ses tendresses et de toutes ses amitiés; si cette autre ne corrige et ne tem-

BOSTON COLLEGE LIBRARY
CHESTNUT HILL, MASS.

père ses aversions ; si celle-ci ne s'étudie à se cacher et à s'obscurcir en toutes choses ; si celle-là n'arrête les précipitations et les immodesties de son extérieur, par une juste composition ; si celle-ci ne s'applique à toujours bien juger de son prochain ; si cette autre ne travaille à être plus réservée en ses paroles ; si celle qui aime trop sa liberté ne se fait violence pour l'assujettir ; si celle qui est sensuelle ne s'étudie à refuser à son corps et à son goût ce qui peut contenter sa sensualité : il n'y a point de progrès à espérer pour toutes ces personnes dans la perfection, pendant que cette passion dominante ne sera point domptée.

Nous allons donc voir deux choses, Théonée. 1°. D'où vient que dans l'exercice de la vertu, chacun s'applique si faiblement à la victoire de cette passion ; 2°. quelles sont les raisons qui montrent la nécessité qu'il y a de s'y appliquer.

CHAPITRE PREMIER.

D'où vient que l'on travaille si peu à vaincre la passion dominante.

Efforcez-vous, Théonée, de découvrir avec moi la malignité cachée de ce mal si universel, dans lequel les personnes de piété sont engagées aussi-bien que le vulgaire ; parce qu'elles ne travaillent pas avec un soin tout particulier à détruire cette passion dominante.

Ce déréglement vient d'ordinaire de ce que cette passion n'est pas considérée comme un mal de conséquence ; mais c'est ce qui m'étonne, me direz-vous, et je cherche ce qui peut empêcher qu'on ne connaisse pas combien elle est dangereuse,

puisqu'elle se déclare si hautement, et qu'elle fait les plus grands désordres de l'âme.

Je vous réponds que cette personne, qui au reste aime le bien, faisant beaucoup d'autres actions vertueuses, en fait comme un voile et une ombre à cette passion, qui en perd beaucoup de sa difformité. Celle qui a des amitiés molles et naturelles n'en comprend pas le mal, parce qu'elle se sent une âme dévote, qui a des inclinations pour tout ce qui est de piété; celle qui est colère et impatiente s'aveugle dans cette passion, parce qu'elle a du zèle pour le bien public, pour la régularité, pour les austérités; celle qui est ambitieuse et qui a une fine passion de paraître, voit qu'elle fait cent bonnes actions pour le prochain, qu'elle s'y consume par de grands soins, et qu'elle n'y épargne point ses sueurs; cela jette comme un nuage sur sa passion, qui ne lui est plus visible, étant si bien à couvert; celle qui est lâche dans ses devoirs, par une pesanteur de nature et d'esprit, n'appréhende pas cette disposition terrestre, parce que pour tout le reste elle sent qu'elle est assez modeste, qu'elle n'est point malfaisante, qu'elle ne parle pas mal de son prochain; celle qui est sujette à avoir des aversions particulières n'y découvre rien de si coupable, parce qu'elle fera, si vous voulez, la charité à plusieurs, qu'elle dit du bien de quantité d'autres, et qu'elle a pour eux un cœur plein de bonté. Il en est ainsi, Théonée, de toutes les autres passions dominantes, dont la nature couvre malicieusement le désordre, par la vue des biens qui se font par ailleurs.

Cette passion passe encore pour assez innocente, parce que l'on ne voudrait pas lui donner tout son dernier effet : ce cœur qui ne vit que d'amitiés

sensuelles, ah ! il ne voudrait pas aller jusqu'au crime; cette personne, toujours aigrie d'aversion, ne voudrait pas en venir à la vengeance; celle qui a de l'ambition ne la voudrait pas satisfaire par l'abaissement et l'humiliation d'un autre : celle qui aime son corps ne voudrait pas lui procurer toutes les délicatesses. O Dieu ! que d'adresses malicieuses pour autoriser cette impérieuse passion. Cela n'est-il pas étrange, Théonée, comme si cette passion, pour n'être pas portée à l'extrémité, était entièrement innocente ?

Enfin, l'on ne comprend pas la malignité de cette passion dominante, parce que l'on s'en justifie par l'exemple de plusieurs qui n'en font pas moins, qui ont aussi leurs amitiés, qui soignent assez bien leurs corps, qui ont leurs impatiences comme les autres, qui ne négligent pas leurs intérêts, quoique vertueux, qui ne se gênent point tant à être exacts et réglés en toutes choses. Mais ne sont-ils pas bien aveugles, comme si le déréglement des autres était la justification de leur passion particulière ? Ils n'ont pas entendu parler Cassien (*Liv. 6 Instit.*), qui leur donne cet avis, que pour aller à la perfection il ne faut pas se former sur les façons communes de ceux mêmes qui font profession de vertu, d'où l'on ne peut ordinairement tirer que des sujets de relâchement et de froideur.

Vous voyez donc ce qui fait que cette passion n'est point appréhendée comme elle devrait être, c'est qu'on la considère sous de certains regards trompeurs qui la déguisent, et qui la font paraître comme colorée du peu de bien que l'on fait d'ailleurs; on se flatte sur ce qu'on ne la satisfait pas autant que l'on pourrait, et sur l'exemple de plu-

fleurs, qui n'en usent pas autrement : c'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner si toutes ces personnes, trompées par de fausses raisons, croient leur mal plus innocent qu'il n'est, et ne travaillent pas à en chercher la guérison.

Je trouve encore un autre principe de ce déréglement; c'est que cette passion, étant maintenant réglée d'un autre côté et sous un autre visage, elle s'effraie par la difficulté qu'elle fait voir dans sa victoire; car, comme elle domine entre toutes les passions avec empire, elle est forte et elle est délicate; elle est forte, parce que sa domination est établie par une vieille habitude; elle est délicate, parce que, pour peu qu'on l'attaque, elle éclate. Or, il est peu d'âmes assez courageuses dans la vertu, pour entreprendre un ennemi de cette nature. L'on ne refusera pas de chercher la mortification de toutes les autres passions, pourvu que cette passion dominante soit épargnée; mais si l'on prétend vous porter à détruire ces amitiés si sensuelles, cette colère si vive, cette ambition si politique, cette pesanteur d'agir si terrestre, cet amour lâche de votre liberté, cet extérieur toujours déréglé, cette superbe facilité à juger et à condamner, ou quelqu'autre passion que ce soit qui vous domine; n'est-il pas vrai que vous immolerez plutôt tout le reste, que d'en venir là? Ces paroles, que le démon dit autrefois à Dieu, au sujet de Job (c. 2), vous peuvent en un sens être bien appliquées; que vous donnerez jusqu'à votre peau, et tout ce qui dépend de vous, pour la conservation de votre âme, c'est-à-dire, qu'il n'est point d'autres sortes de mortifications que vous ne subissiez, plutôt que d'attaquer cette passion dominante, qui fait comme une seconde âme

dans vous. Vous en appréhendez les cris, vous en redoutez les combats, et c'est ce qui vous rend timide à l'attaque, c'est ce qui fait que vous approuvez dans l'action ce que dans le fond vous condamnez.

Ajoutez, Théonée, que cette difficulté paraît si grande, que l'on vient jusqu'à se persuader qu'il y a une impuissance absolue de dompter cette passion, et là-dessus on en laisse le travail; car j'en entends les plaintes de tous côtés; et savez-vous ce que l'on dit? J'ai tâché de me défaire de toutes ces amitiés, mais mon cœur l'emporte toujours; j'ai fait cent efforts pour modérer les impatiences de mon humeur, mais son feu est indomptable; j'ai apporté toute l'application pour me lier la langue et parler peu, mais son flux m'entraîne, poussé par la vivacité de mon imagination; j'ai tant promis de ne plus juger, et de ne plus condamner; mais dans l'occasion je ne m'en puis tenir, sitôt que j'ai le sens choqué; je vois bien que c'est temps perdu pour moi, que de penser réduire cette passion dominante : à quoi bon s'en tourmenter davantage? C'est mon humeur, et si j'ai cette passion particulière, chacun aussi n'a-t-il pas la sienne? Voilà, Théonée, comme ils prétendent avoir une fausse impuissance de vaincre cette passion, afin de s'y laisser aller impunément; mais ils ont grand tort de s'appuyer de cette défense; car ils ne me nieront pas qu'ils en ont été quelquefois les vainqueurs; s'ils l'ont pu être dans un temps, ils l'ont pu être aussi dans un autre, parce que le principe de la victoire, qui est la grâce, ne leur manque jamais; mais il faut dire qu'ils aiment leur mal, et qu'ils se plaisent à en sentir la tyrannie.

Enfin, je trouve qu'on ne travaille pas à ruiner cette passion dominante, parce que le démon y forme incessamment des obstacles par ses tentations. Persuadez-vous, Théonée, que tous ses efforts vont à entretenir cette passion ; il y trouve de la facilité, parce que le tempérament et le naturel de la personne le favorisent; il y trouve de l'avantage, parce que c'est par là qu'il réussit pour la perte de l'âme. Il fait le même qu'un ennemi qui, assiégeant une ville, tourne, cherche et regarde quel est l'endroit le plus faible des murailles, pour y faire ouverture, et s'en rendre le maître. Le démon en use ainsi, dit saint Pierre, tournant et rôdant sans cesse, comme un lion rugissant; il vient à découvrir que le faible de cette personne est sa passion dominante, et c'est par là qu'il la bat sans repos, et qu'enfin il se fait brèche, et se rend maître de son âme? Or, le feu que le démon ajoute au feu naturel de cette passion dominante, fait que l'esprit devient lâche et paresseux à la combattre, voyant qu'il aurait trop à souffrir s'il l'entreprenait.

Revenons donc, et disons qu'ordinairement dans les voies de la perfection, l'on se contente d'un petit travail, où je vous accorde même, si vous voulez, que l'on prend cent bonnes manières de se faire mourir, et d'avancer, pourvu néanmoins qu'on ne soit point obligé de se tant inquiéter après la victoire de cette passion dominante.

En vérité, Théonée, vous seriez bien aveugle si vous en usiez ainsi, puisque vous voyez assez que ce n'est plus que s'amuser dans la vertu, et se tourmenter inutilement en bien des façons, tandis qu'on épargne la passion qui a le plus de besoin

d'être assujettie ; car je veux que vous soyez mortifié, que vous vous dépouilliez de tout, que vous maltraitiez votre corps, que vous soyez un homme d'oraison ; tout cela ne fera qu'entretenir votre illusion, vous n'en avancerez pas davantage dans la vertu, pendant que cette passion dominante vivra dans vous, et que vous n'en ferez pas l'objet de votre haine et de votre travail. Cela m'oblige, après vous avoir montré combien cette passion est épargnée, et qu'elle fait l'idole de notre immortification et l'illusion de toutes nos vertus, de vous faire voir maintenant la rigoureuse nécessité que vous avez de la combattre, sans jamais vous lasser.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent qu'on doit incessamment travailler à surmonter la passion dominante.

Je ne puis mieux établir cette vérité que sur le premier des principes. Vous savez qu'il n'est en ce monde qu'une chose nécessaire, qui est de servir Dieu, et que sa nécessité en est absolue pour le salut : mais vous devez aussi savoir, Théonée, que la victoire de la passion dominante est absolument nécessaire pour la perfection. Il vous est nécessaire indispensablement de servir Dieu, parce que c'est l'unique voie pour vous mener à la gloire, et il vous est aussi nécessaire indispensablement de travailler à détruire la passion qui domine en vous, parce que c'est l'unique moyen pour arriver effectivement à la perfection.

En pouvez-vous douter, si vous consultez en votre cœur les mouvemens de la grâce ? Regardez

un peu de près ce qu'elle vous dit, et vous trouverez par expérience que ses avertissemens, que ses reproches, et qu'universellement le sort de ses opérations va surtout à ruiner cette passion dominante, qui fait le plus d'opposition au Saint-Esprit. Car il veut régner, cet Esprit-Saint, et cette passion qui règne sur le cœur et sur l'esprit en empêche le domaine, deux esprits ne pouvant être avec empire dans un même sujet.

Ne m'avouerez-vous pas que c'est cette passion particulière qui fait ordinairement le plus grand sujet de vos remords, qui vous dérobe toute la paix de l'âme, et qui vous cause intérieurement tous les combats que vous avez avec la grâce? Mais pouvez-vous encore nier que ce ne soit elle qui fait la plus ordinaire et la plus grièvе matière de vos confessions, qui vous cause la honte que vous avez de redire si souvent une même chose, et qui rend pour vous l'usage des sacremens très-peu efficace?

Vous n'ignorez pas les deux choses que je vous viens de dire, par le témoignage que vous en rend votre conscience. Je vous demande là-dessus si ce combat continuel que vous rendez à la grâce, et si vos confessions, pleines toujours du même sujet de vos misères, ne sont pas un empêchement essentiel à votre perfection? Car, pour y parvenir heureusement, il est nécessaire que les confessions n'aient point de fautes si affectées, et que l'âme ait une extrême docilité aux mouvemens divins : et n'est-ce pas cette passion dominante plus que toute autre, qui empêche ces deux biens, et qui s'oppose conséquemment à la perfection de l'âme.

Oui, Théonée, assurez-vous que tandis que

cette passion vivra dans vous, par la négligence que vous apporterez à la vaincre, vous pouvez à jamais renoncer à votre perfection, quelque réformé et quelque mortifié que vous puissiez paraître dans le reste, et quelques sentimens de piété qu'il vous semble avoir dans le cœur, puisque cette passion particulière ne répugne pas moins à une vie parfaite, que des mœurs déréglées répugnent au salut.

§ I.

Je maintiens encore que sa ruine est absolument nécessaire pour la perfection, parce qu'il n'y a qu'elle qui y fasse un puissant obstacle. Considérez, je vous prie, que si les autres passions font quelque empêchement à la perfection de l'âme, elles n'ont pourtant ni la force, ni la malignité, ni la faveur de cette passion dominante; elles n'en ont pas la force, ayant produit dans l'âme une moindre habitude; elles n'en ont pas la malignité, étant moins volontaires; elles n'en ont pas la faveur, étant moins épargnées : comme elle a donc tous ces avantages, elle fait seule plus de tort au progrès de l'âme que tous ses autres déréglemens. De petits sujets révoltés pourront bien faire quelque léger ravage dans le royaume; mais un homme puissant qui voudra exercer sa tyrannie, y portera bien d'autres dégâts et d'autres embrasemens. Toutes les passions sont comme autant de petits sujets, qui font du bruit et qui s'opposent au bien de l'âme, mais la passion dominante est véritablement dans l'homme un roi et un tyran, qui y fait seul de plus grands ravages de biens spirituels et de perfection que toutes les passions ensemble.

§ II.

En voici une nouvelle preuve, Théonée, qui ne sera pas moins convaincante; car je la tire de la nature même de la perfection. Je vous demande en quoi consiste cette perfection, sinon dans notre propre mort et dans notre union avec Dieu. C'est ce qui ne se peut contredire, étant aussi nécessaire que cette union soit fondée dans la mort de nous-mêmes, qu'il est impossible que deux vies subsistent dans un même sujet.

Or, cette mort ne sera jamais, pendant que cette passion dominante aura sa vigueur, parce que c'est elle qui inspire la vie à toute la nature corrompue de l'homme, par le moyen de ce grand empire qu'elle a sur ses puissances et sur ses sens. Car je veux que tout le reste soit mort, qu'une personne soit sans ambition, sans aucun feu de colère, sans jalousie, sans aucun attachement à ses commodités; si néanmoins elle est possédée, par exemple, de quelque amitié sensuelle, comme de sa passion dominante, il faut dire qu'elle vit, et qu'elle est bien loin de sa propre mort, parce que cette passion fait que son cœur ess plein de vie. C'est à peu près comme si vous aviez seulement coupé les bras et les jambes à quelqu'un; vous diriez bien alors qu'il serait mort pour le regard de ces parties de son corps, mais vous ne diriez pas absolument qu'il fût mort, étant encore animé du cœur, qui est le principe de la vie. Toutes ces autres passions, dont je viens de parler seront mortes, si vous le voulez, comme des membres coupés; mais parce que cette passion dominante, qui est comme le cœur inspire la vie à cette personne, elle ne peut jamais passer dans cette heureuse mort.

Vous ne pouvez non plus, Théonée, tandis qu'elle règne, entrer en union avec Dieu, parce que toute union ne peut souffrir d'entre-deux, ou bien elle cesse d'être : or, cette passion impérieuse est ce qui fait un milieu entre Dieu et vous; d'où il arrive que de votre part vous ne pouvez vous en approcher, car cette passion est comme un nuage qui vous en sépare; et que Dieu aussi ne se peut approcher de vous, car il se veut unir immédiatement à votre cœur, et il trouve un obstacle qui l'en empêche.

Si donc la perfection est dans notre mort et dans notre union avec Dieu, il s'ensuit de ce raisonnement que cette passion dominante empêchant l'une et l'autre, vous devez désespérer d'être jamais parfait, tandis que vous n'en détruirez pas la tyrannie. Cela n'est-il pas évident, Théonée, et pouvez-vous refuser de déclarer la guerre à cet impitoyable ennemi? Pouvez-vous, par une lâche crainte, et par une plus lâche tendresse sur vous-même, renoncer par là à la perfection de votre âme.

§ III.

Mais je veux vous intéresser par la fuite de la peine que la nature a coutume d'éviter en toutes choses. Vous vous tournez en tant de postures, et vous allez à tant de voies pour aller à la perfection; à quoi bon tous ces soins et tout ce tourment? Prenez-moi le chemin le plus court et le plus sûr en attaquant cette passion dominante; car c'est vous attacher au principe de votre grand mal, sans vous arrêter à de légères plaies. Celui qui retranche la cause de son désordre, en a bientôt retranché toutes les suites.

Savez-vous bien ce que c'est qu'une passion

dominante abattue? C'est une colonne renversée, qui entraîne avec elle tout le reste de l'édifice ; c'est une ville capitale, dont la prise est suivie de celle de tout le royaume ; c'est un général, dont la mort attire la défaite et la déroute de toute l'armée ; c'est un corps dont la tête étant abattue, il n'en reste plus qu'un tronc, sans force et sans vie; ce sont les conséquences qui ne peuvent manquer après la ruine de cette seule passion, dans la victoire de laquelle, celle de toutes les autres est comme nécessairement renfermée.

Pourquoi donc vous arrêtez-vous au ruisseau, sans aller promptement à la source? Voyez ce que fait le démon, et apprenez bien la leçon qu'il vous enseigne, en imitant son adresse. Que fait-il donc? et ne vous l'ai-je pas déjà dit? Il s'attache principalement à la passion qu'il voit dominer dans une âme, comme à son grand faible, afin de se faire entrée par là, et de s'en rendre le maître. Imitez-le, Théonée, et vous servez de l'instruction qu'il vous donne ; attachez-vous surtout à cette passion pour la ruiner, afin qu'enveloppant toutes les autres dans sa ruine, vous en éleviez bientôt votre perfection, étant le maître de vous-même.

§ IV.

Mais si vous n'êtes pas encore persuadé que vous devez travailler à la destruction de cette passion dominante, par la nécessité de votre perfection, peut-être le serez-vous par la vue des autres déréglemens qui en arrivent. Le croirez-vous bien, Théonée, que la malignité de cette passion est si grande, qu'elle porte sa corruption dans toutes les actions de notre vie,

Elle ne fait pas moins qu'une goutte de venin, qui s'étant écoulée dans les veines, empoisonne incontinent toute la masse du corps ; qu'une qualité du tempérament, laquelle étant gâtée communique aux autres sa mauvaise disposition ; qu'un maître dont la vie déréglée porte aussi le déréglement et la contagion dans les mœurs de ses domestiques. C'est ainsi que cette passion dominante, par une certaine influence maligne, fait passer sa corruption dans tout ce que nous faisons.

Cela vient de ce qu'elle est une passion affectée, qui réside dans la volonté, à laquelle elle donne tout son poison : or, la volonté étant gâtée, toutes les actions le sont par une même suite ; parce que, comme dit un père, c'est elle qui étant le principe du bien et du mal, anéantit le mérite de tout ce que nous pouvons faire, lorsqu'elle est infectée de quelque mauvaise disposition.

A peine donc pourrez-vous jamais rien faire de bien, pendant que cette passion aura sa vigueur, et toute votre vie sera de cette sorte un fruit perpétuellement corrompu. N'est-ce pas là une raison (*Laur. Just. de spe*), toute seule capable de faire qu'on abhorre une passion si pernicieuse, et qu'on l'extermine enfin par l'assiduité de ses soins ? N'êtes-vous pas résolu de le faire tout de bon, ô Théonée ?

§ V.

Après tout, je veux que cette passion dominante n'infecte pas nos actions, comme je viens de dire, et que de ce côté-là elles ne soient pas désagréables à Dieu ; mais seront-elles seulement supportables à ses yeux, et n'y seront-elles pas plutôt en quelque façon abominables, lorsqu'il

se verra traité avec mépris? Celui-là est frappé de la malédiction divine, dit un prophète, qui ayant dans son troupeau quelque chose digne d'être sacrifiée à Dieu, ne lui présente néanmoins que le rebut, et que ce qu'il y a de plus maigre.

N'est-ce pas ce que fait celui qui, sacrifiant à Dieu plusieurs actions de sa vie par la mortification, se réserve néanmoins cette passion particulière et dominante, à laquelle il ne touche point, comme à ce qu'il y a de meilleur au troupeau (*Mal. c.* 1)? Dieu a bien à faire, Théonée, de tout le reste de vos oblations et de vos sacrifices, dont vous serez prodigue tant qu'il vous plaira; pendant que vous ne lui égorgez pas la victime de cette passion, et que vous vous partagez ainsi avantageusement à son préjudice. Il regarde ce que vous aimez, pour juger du prix de votre offrande, et comme cette passion est la chose qui possède le plus votre cœur, il n'estime que le sacrifice que vous lui en pouvez faire, désirant uniquement l'objet de votre affection, et non pas une infinité d'actions que vous lui pouvez immoler.

Me direz-vous que vous faites par ailleurs bien des choses pleines de piété, que vous lui envoyez sans cesse comme un parfum? Il ferait bon vous entendre, Théonée; car je vous adresserais volontiers ces mots de Tertullien (*De hab. mul.*), que vous auriez bonne grâce, après vous être en quelque façon évaporé à satisfaire cette passion dominante, de venir présenter à Dieu en sacrifice, vos soupirs, vos prières et vos autres mortifications; immolez cet Isaac qu'on attend de vous, et soyez persuadé que jamais vos offrandes ne seront de bonne odeur, tandis que celle-ci ne se fera pas.

§ VI.

Si avec tout ce que j'ai dit jusques ici, je n'ai pu encore gagner sur votre esprit que vous travailliez sérieusement à détruire cette passion particulière qui domine en vous ; et, pour vous le dire encore une bonne fois bien distinctement, si cette colère vous anime toujours; ou si ces amitiés vous souillent toujours le cœur, ou si cette ambition vous emporte partout, ou si ce flux de langue ne s'arrête jamais, ou si cet esprit en toute occasion juge de toutes choses, et condamne tout; si cela est, mon cher Théonée, réveillez votre attention, et m'écoutez : voici les conséquences funestes que j'en tire, vous vous en défendrez comme vous pourrez.

1. Il n'y aura après cela ni entretien, ni prédication, ni grâce, ni Dieu, qui vous puisse faire revenir de cette passion ; parce que toutes ces choses ayant été inefficaces, leur retour le sera aussi, n'étant rien d'ailleurs de nouveau, capable de causer en vous ce changement : de sorte que cette passion étant fortifiée, sera après inébranlable par tous les efforts du ciel et des hommes. Oh ! quel état !

2. Vous y formerez votre conscience, et vous l'y établirez si bien, que cette passion dominante étant comme toute passée en nature, à peine seulement vous en confesserez-vous ; parce qu'elle ne vous paraîtra plus si dangereuse, y étant de long-temps tout accoutumé. Hélas ! est-il personne plus dangereusement malade que celui qui l'étant beaucoup se flatte qu'il est en bonne santé?

3. Mais je vous accorde que vous vous confessiez des égaremens où cette passion dominante

vous aura pu emporter ; assurez-vous que vous n'en serez touché non plus que d'un conte, à cause de l'habitude de faire les choses, qui a coutume d'en ôter toute l'appréhension (*De Greg. in mort.*). O Dieu ! Théonée, quand on en est là, quelle confession et quel sacrement !

4. Ce que j'avance de votre aveuglement à l'égard de cette passion, est si véritable, qu'elle vous paraîtra toujours juste et innocente : et à quelque excès qu'elle vous ait porté, vous aurez toujours des raisons pour la défendre, sans avouer jamais que vous ayez été coupable. N'est-ce pas là le moyen de passer des ténèbres dans un déplorable endurcissement ?

5. Ce qui en arrivera encore ensuite, c'est que vous ferez tout pour la satisfaire, plutôt que de l'aigrir et de vous voir en guerre avec elle ; c'est là sans doute, pour lui permettre d'aller bien loin, s'y accommodant avec une telle complaisance.

Je vous demande maintenant si ce ne sont pas là des suites bien étranges de cette passion dominante ? Je vous demande après cela, Théonée, à quoi une âme chrétienne, et qui aspire à la perfection, se doit résoudre ? Je vous en laisse le jugement, pour vous en faire l'application à vous-même, et je veux croire que vous n'aurez pas de peine à conclure à votre avantage.

MAXIME III.

Il est facile de vaincre la passion dominante.

Puisqu'il y a une si grande nécessité de combattre et de vaincre la passion dominante, comme

nous venons de le voir, nous pouvons dire qu'il est assez facile d'en remporter la victoire, Dieu ayant fait, par la sagesse de sa conduite, que les choses dont la possession a beaucoup de nécessité n'aient pas beaucoup de difficulté dans leur acquisition.

Ne vous étonnez donc pas, Théonée, de tout ce que je vous ai dit, des besoins de détruire cette passion, pourvu que vous ayez l'âme docile, pour bien user de tous les moyens qui vous y peuvent favoriser; car j'espère vous en montrer de si naturels, que vous n'aurez point de peine à juger de la facilité de la victoire, ou que vous serez contraint de blâmer votre peu de courage et de fidélité.

Voyez les moyens que je vous présente; il y en a d'universels, qu'on peut appliquer indifféremment à toutes les passions dominantes; il y en a aussi de particuliers qui sont propres uniquement de chacune de ses passions. Je vous demande seulement que vous apportiez autant de volonté de vous en servir, que d'attention pour les bien comprendre, car il n'est que trop ordinaire, qu'on ne manque guère de savoir les moyens de se vaincre, mais l'on manque beaucoup de faire ce que l'on sait être nécessaire pour y réussir.

CHAPITRE PREMIER.

Moyens généraux pour dompter les passions dominantes.

J'en trouve de quatre sortes, qui assurément ne vous seront pas inutiles, si vous en voulez sérieusement faire l'application. 1°. Ce sont de certaines persuasions, dont il faut se convaincre l'esprit,

afin qu'étant ainsi prévenu, l'exécution en puisse être plus facile. 2°. Ce sont des occupations intérieures, où il faut tâcher de tenir incessamment son âme. 3°. Ce sont des maximes particulières, pour se conduire sûrement dans ce travail. 4°. Ce sont quelques actions que j'estime pouvoir beaucoup aider à obtenir cette victoire.

§ I.

Les persuasions nécessaires pour vaincre les passions dominantes.

1. Persuadez-vous grandement, Théonée, que les ennemis domestiques de votre âme, pris tous ensemble, ne lui peuvent pas être si pernicieux qu'une seule passion dominante : je vous en ai montré la vérité dans la maxime précédente : en étant ainsi bien persuadé, il sera naturel que vous vous appliquiez avec plus de vigueur à surmonter cet ennemi particulier. Car vous ne doutez pas que l'on s'intéresse à combattre ce qui nous est contraire, selon qu'on en appréhende la malignité ; si vous avez donc cette forte persuasion, que votre passion dominante est elle seule le plus dangereux ennemi de votre âme, n'est-il pas vrai que votre esprit en aura plus d'ardeur et plus d'application à la vaincre ?

2. Persuadez-vous encore que la victoire de cette passion ne consiste pas à l'éteindre et à n'en plus sentir aucun déréglement ; car cette forte persuasion fait que plusieurs cessent par désespoir de la combattre, voyant que tous leurs soins ne peuvent empêcher qu'elle ne s'élève souvent par quelque mouvement de révolte, comme si la victoire consistait à avoir une paix inaltérable avec cette passion, et non pas plutôt à se modérer

parmi ses plus vives altérations, le temps de la paix et le temps de la guerre s'accordant très-bien à la fois. Supposant donc, Théonée, que cette passion dominante ne laisse pas d'être vaincue, quoique ses feux ne soient pas éteints, vous voyez bien que cela vous en donnera plus de cœur pour l'entreprendre, ne regardant plus la mort de ses mouvemens involontaires, comme une chose qui soit nécessaire à sa victoire, mais seulement la retenue et la modération de votre esprit.

3. Pour vous relever encore le courage, et vous exciter à combattre cette passion, ne vous imaginez pas, comme font plusieurs, qu'après l'avoir bien combattue, vous ne devez plus en être emporté ? car c'est ce qui les fait abandonner le combat, avec un lâche découragement, ayant cru qu'ils devaient après être comme impeccables; hélas! que cette persuasion si mal fondée décourage de personnes dans cette entreprise; mais persuadez-vous tout le contraire, qu'il est moralement inévitable que cette passion ne vous fasse tomber quelquefois, tant la faiblesse, la corruption et l'habitude ont de pouvoir. Etant ainsi bien prévenu de cette pensée, quoique vous veniez à tomber, vous n'en serez pas plus abattu pour cela, et vous en tirerez même une nouvelle ardeur, pour vous animer davantage au combat.

4. Mais voici une quatrième persuasion, qui doit entrer plus que toutes les autres dans votre esprit, avec laquelle je ne crois pas que vous ne vous appliquiez entièrement à vaincre la passion qui domine en vous. Persuadez-vous bien, Théonée, qu'elle est en votre fond un véritable germe de damnation; je vous ai assez fait voir comme cette passion dominante est la source et le premier

mobile de tous les déréglemens de l'âme, dont la perte est ordinairement infaillible, si le remède n'est porté jusqu'au principe; si vous êtes donc bien plein de cette vérité, que la passion qui vous domine est pour vous damner infailliblement, n'étant point domptée, ô Dieu! se pourrait-il faire que vous ne vous attachassiez pas à la ruiner? et pouvez-vous être pressé plus efficacement à le faire que par une considération si importante et si terrible?

Ce sont les persuasions dont je désire que votre esprit soit tout pénétré, avec lesquelles il ne vous sera pas difficile de travailler heureusement à cette victoire.

§ II.

Les occupations intérieures nécessaires pour vaincre la passion dominante.

1. Je vous conseille, Théonée, afin d'y bien réussir, de repasser tout le jour dans votre esprit la pensée de cette passion; faites-le, comme ferait celui qui machine la perte d'un ennemi: il n'est point de moment dans le jour, où il ne soit dans la pensée de son dessein, rêvant toujours sur les moyens et sur les temps les plus favorables de faire son coup? Faites-en de même, et qu'il ne soit point d'heure où vous ne soyez toujours comme en conspiration contre cette passion qui domine en vous: car si vous en interrompez beaucoup la pensée, votre esprit n'y aura pas aussi beaucoup d'ardeur; et puis, comme cette passion est forte, à cause de son empire, elle vous emportera facilement, si vous n'êtes sur vos gardes: tout au contraire, vous occupant toujours de la pensée et du désir de la ruiner, votre esprit en prendra un cer-

tain feu d'indignation, qui vous fera vivement comprendre le malheur de cette servitude; et étant ainsi toujours préparé, vous ne serez pas si capable d'une surprise.

2. Ce n'est pas assez, je désire que cette passion dominante fasse uniquement votre principale occupation, sans la partager à tant d'autres choses; il n'est rien d'efficace, comme un homme qui n'a qu'une affaire, parce qu'en étant tout pénétré, il la pénètre aussi bien mieux, toute l'occupation de son esprit n'étant que de cet objet. Prenez aussi ce biais, Théonée, que cette passion dominante vous occupe de telle manière qu'elle épuise toute votre pensée, sans permettre volontairement qu'elle se divertisse beaucoup à aucune autre considération. Cette application presque continuelle de votre esprit vous fera connaître facilement les mouvemens les plus obscurs et les plus cachés de cette passion, pour éviter ses adresses, et pour arrêter sa violence; de sorte que, ramassant ainsi toute sa vigueur, par l'attachement qu'il aura à ce seul objet, il le combattra bien plus aisément, et il le surmontera plus efficacement.

3. Souvenez-vous, Théonée, que la pensée de cette passion doit toujours avoir quelque part en votre oraison, au moins dans le temps que Dieu lui-même ne fera pas son opération; car c'est là que les choses se voient avec plus de vérité, pour en avoir ou de la haine ou de l'amour, et c'est là où Dieu seconde davantage nos pensées, par les mouvemens de son divin esprit. C'est pourquoi je vous conseille de n'entrer point dans ce saint commerce avec Dieu, que vous n'y fassiez toujours entrer la pensée de cette passion qui vous domine; parce que le rayon de la grâce vous fera bien

mieux découvrir alors sa malice et son poison ; et après, oh ! de quelle sainte impatience ne serez-vous pas emporté contre une passion si pernicieuse, afin de la détruire ?

4. Pour vous animer enfin à une guerre si sainte et si avantageuse, portez souvent votre pensée sur les grands désordres que cette passion vous a pu causer. Ah ! quel courage, Théonée, n'en tirerez-vous pas pour en entreprendre la ruine ? Car n'est-on pas facilement animé à perdre ce qui nous a perdus, et ce qui nous peut encore perdre ? L'on considère et l'on compte les étranges chutes où cette passion dominante a précipité l'âme, et après cela, se pourrait-il faire qu'on laissât son ennemi en repos ? Ou bien vous m'avouerez que l'on peut aimer et voir en soi la cause de son malheur. Contemplant donc ainsi sa laideur et sa malice dans les chutes où elle a poussé l'âme, ne doutez pas que vous ne soyez touché de crainte et de haine, pour vous en défaire, et pour vous en venger, en la combattant et en la perdant ?

Ne vous étonnez donc pas, Théonée, s'il y en a tant que cette passion dominante tyrannise, c'est qu'ils n'y pensent point, ou ne le font que fort peu ; s'ils y pensent souvent, l'application n'en est qu'imparfaite, prenant cent pensées différentes, ils ne prennent pas encore le temps propre pour y penser, qui est celui de l'oraison ; et ils ne se donnent pas la peine de regarder les grands désordres où cette passion les a engagés.

§ III.

Maximes particulières pour vaincre la passion dominante.

1. Prenez pour première maxime, après avoir conçu les résolutions les plus généreuses, de domp-

ter cette passion, qu'il est moralement inévitable que vous n'y retombiez encore de temps en temps? et là-dessus formez le dessein de ne vous jamais rebuter, quelques rechutes qui vous puissent arriver : dites alors : Je suis homme, mais j'ai de la bonne volonté, et beaucoup de grâces; le premier dépend de moi, le second ne me sera jamais ôté; et avec cela j'espère que le temps me fera obtenir la victoire; mais je ne me rebuterai jamais, quand bien même cette passion dominante me ferait tomber plusieurs fois le jour. Ce sont ces gens, Théonée, qui domptent les ennemis les plus indomptables, et qui enfin chantent les victoires, montrant, en ne se rebutant pas, un cœur humble, ferme, fidèle et persévérant. Au contraire, d'où vient que si peu réussissent à vaincre la passion qui les domine? C'est qu'ils se rebutent, voyant de temps en temps les retours de cette passion; ils font voir par là l'orgueil de leur esprit, qui ne peut supporter cette humiliation, leur lâcheté à se rendre aussitôt, leur infidélité à violer si facilement ce qu'ils ont promis à Dieu, leur inconstance à vouloir et à ne pas vouloir une même chose avec tant de légèreté.

2. Mais je veux qu'on ne tombe point ou presque point par cette passion dominante, jusqu'à en venir à l'effet : néanmoins les mouvemens déréglés ne laissent pas de s'en élever, et ce sont ces mouvemens qu'on ne peut souffrir, parce qu'on les abhorre : et moi je vous dis qu'étant involontaires, vous devez avoir pour maxime de n'en faire non plus d'état que d'un bruit étranger; car hélas! que vous seriez bon et simple de vous en tourmenter, puisque vous n'y mettez rien du vôtre; il n'y a que la coopération de votre liberté

qui les puisse rendre criminels ; mais puisque vous le souffrez, Théonée, ils font la matière de votre gloire et de votre mérite ; et de votre côté, vous devez mépriser tous les troubles que cette passion excite dans la partie inférieure, n'imitant pas ceux qui s'en effraient si mal à propos, pendant que leur liberté est victorieuse.

3. Il sera aussi très-utile, pour ne vous pas rebuter de vos rechutes, d'avoir bien avant cette troisième maxime dans l'esprit; à savoir, de ne limiter jamais le temps de la victoire de cette passion dominante. Toute personne qui se borne et qui donne quelque terme à ce travail, s'abat le courage quand elle se voit au bout, sans avoir l'effet de ses peines et de son attente. C'est ne pas savoir que Dieu veut qu'on travaille à cette passion, sans y mettre de temps limité ; parce qu'autrement c'est donner la loi à ses conduites : il y a telle personne, dit saint Bernard, de qui Dieu veut seulement des efforts continuels et fidèles, pour vaincre une passion, sans permettre jamais qu'elle soit entièrement domptée. Ne vous prescrivez donc point un temps particulier, Théonée, pour avoir la victoire de celle qui vous domine : mais de vous-même, destinez-vous à la combattre toute votre vie. Vous voyez assez qu'avec cela votre esprit ne se rebutera pas, quoique les chutes que vous y ferez ne finissent point; mais d'un côté, vous tenant toujours en paix et en humilité, de l'autre vous ne cesserez point de poursuivre toujours votre ennemi.

4. Une dernière maxime, tout à fait nécessaire pour bien établir celles que je viens d'avancer, et pour vaincre votre passion dominante, est de croire que votre victoire est au milieu de ses ré-

voltes. Je vous prie, Théonée, de ne vous point laisser persuader l'esprit avec tant de monde, qu'une passion n'est point subjuguée, que quand tout son feu est éteint dans ses cendres : c'en est bien une manière de victoire, je le confesse; mais il est bien plus glorieux d'être vainqueur d'un ennemi qui fait toujours du bruit sans effet, que de celui qui est entièrement détruit ; parce que c'est une continuation de victoires, et quand sa destruction est totale, n'y ayant plus de victoire à remporter, l'on dégénère facilement à l'oisiveté. Croyez donc que la victoire de votre passion dominante sera bien plus recommandable quand, parmi ses révoltes les plus importunes, votre esprit demeurera dans son égalité, toujours élevé au-dessus, comme le vaisseau au-dessus des flots et de la tempête, de sorte que vos victoires seront aussi grandes et en aussi grand nombre que les attaques de cette passion seront longues et violentes.

§ IV.

Les actions nécessaires pour vaincre la passion dominante.

Quoiqu'il soit bon que vous soyez bien persuadé de certains principes, pour combattre la passion qui vous domine, et que vous deviez vous en faire une occupation, et avoir des maximes qui vous servent à la combattre et à la vaincre : néanmoins j'estime qu'il ne suffit pas d'être convaincu, mais qu'il en faut venir à la pratique de certaines actions qui puissent faciliter cette victoire.

1. Je suis d'avis que vous commenciez par l'examen particulier, que saint Ignace nous enseigne dans ses exercices, c'est-à-dire, que vous ayez un certain temps dans le jour, où, sans vous exa-

miner de tout le reste, vous pensiez uniquement à cette passion dominante, pour en découvrir les mouvemens, pour en voir les diminutions ou les progrès, pour en mieux pénétrer la malignité et les dangers, et pour vous renouveler toujours dans le dessein de la vaincre. Cet aide a semblé si important à ce grand saint, qu'il nous l'a présenté comme un des plus efficaces, pour parvenir à la victoire de cette passion. Faites réflexion, Théonée, qu'on en néglige très-facilement l'exercice, parce qu'on veut donner à son esprit une certaine indépendance ou fainéante, ou superbe, pour ne se donner aucune captivité; mais suivez ce qu'il vous en dit, plutôt que d'écouter une si mauvaise inclination.

2. Confessez-vous souvent des fautes que cette passion vous fera commettre; vous en attirerez par là plus de grâces pour la surmonter; vous en ferez plus sérieusement vos désaveux; vous en concevrez ainsi avec le temps plus de déplaisir; vous en aurez bien plus de honte de vous-même; vous en serez après bien plus sur vos gardes: voilà ce qu'opérera la fréquente confession que vous en ferez; car, à vous l'avouer simplement, je ne suis pas du sentiment de ceux qui ne sont pas pour les confessions fréquentes, puisque nous voyons que les saints en ont ainsi usé, et que nous savons par expérience que l'âme en puise une grande pureté, et que celles qui passionnent cette pureté divine, voudraient, si cela se pouvait, se purifier par ce sacrement plus souvent qu'une fois le jour. Faites le même jugement pour la passion dominante.

3. Ne soyez jamais sans quelque austérité particulière au sujet de cette passion; c'est toujours

un payement et un sacrifice continuel que vous en ferez à Dieu ; elle réveillera davantage votre esprit pour s'appliquer au combat ; elle ne laissera pas d'humilier cette passion, qui s'en verra si maltraitée, et comme l'esprit suit assez ordinairement la nature et la disposition du corps, celui-ci étant abattu, l'autre en sera aussi plus modeste et plus retenu.

4. J'estime encore qu'il vous sera bien avantageux pour réussir dans la victoire de la passion qui vous domine, d'en avoir souvent des entretiens ; car le discours a cela de propre, de faire dans l'esprit de plus fortes impressions de la chose, qui en est la matière, soit pour en augmenter l'amour, soit pour en accroître la haine. Parlez donc souvent de cette passion, quand vous aurez avec qui vous le pourrez faire ; vous verrez par expérience que votre cœur en tirera plus d'ardeur pour la combattre, que votre esprit en sera rempli, et que cela ne servira pas peu à vous tenir toujours sur vos gardes, afin de n'en être pas surpris.

5. Enfin, je désirerais, Théonée, que vous fussiez assez généreux pour hanter par dessein ceux qui ont un esprit opposé à votre passion dominante. Cela sera peut-être plus efficace que toute autre chose, pour vous en rendre vainqueur ; car cet esprit contraire à votre passion lui sera un exercice continuel pour retenir ses saillies, ou pour s'animer, ou pour en tirer quelque imitation, ou pour s'en confondre ; parce que l'exemple de ceux qui ne sont pas dans notre passion, nous condamne bien mieux que tous nos raisonnemens, et nous persuade plus efficacement pour travailler à sa destruction.

C'est à vous maintenant de voir laquelle de ces

actions vous sera la plus propre, afin de vous y attacher ou à plusieurs, ou à toutes, selon que vous le jugerez être nécessaire, et que l'esprit de la grâce vous l'inspirera.

CHAPITRE II.

Moyens particuliers pour vaincre la passion dominante.

Tous les moyens que je viens d'avancer pour dompter la passion dominante, sont tellement généraux, qu'ils se peuvent aussi appliquer facilement à chaque passion : néanmoins, afin que ce travail soit encore plus efficace, je veux, Théonée, vous suggérer maintenant des moyens qui soient uniquement propres de chaque passion en particulier.

Otez-vous pourtant de l'esprit, ce qui pourrait y être, que ces moyens, non plus que les premiers, soient pour faire cesser tous les mouvemens de la passion qui vous domine, mais persuadez-vous seulement qu'ils ne sont que pour en empêcher les effets déréglés : je vous en ai déjà insinué quelque chose; et cette persuasion fera que vous userez de ces moyens d'une manière à n'être pas surpris, quand vous en sentirez encore les soulèvemens.

Moyens pour vaincre la passion dominante de la colère.

Lorsque vous sentirez le feu de cette passion, et que vous en serez tout entrepris du corps comme de l'esprit, 1°. ayez un grand soin de ne lui donner alors aucune sortie; parce qu'il n'est guère possible que l'agitation où vous serez ne fasse parler avec déréglement. 2°. Si néanmoins vous

êtes obligé de parler en ce temps, faites-le avec toute la modestie, donnant à votre extérieur autant de modération que l'intérieur a de feu ; cette façon modeste pourra apaiser l'émotion du cœur, et vous donnerez au moins à Dieu ce qui dépend de vous. 3°. Avec cela, je vous conseille pourtant de parler fort peu ; car ayez toute la modération qu'il vous plaira, vous ne pourrez néanmoins faire, si vous parlez beaucoup, que peu à peu votre discours ne s'enflamme du feu de votre passion. 4°. Il ne vous sera pas encore peu utile, pour vaincre cette passion échauffée, de donner à votre visage tout ce que vous pourrez de doux et de serain, comme si c'était un effet de l'agréable tranquillité de votre âme ; parce qu'il se trouve souvent que cette suavité du dehors fait couler l'onction au dedans, sur la passion émue qui en est tout à fait adoucie.

Moyens pour dompter la passion dominante de la paresse.

Pour vaincre cette passion pesante et endormie, et pour ne vous en pas laisser abattre, 1°. accoutumez-vous à faire les choses avec goût ; car cette passion brute donne à l'âme je ne sais quoi de si terrestre, qu'elle laisse tout à faire, ou s'en acquitte très-mal, si elle n'est réveillée par quelque goût sensible; 2°. gênez-vous à faire toutes choses avec une parfaite exactitude, dans les momens justes et précis qui sont marqués : vous relèverez ainsi cette humeur paresseuse, qui ne veut en rien ni se presser ni se captiver, la ponctualité étant comme une pointe qui en anime la pesanteur ; 3°. affectez même, si vous êtes engagé dans une communauté, d'être toujours le premier où l'obéissance appelle tout le monde ; ce soin,

croyez-moi, inspire, je ne sais quelle activité, et fait trouver de la ferveur jusque dans la paresse naturelle ; 4°. avec tout cela, persuadez-vous bien qu'une âme paresseuse est celle que Dieu vomit loin de son cœur (*Apoc. c.*3), et qu'il frappe de malédiction, il sera bien difficile qu'ensuite vous ne tiriez au moins quelque petit feu de la bassesse de cette passion.

Moyens pour vaincre la passion dominante de la facilité à condamner tout.

Si vous êtes du nombre de ceux qui ont une inclination prodigieuse à condamner indifféremment tout le monde, 1°. au moins, taisez-vous, Théonée, quand on avancera quelque chose désavantageuse au prochain, si vous ne pouvez faire mieux, et faites à Dieu ce petit sacrifice de votre silence. 2°. Si vous avez un peu de générosité, allez encore plus avant, et dites tout le bien que vous savez des personnes dont on parle mal, ou celui que l'on peut présumer charitablement être en elles ; autrement vous retiendrez avec injustice ce que vous devez manifester : ce moyen commence déjà d'ouvrir le cœur par quelque bonté pour son prochain. 3°. Je souhaite néanmoins que vous alliez encore plus avant ; défendez toujours les absens, quand on les blâme en votre présence, et tâchez de trouver des raisons pour excuser tout le mal qu'on en dit, y donnant des interprétations chrétiennes ; soit du côté de l'intention, soit du côté de l'ignorance ou de l'inadvertance. 4°. Que si le mal que l'on dit était si clair qu'il fût sans défense, je vous conjure, Théonée, d'imiter en ceci les saints, et en particulier saint Ignace, qui est d'en renvoyer le jugement à Dieu, à qui il appar-

tient uniquement de condamner, et non pas à l'homme.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'attachement à son sens particulier.

Il y en a de si extraordinairement attachés à leurs sens, qu'il n'est rien qui ait assez de force et d'autorité pour les faire plier; je ne sais pas, Théonée, si vous en êtes, mais si cela est, 1°. je vous prie, afin de vous défaire d'un si mauvais esprit, de penser seulement combien la conversation de ceux qui ont ces sortes d'aheurtemens, est insupportable, et combien il en arrive de désordres dans les entretiens, de chaleur, de dispute, d'emportement et de division. 2°. Pensez encore qu'il est si facile de se tromper dans son sens, que l'on voit tous les jours les grands égaremens où l'on tombe, car nos vues sont extrêmement bornées, et nos raisonnemens suivent toujours nos connaissances. 3°. Concluez ensuite, Théonée, si vous voulez faire bien vertueusement, non-seulement de ne pas écouter votre sens avec opiniâtreté, mais même de le soumettre à ceux qui vous sont inférieurs en esprit, en capacité et en âge. Oh! que ce moyen vous conduira bientôt à en voir l'heureuse mort. 4°. Enfin ce qui vous y oblige, c'est que cette superbe n'est pas supportable, que l'on croie mieux penser que tout le monde, et qu'ainsi l'on préfère souvent un raisonnement extravagant et égaré à ce qu'il y a de plus sain et de plus solide dans les esprits les mieux faits.

Moyens pour vaincre la passion dominante de beaucoup parler.

Si vous êtes un grand parleur, n'épargnez rien,

je vous prie, pour vous défaire d'un vice qui n'a pas moins de bassesse qu'il a peu de jugement ; et pour cet effet, 1°. puisque votre langue a un flux continuel, qui montre assez que votre esprit n'est pas plus retenu, imposez-vous pendant quelque temps de la journée un grand silence, où vous ne disiez pas un seul mot, qu'y étant obligé par la pure nécessité. Comme l'on se désaccoutume de tout, votre langue étant si long-temps et si souvent liée, perdra peu à peu cette habitude. 2°. Je vous conseille encore, dans la conversation, de vous accoutumer à laisser volontiers parler les autres, sans en interrompre le discours, et sans vous presser de prendre aussitôt la parole ; mais aimez plus à entendre qu'à dire, et donnez toujours cette satisfaction à ceux de votre compagnie, de s'en contenter tant qu'il leur plaira. 3°. Cette seule considération, que le mensonge est toujours mêlé avec un grand flux de paroles, doit être capable d'arrêter le vôtre. 4°. Et si vous faites profession d'une vie intérieure, n'oubliez pas, Théonée, qu'il n'est rien qui lui soit contraire comme une langue qui est sans cesse dans le mouvement ; car vous auriez de la peine à trouver un seul saint qui ait été un grand discoureur.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'ambition.

Quelque vive et délicate que soit en vous cette passion, néanmoins il ne vous sera pas difficile d'en abattre l'élévation, si vous êtes résolu à vous servir de ces moyens avec une grande fidélité. 1°. Eteignez-vous, Théonée, autant que vous le pourrez, dans toutes vos actions, pour ne rien faire qui éclate, et dans toutes vos paroles, pour ne rien avancer qui donne opinion de vous. 2°. Si

l'on dit en votre présence quelque chose qui soit à votre louange, entendez-le avec peine, rompez le discours, et qu'il se puisse remarquer qu'on ne vous oblige pas. 3°. Recevez avec inclination de cœur tout ce qui vous peut apporter quelque humiliation, et, entre tous les biens que Dieu vous fait, regardez celui-ci comme le plus précieux, et en parlez avec ce sentiment. 4°. Mais si vous êtes vraiment indigné contre cette passion superbe qui vous domine, cherchez, si vous en avez le courage, ce qui vous pourra davantage humilier, et anéantir l'orgueil de votre esprit. Ne doutez pas, Théonée, qu'avec ces moyens, la passion ambitieuse qui vous emporte ne soit arrêtée, et qu'elle ne trouve heureusement sa mort dans son abaissement.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'affection.

Je pourrais bien vous renvoyer dans le premier tome des maximes à celle des amitiés naturelles, mais comme je veux dans celle-ci resserrer d'une manière abrégée les moyens de vaincre la passion dominante, je ne laisserai pas de vous dire, Théonée, que si le grand poids de votre cœur vous porte à vous attacher toujours par quelque affection, 1°. n'ayez jamais d'expressions trop animées à l'égard de la personne pour qui vous sentez de tendres inclinations; mais quand vous serez obligé de communiquer avec elle, étudiez-vous plutôt à refroidir, pour ainsi dire, toutes vos paroles, afin d'éteindre peu à peu ce feu naissant de votre cœur. 2°. Abstenez-vous surtout de donner par vos discours aucun témoignage de cette tendresse, laquelle en sera par là étouffée avec le temps, ne se pouvant ainsi contenter par aucune sortie.

3°. Retranchez tous les présens que vous pourriez faire par ce principe d'inclination douce; car ils ne font qu'entretenir le feu qui n'a pas de peine à mourir quand on lui retire sa matière. 4°. Privez-vous, autant qu'il vous sera possible, de la conversation de l'objet pour qui vous avez cette douceur sensible, parce que le cœur et l'esprit se défont peu à peu de ce qui ne passe plus par les sens. 6°. Lorsque la nécessité vous obligera d'en avoir l'entretien, conduisez vos yeux avec grand soin, afin de n'y arrêter aucun regard; parce que les yeux, plus qu'aucune autre chose, font dans l'âme de vives impressions de ce qui lui est agréable.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'amour de ses commodités.

Il y a des personnes, même parmi celles qui passent pour spirituelles, qui sont tellement attachées à leurs petites commodités, que ce soin les occupe incessamment; cette passion n'est pas moins basse dans la vie spirituelle qu'elle est importune : que si vous y étiez sujet, Théonée, oh! je vous conjure, prenez ces moyens pour vous en défaire. 1°. Recevez les choses tout comme elles viennent, sans en faire de choix, les regardant comme envoyées de la Providence, et les aimant d'une si bonne main, qui distribue justement à chacun ce qui lui est propre. 2°. Quand vous serez dans la disette de celles qui vous sont nécessaires, tâchez de la souffrir en silence; car n'est-il pas juste que nous souffrions sans rien dire les privations que Dieu nous envoie, pour celles que notre lâcheté ne nous promet pas de nous procurer? 3°. Je voudrais néanmoins, afin de mieux

réussir dans ce dessein, que quelquefois vous vous privassiez même des choses qui contribuent beaucoup à votre commodité; ces actes généreux vous feraient acquérir avec le temps un grand empire sur cette inclination basse et délicate. 4°. Elle sera néanmoins encore mieux gourmandée, s'il arrive que le pire vous soit donné; car la nature ayant ce qui est tout contraire à l'amour de ses commodités, et se voyant obligée d'en avoir l'usage, n'est plus si hardie à faire ses recherches, et craint même de se produire. 5°. Pour ne manquer pas à ce travail, convainquez-vous bien, je vous prie, que cette sorte d'amour est la plus dangereuse peste de la vie intérieure; car comme il ne va pas à chercher avec déréglement ses commodités, mais à procurer simplement que rien ne manque, et que rien n'incommode, tout cela paraît fort juste; et c'est cependant une teigne qui ronge tout, et un esprit qui est ennemi de la haine de nous-mêmes.

Moyens pour vaincre la passion dominante de la jalousie.

Pour bien guérir cette maladie, qui est un des plus pernicieux poisons parmi les personnes dévotes, si vous en étiez blessé, Théonée, 1°. tâchez de vous persuader devant Dieu que la jalousie est une de vos maladies, et n'ayez point de honte d'en confesser la vérité; car il ne se voit presque jamais que ceux qui en sont attaqués le veuillent avouer, et c'est alors un mal absolument sans remède. 2°. Faites cette violence à votre esprit, de croire toujours le contraire de ce que des mouvemens jaloux vous font voir par les yeux, et vous figurent dans l'imagination; car cette passion ne voit guère que le mensonge, et presque jamais la

vérité. 3°. Imposez-vous cette loi, de dire toujours du bien de l'objet pour lequel vous sentez de la jalousie et d'en exalter les talens; vous pourrez par là attirer des grâces, afin d'aimer même ce que vous ne pouvez supporter. 4°. Aimez encore, par une sainte haine de vous-même, qu'on vous le préfère en tout en approbation, en emploi, en amitié, jugeant que vous ne méritez rien, et que l'on vous fait justice. 5°. Passez enfin plus avant, si vous avez assez de générosité, et procurez même tous les avantages que vous pourrez à la personne qui vous donne de la jalousie; car c'est le moyen le plus efficace pour faire mourir cette honteuse passion; et après cela, je ne doute point qu'elle ne se diminue, qu'elle ne se calme, et qu'elle ne vous laisse enfin un cœur aussi bon et aussi-bien disposé qu'il était auparavant rempli de troubles, d'aversions et d'amertume.

MAXIME IV.

Un moyen très-efficace pour acquérir les vertus, sont les tentations des vices contraires.

Je ne sais pas, Théonée, si je vous puis donner une maxime qui débrouille davantage la conscience, qui vous découvre plus clairement les ressorts de la grâce, et qui vous apprenne un chemin plus court et plus facile pour acquérir solidement les vertus, que celle que je vous présente ici. La seule proposition que j'en fais n'est pas d'abord bien intelligible, mais donnez-vous un peu de loisir de la considérer, et je m'assure que vous en aurez tant de consolation, et que vous en prendrez tant de courage, que vous bénirez Dieu de ce nouveau

jour que je vous donne, et de ce nouveau chemin que je vous apprends.

Vous voulez les vertus, Théonée, et vous y courez avec toutes les personnes bien intentionnées, comme à une conquête. Que cette ferveur est louable, et que cette course est belle ! Mais ne m'avouerez-vous pas que dans ces voies bien des choses vous embarrassent, qui ne vous reculent pas moins de votre terme, qu'elles vous font de difficulté ? C'est où je veux tâcher de vous aider efficacement, et en même temps toutes les âmes qui sont touchées comme vous du désir de leur sanctification ; mais pour ne pas confondre moi-même davantage une matière qui semble déjà porter avec soi quelque confusion, je vais vous en parler avec tout l'ordre et toute la netteté que je pourrai.

CHAPITRE PREMIER.

Deux manières différentes pour acquérir les vertus.

Il faut ici distinguer deux sortes de voies qui mènent à l'acquisition des vertus : il y en a d'humaines ; il y en a de divines. Les humaines sont celles que vous prenez, assisté d'une grâce ordinaire, lesquelles dépendent de votre industrie et de votre application ; c'est ainsi qu'on porte à en user tous ceux qui aspirent à la vertu.

Par exemple, vous voulez l'humilité, et pour y parvenir vous vous exercez dans les actions les plus basses ; vous prenez les considérations les plus humiliantes, et vous contemplez les effroyables anéantissemens d'un Dieu. Vous voulez acquérir la chasteté, par la garde de vos sens, par l'éloignement des occasions, par la mortification

de votre chair. Vous vous étudiez à la douceur, en pacifiant votre âme, en adoucissant tout votre extérieur, en insinuant jusque dans votre voix et dans vos paroles une manière douce et débonnaire. Vous voulez la patience, et pour l'avoir, vous arrêtez vos plaintes, vous regardez l'exemple des saints, vous considérez vos péchés. Vous voulez la sobriété, refusant à votre bouche toutes les délicatesses, ne lui accordant que les choses les plus grossières, et lui refusant même quelquefois les nécessaires. Vous voulez la charité fraternelle, et pour cet effet vous prévenez ceux avec qui vous vivez de tous les bons offices, vous les rendez même à ceux qui vous sont contraires, et vous les regardez comme le fruit du sang de Jésus-Christ. Vous voulez enfin l'amour de Dieu, et afin d'y réussir vous vous dépouillez des créatures, vous vous abandonnez aux souffrances, et vous aspirez à la mort de vous-même. Ce sont les voies ordinaires, qui conduisent à l'acquisition des vertus, et dont nous faisons l'application et le choix par le mouvement de notre propre liberté.

Il y a maintenant de secondes voies pour acquérir les vertus, et je les appelle divines; parce que ce n'est point nous qui nous y engageons de nous-mêmes; c'est purement Dieu qui nous y fait entrer par des desseins extraordinaires, afin de mettre en nos âmes les vertus d'une manière bien plus noble, et afin qu'elles y prennent de plus profondes racines.

Pour y parvenir, il prend des voies qui étant d'une part incompréhensibles à l'esprit humain, semblent de l'autre ruiner et détruire la chose même que Dieu veut établir. Il inspire l'humilité par des tentations d'orgueil; il imprime au corps

la chasteté, par des tentations d'impureté; il répand la douceur dans l'âme, par les mouvemens intérieurs de l'aigreur la plus vive et la plus amère; il donne la patience, par des émotions de cœur et de bile les plus violentes; il accorde la parfaite sobriété, par les plus grossières tentations de gourmandise; il départ la charité fraternelle, par des mouvemens de dégoût et de l'aversion la plus irritée pour les personnes; il fait couler dans l'âme la pureté de son amour, par les saillies de haine contre lui-même les plus effroyables qu'il permet au démon d'inspirer dans le cœur humain.

§ I.

Ne sont-ce pas là, Théonée, d'étranges moyens que prend Dieu fort souvent pour établir les vertus dans une âme? Et ne vous l'ai-je pas bien dit, que la sagesse de l'homme se perd dans ces routes, lorsqu'il pense que tout est désespéré, quoique les choses soient dans le meilleur état où elles aient jamais été.

Ne vous y trompez pas; car vous ne devez pas ignorer que les voies de Dieu ne soient pas les voies des hommes, et qu'elles en sont autant éloignées que les abîmes le sont du ciel : il se plaît à perdre nos esprits dans la vue de ses conduites, menant souvent au terme par des moyens qui prennent en apparence des routes tout à fait opposées. Il fait éclater la gloire de son Fils par les opprobres; s'il veut établir son Eglise, il le fait par la destruction et par le sang de ses propres enfans. Et s'il veut placer lui-même les vertus dans une âme, il ne s'arrête pas aux voies communes, mais il en prend qui soient dignes de l'invention

d'un Dieu, lesquelles laissent dans la conscience des impressions bien plus fortes, et des racines bien plus profondes; se servant de tous les déréglemens des vices, pour ce qui regarde leurs premiers mouvemens, leurs attaques et leurs confusions, afin d'inspirer la force, la beauté et l'éclat des vertus opposées : il n'appartient qu'à Dieu de prendre ces conduites, et de les faire réussir.

§ II.

Cependant l'âme qui est abandonnée à ces sortes de voies, se trouble extraordinairement : je n'entends pas ici parler de ceux dont les tentations sont des effets de leurs vicieuses habitudes, ni de ceux à qui elles sont un châtiment de leurs crimes, les uns et les autres méritent d'être la proie des monstres qu'ils ont enfantés; mais je veux uniquement parler de ces âmes, dont toute la vie ne respirant que mortification et que sainteté, Dieu leur envoie toutes les sortes de tentations dont j'ai fait mention, comme une semence qui doit produire en elles les plus excellentes vertus.

Ce sont donc celles-ci que j'estime être à plaindre déplorablement; car elles aiment toutes les vertus, et y travaillent avec fidélité; et avec cela elles ont un sentiment qu'elles sont possédées de tous les vices contraires. Celle-là voudrait se jeter dans les flammes de l'enfer, pour conserver sa pureté dans toute son intégrité; et elle sent sa chair et son imagination embrasées de tous les feux de l'abîme : Celle-là ne soupire qu'après les bassesses, et désire se voir foulée aux pieds de tout le monde; et elle se voit en même temps pleine de pensées les plus vaines et les plus superbes :

celle-ci a une passion pour la douceur, et elle porte partout un cœur aigri et irrité; cette autre n'épargne rien pour avoir une divine patience dans les plus rudes accidens, et dans l'occasion elle a souvent le cœur et l'esprit échauffés jusqu'au trouble : il y en a qui ne haïssent rien tant que de contenter leur bouche, et néanmoins elles sont pressées de mouvemens de gourmandise, comme des bêtes : d'autres font tout ce qu'elles peuvent pour soulager le prochain, et le prévenir de leurs services, et elles ne sont intérieurement agitées que d'aversions secrètes; enfin, il s'en trouve dont le fond de l'âme brûle d'un feu d'amour sacré et caché, et néanmoins elles expérimentent des mouvemens de haine contre Dieu, tels que le démon n'en a pas de plus violens.

O pauvres âmes! que je vous plains tendrement dans votre peine, et dans l'aveuglement qui vous empêche de connaître votre bonheur. Hé! pour Dieu, ne vous troublez pas davantage mal à propos; car Dieu opère en vous toutes les vertus que vous recherchez, et vous n'avez rien moins que les vices dont vous déplorez la misère : ce que vous pensez être en vous un malheur, est le germe de votre félicité, et si vous saviez les saintes productions qui résultent des tentations vicieuses qui vous travaillent, vous voudriez être toujours sous leur opération, pour avoir plus parfaitement les vertus où vous aspirez.

C'est en quoi je prétends au moins vous convaincre évidemment, mon cher Théonée, et si parmi les saintes ardeurs que vous pouvez avoir pour la vertu, vous sentez néanmoins le feu et comme la passion et l'empire des vices contraires, de vous montrer que le moyen le plus admirable

et le plus efficace pour acquérir les vertus, sont les tentations des vices qui leur sont opposés.

CHAPITRE II.

Preuves générales qu'un moyen très-efficace pour acquérir les vertus sont les tentations des vices contraires.

Je veux encore vous le dire une fois plus clairement, Théonée, car il ne se peut assez dire, pour faire bien comprendre cette maxime ; à savoir, que je ne veux pas ici parler de ceux qui menant une vie fort commune, ont des tentations qui sont fondées sur leur tempérament, non plus que de ceux qui sont tentés, parce qu'ils se jettent volontairement dans les occasions ; car ce serait bien tromper les uns et les autres, de les former à se servir de leurs tentations, pour avoir les vertus opposées; puisque ce sont des tentations, ou qu'ils négligent de combattre, ou qu'ils se procurent par leur infidélité.

Il n'est donc question que de ces bonnes âmes, qui faisant toutes choses pour avoir les vertus, et se voyant néanmoins combattues par les vices contraires, désespèrent d'en venir à bout, et sont pour abandonner tout, ne voulant plus travailler à ce qui leur paraît impossible.

Je leur dis donc pour leur consolation, et je vous le dis à vous-même, Théonée, que les vertus ne se peuvent acquérir d'une manière plus efficace, que par les tentations, qui les semble détruire.

La nature même ne nous apprend-elle pas qu'un contraire n'est souvent jamais mieux établi et fortifié dans son état que par son contraire ? le

feu ne prend jamais plus d'ardeur, ni une plus vive pointe, que lorsqu'on y répand un peu d'eau: le chêne et la palme ne prennent point de plus fortes, ni de plus profondes racines, que quand l'effort de la tempête les veut abattre; et une personne poursuivie de son ennemi jusqu'aux abois, trouve quelquefois tant de vigueur dans son désespoir, que tournant visage elle change sa fuite en une glorieuse victoire. Voilà, Théonée, comme une personne se conserve souvent dans la vertu, par le combat de la tentation qui lui est contraire: parce que quand l'ennemi presse, toutes les forces de l'âme s'en ramassent davantage, et étant ainsi toute réunie en elle-même, sa vertu en est bien plus vigoureuse, car se voyant toujours sur le penchant et proche de tomber, la crainte de faire quelque chute fait qu'elle est toujours sur ses gardes, et qu'elle réclame incessamment le secours du ciel, avec lequel elle est invulnérable (*Bern. in fest. S. Andr.*).

Je dis encore que la tentation sert beaucoup à avoir la vertu contraire, parce que cette vertu en est, pour ainsi dire, couverte et cachée, comme d'un voile bien favorable; je pourrais vous le prouver, en vous disant que les croix intérieures sont un germe de vie, et que la tentation n'étant pas la moindre croix, elle est comme la semence de la vertu qu'elle veut détruire. Mais la preuve vous en sera plus claire, si je vous dis qu'une vertu qui s'acquiert hors de la connaissance de l'âme, s'acquiert avec bien plus de solidité et de pureté, lorsque, sans comprendre ce qu'elle fait pour son Dieu, les actes en sont bien plus généreux et plus désintéressés; or, remarquez qu'une tentation émue, est comme un nuage qui offusque l'âme,

laquelle cependant ne laisse pas, dans cette obscurité qui la couvre, de faire de secrets efforts de la vertu que l'on veut abattre ; c'est ainsi qu'elle remporte des victoires, sans le connaître avec certitude, n'ayant que ce seul témoignage qu'elle ne voudrait pas assurer qu'elle a consenti à la tentation.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que lorsque voulant une vertu la tentation s'y oppose, l'esprit est plus piqué à l'acquisition de ce bien qu'on lui veut ôter ; car nous voyons même dans la nature, que nous nous portons toujours plus ardemment à la chose pour laquelle on nous fait opposition, comme si elle nous paraissait plus agréable par la résistance. Ainsi la tentation a je ne sais quoi qui nous fait concevoir plus de beauté dans la vertu qu'elle nous veut ravir, ou qu'elle nous veut empêcher d'avoir ; d'où il arrive que la vertu en est plus animée, et que prenant en quelque manière plus d'éclat de la tentation, elle est aussi plus capable d'en dissiper les efforts. Ce qui vous oblige de conclure que la tentation donne assurément quelque avantage, pour mettre l'âme dans une plus forte possession de la vertu, et pour lui en donner de plus pressantes inclinations.

Enfin, qui ne sait que rien n'excite tant la passion, pour parvenir à un bien, comme la connaissance de son prix et de sa valeur ; car l'esprit humain aspire toujours plus aux choses qui ont quelque excellence par-dessus les autres, leur grandeur étant le motif de sa poursuite, comme leur beauté est celui de son amour. Ce principe étant véritable, vous trouverez, Théonée, que la violence de la tentation nous découvre le prix de la vertu qui lui est opposée ; parce qu'un ennemi n'emploie

pas de rudes attaques, pour avoir une place qui n'est pas de conséquence, et l'on juge de ce qu'elle vaut par la grande chaleur des assauts. Si la vertu était peu considérable, la tentation ne prendrait pas souvent tant de feu pour la détruire; de sorte que les grands efforts de la tentation nous déclarent la valeur de la vertu. Après cela ne voyez-vous pas qu'il est naturel de conclure que l'esprit a sujet de se porter à la vertu avec plus d'ardeur, lorsqu'il est tenté, puisqu'il découvre par là bien mieux sa noblesse, et que si elle valait peu de chose elle ne serait pas si rudement attaquée.

Ajoutez à tout cela que la tentation est comme une voix qui réveille la vertu, laquelle autrement serait endormie; car une vertu qui n'est point exercée, s'engourdit en son repos, et se perd même quelquefois dans le trop grand calme: l'avantage donc qu'elle tire de la tentation, c'est quelle ne tombe pas dans l'oisiveté, et dans une espèce de léthargie, mais par occasion elle en prend comme une nouvelle vie et une nouvelle activité, pour répondre à cette voix de la tentation qui l'appelle au combat. Ce qui est si véritable, que l'on pourrait bien alléguer des exemples de ceux dont les vertus ont fait naufrage, quand la tentation ne leur a pas donné d'exercice: comme au contraire, l'on ne produira jamais de vertus vigoureuses que la tentation par ses combats n'ait aidées à leur inspirer cette vigueur.

En voilà assez, Théonée, pour les preuves générales de cette maxime; car quoiqu'elles concluent assez bien, néanmoins l'esprit ordinairement demeure vague dans ces sortes de preuves, et il veut quelque chose qui le conduise comme par la main, dans la pratique de ce qui lui est proposé. C'est

pourquoi, afin de vous satisfaire pleinement, je vous donne fort au long des preuves particulières, qui vous feront voir comme pour avoir la vertu il n'y a guère de moyen qui soit plus efficace que la tentation contraire.

CHAPITRE III.

Preuves particulières qu'un moyen très-efficace pour avoir les vertus sont les tentations des vices contraires.

Je vous conduis donc pas à pas, et d'un côté vous découvrant l'aimable et la sage conduite de Dieu, pour votre sanctification; de l'autre, je vous ferai voir la naissance et l'établissement des plus belles vertus, à la faveur des tentations, qui en composent à l'âme une éclatante couronne.

Votre sainte impatience me presse déjà d'entrer dans mes preuves. Je le veux, entrons-y; et je suppose d'abord que vous êtes dans les sentimens de vous-même les plus bas et les plus anéantissans, et que vous avez aussi en même temps les sentimens d'orgueil les plus élevés, qui veulent enfler votre cœur. Or, je maintiens qu'il n'est point de moyens si capables d'imprimer dans l'âme une profonde humilité, comme ces mouvemens superbes involontaires qui attaquent l'esprit.

Car une chose humilie l'homme, à proportion qu'elle est basse et horrible; regardez maintenant tous les vices qui sont capables de lui causer de la confusion, vous n'en trouverez point qui confonde et humilie tant une âme sainte en elle-même, que d'être persécutée d'un vif mouvement d'orgueil, parce que ce mouvement a plus de bassesse et plus d'horreur; et pourquoi? Parce que

toute sorte de vices, et l'impureté même, n'est pas une chose si éloignée de la nature de l'homme; mais il est horrible et abominable qu'une créature si méprisable de son fond ait des sentimens si superbes.

C'est pourquoi une âme étant pénétrée de la connaissance de son effroyable corruption, et là-dessus venant à être pressée de vanité et d'orgueil, ah! elle se voudrait alors humilier jusque dans le néant, tant ce mouvement lui paraît avoir d'abomination.

Moi, dit-elle, moi, avoir quelque sentiment d'élévation de moi-même! Hé! que plutôt tous les crimes de ma vie soient mis en évidence, et que l'excès de ma confusion m'anéantisse. Je suis capable d'être dans l'ordure de tous les péchés, c'est où me porte mon poids, mais que cette ordure s'élève, c'est une disposition monstrueuse. O mon Dieu! ô mon Dieu! que plutôt encore une fois je sois l'abîme de toutes les bassesses, que ce mouvement abominable de mon élévation approche seulement de mon cœur. Si l'impureté m'attaquait, je n'en serais pas encore si étonnée; car je ne suis que chair: si j'étais possédée de gloutonnie, je ne suis encore que chair; si la colère me piquait, je ne suis que bile et qu'humeur: chaque passion et chaque vice trouve en moi son fond naturel. Mais que l'orgueil y veuille entrer! Et où est son fond? Oh! c'est l'horreur et l'abomination même.

Il n'est pas croyable, Théonée, jusqu'à quelle profondeur d'humiliation tombe cette âme, par l'indignation qu'elle conçoit de se voir remplie de mouvemens de vaine gloire. N'ai-je donc pas eu raison de dire qu'une superbe tentation engendre

dans une sainte âme une plus profonde humilité que toutes les autres voies qu'elle pourrait prendre pour s'abaisser?

§ I.

Mais voici bien une autre question : vous qui avez une passion tendre et délicate pour la chasteté, vous êtes néanmoins pénétré des impuretés les plus humiliantes; et vous vous en affligez extraordinairement, croyant que la pureté de votre corps et de votre âme y trouve son naufrage; arrêtez, je vous prie, arrêtez ces plaintes imprudentes, et désabusez votre esprit : c'est ici le miracle, que le lustre et la beauté de votre innocence puissent prendre quelque accroissement de l'ordure de votre tentation. Vraiment je veux bien autrement vous détromper, et porter le calme dans votre cœur, vous faisant un peu entrer dans l'intelligence de ces voies de Dieu, qui ne tire pas moins le rayon et le cristal de la boue, qu'il a formé du limon de la terre le plus beau des corps.

Oui, Théonée, persuadez-vous que pendant cette terrible tempête, les plus infâmes tentations affermissent et purifient davantage votre pureté. Les mortifications du corps, je le confesse, aident beaucoup à la chasteté; mais aussi l'on s'en donne souvent des idées vaines et avantageuses, et quelquefois elles irritent même la chair : l'éloignement des occasions contribue encore à rendre une personne chaste; mais de soi-même il n'inspire pas l'horreur de l'impureté : l'oraison dessèche encore beaucoup le corps, et en détache l'esprit, le rendant par ce moyen moins susceptible des impressions impures et terrestres; mais elle laisse aussi quelquefois l'âme dans une fausse

paix de la chair, qui la rend capable d'être facilement surprise par la tentation.

Tous ces moyens que l'on suggère ordinairement, sont bons et louables pour conserver l'intégrité du corps, je ne le nie pas. Néanmoins les tentations impures font un tout autre effet dans une âme passionnée pour la chasteté; elles lui ôtent toute vanité, car elle ne sent et ne voit en soi qu'ordure et qu'impureté; elle a un éloignement de toute présomption, car elle se voit sur le bord du précipice; elle ne s'établit point dans une fausse paix, et dans une assurance trompeuse: au contraire, elle vit dans une incroyable défiance: et plus elle est pressée de la honteuse bassesse de ses tentations, plus son cœur en a d'horreur et d'aversion.

Oh! que tous les feux d'enfer, dit-elle, me brûlent plutôt, que ces feux infâmes qui me pénètrent! Que ma chair, ô mon Dieu, n'est elle plutôt tenaillée! Que ne me puis-je maintenant précipiter dans le feu de l'abîme, et être le bourreau de moi-même, pour arracher de mon sein cette flamme infernale. Pureté de Dieu, oh! me pouvez-vous souffrir? Mais, ô pureté de mon Dieu, venez plutôt à mon aide, et que je sente tous les supplices, plutôt que cette damnable douceur. Où suis-je? ô Dieu, mon secours et mon refuge! Que voulez-vous donc faire de moi? Tout, mon Dieu, tout ce qu'il y a de plus cruel et de plus effroyable, plutôt que ces impressions diaboliques, et faites-moi acheter la belle fleur de la chasteté, et l'éloignement de ces attaques funestes, par les plus étranges rigueurs.

Voilà un langage, Théonée, que des personnes d'une pureté calme et tranquille ne produiront jamais: voilà les avantages tout particuliers des

tentations déshonnêtes dans une âme chaste, lesquelles y établissent la chasteté bien plus solidement, et lui donnent un plus bel éclat. N'oubliez donc pas cette rare leçon, mon cher Théonée; consolez-vous, quand vous serez dans ces pénibles accès, et donnez-moi quelque créance en ce point, où le trouble, qui a coutume d'y naître, vous oblige à me rendre une aveugle soumission de votre esprit.

§ II.

Me direz-vous maintenant que vous avez une inclination extrême pour la douceur, et que néanmoins votre cœur a des irritations continuelles et des aigreurs très-pénétrantes, quelque application que vous puissiez apporter à tranquilliser et à pacifier votre extérieur et votre esprit? C'est ce qui vous fait gémir de vous voir, ce vous semble, si éloigné de vos desseins. Non, n'en gémissez pas; car c'est faire compassion à vous-même sans raison. Allez, vous êtes bien mieux que vous ne vous imaginez. Oui, Théonée, je soutiens que quand vous avez le cœur ainsi fait, vos aigreurs intérieures perfectionnent davantage votre douceur.

La douceur qui n'est fondée que sur un tempérament phlegmatique, est terrestre et non pas vertueuse. La douceur qui n'est point combattue, s'idolâtre facilement, et se plaît dans ce qu'il a d'agréable. Il s'en voit tant qui passent pour avoir cette charmante vertu, à cause qu'ils ont toujours un air doux et une affabilité obligeante à l'égard de tout le monde; et ils n'en ont simplement que l'ombre et l'apparence; parce que cela vient ou de ce qu'ils ont reçu un beau naturel, ou de ce

que tout leur applaudit. Mais parlez-moi d'une douceur exercée intérieurement et extérieurement; c'est celle-là qui l'est en vérité, et dont les épreuves lui donnent une fermeté inébranlable.

Ne me dites donc pas, vous qui aimez si tendrement la douceur, vous qui partout portez l'onction sur le visage et dans vos paroles, que les aigres altérations que vous sentez en vous-même, vous éloignent infiniment de cette divine vertu; dites plutôt qu'elles vous en approchent, qu'elles vous la donnent plus éminemment, et qu'elles la font éclater. Car quelle beauté et quelle gloire est-ce à la douceur d'une âme, de ne rien perdre de sa sérénité et de son égalité, quand les irritations de l'intérieur et les contradictions du dehors veulent l'étouffer par des émotions déréglées? Ce n'est point ici la mollesse de la complexion qui fait une personne douce et débonnaire; ce ne sont point les approbations; ce ne sont pas les suaves et liquéfiantes dispositions de l'âme; car je veux que tout cela n'y soit pas; mais c'est la vertu de douceur toute pure, à qui ces aigreurs intérieures servent comme de ciment et d'éclat.

Tout ce qu'il y a, c'est que vous n'avez pas en vous-même, et vous ne savourez pas le miel de cette vertu; je vous en estime plus heureux, parce qu'il ne sert d'ordinaire qu'à fomenter des affections et des complaisances dans cette belle humeur. Désabusez-vous donc, et concluez contre les fausses persuasions que vous en avez eues, que tout ce qu'il y a de plus irritant donne une douceur plus parfaite à l'âme, qui la souhaite avec ardeur, et qui se ménage au dehors, comme si elle avait un paradis de paix et de suavité dans le cœur.

§ III.

Vous continuerez encore dans vos plaintes contre vous-même, et moi, je continuerai à en apaiser les mouvemens. Vous demandez la patience de Jésus par tant de vœux et de prières, dans les choses affligeantes qui nous arrivent : car hélas! dites-vous, j'ai toujours le cœur ému, et le feu m'en monte à la tête, quoique je retienne assez ma parole, et que l'émotion ne me fasse pas sortir un mot de la bouche : et moi, je vous fais voir votre simplicité, me servant de votre confession contre vous-même. Que vous êtes bon, Théonée, de vous tourmenter ainsi, et de vous tromper par cette pensée, que ces émotions intérieures de colère sont un empêchement essentiel à la vertu de patience, que vous demandez avec tant de zèle. Parlez plus véritablement, et dites que ces chaleurs bilieuses, qui assiégent votre cœur et qui vous occupent la tête, contribuent plutôt à vous donner la vertu de patience. Ne me venez-vous pas d'avouer que cette colère allumée dans votre intérieur, ne vous causait pas la plus légère sortie ni le moindre emportement? Cela étant, je dis que cette émotion secrète et involontaire perfectionne en vous la patience.

Répondez-moi : qui est celui qui souffre plus patiemment? C'est celui dont le silence est plus victorieux dans ses croix, me repartirez-vous; c'est bien dit, et je vous prends par votre réponse. Une personne qui ayant l'âme dans le calme, souffre les torts qui lui sont faits sans se satisfaire par aucune parole, gagne assurément sur soi et mérite quelque louange : mais celle qui ayant le cœur tout plein du feu de la colère, n'en

laisse pas sortir une petite étincelle, souffre avec une patience bien plus noble, parce que, suivant la confession que vous m'en venez de faire, son silence est plus victorieux. Elle souffre non-seulement par les peines qui lui viennent du dehors, mais encore par les altérations du cœur et d'une bile échauffée; sa patience est donc bien plus glorieuse, et l'accroissement et la gloire de cette vertu procèdent de cette colère intérieurement animée, qui n'a point ses sorties.

Oui, Théonée, c'est peu d'être patient, sous les coups de toutes les créatures et de l'enfer, quand l'âme est toute pacifique; mais c'est une patience qui fait un spectacle digne de Dieu, lorsque tout l'intérieur étant dans la tempête, jointe aux attaques du dehors, l'esprit toujours égal ne s'échappe jamais par aucune saillie. Oh! que je ne vous plaindrai donc pas, lorsque le feu de la colère mettra tout en alarme au dedans; et qu'au dehors vous recevrez en silence les coups de l'adversité, à qui vous rendez un respectueux hommage par votre retenue : car ce feu intérieur se doit appeler une source de patience divine, puisqu'il fait que vous combattant vous-même, vous en devenez aussi-bien vainqueur que des créatures.

J'entre assez dans les preuves que vous m'avez données jusques ici, me dites-vous; mais voici bien un autre sujet de misère pour moi, dont la matière me fait voir à mes yeux aussi criminel qu'elle est de sa nature basse et terrestre. Je sais que le corps se doit traiter comme une bête, pour ce qui est des satisfactions de la bouche; je tâche aussi à ne lui donner que le nécessaire et le plus grossier : et néanmoins je sens un appétit si brutal, et je suis tellement pressé de la gloutonnie,

qu'il me semble que je suis tout chair : et où est donc cette sobriété admirable et angélique ?

Vous l'avez, Théonée, quoique vous ne pensiez pas l'avoir : car prenez garde que cette vive pointe de gourmandise vous donne une sobriété bien plus vigoureuse et plus parfaite. N'est-il pas vrai que cette inclination si animale fait que vous avez toujours plus d'attention sur vous-même, lorsque vous êtes à table? que vous vous refusez toutes les délicatesses du goût? que vous vous retranchez même quelquefois le nécessaire ? que quelquefois vous en venez jusqu'à prendre les choses contraires à votre appétit? et qu'avec cela vous pensez être tout charnel et tout animal ?

A votre avis, n'est-ce pas là une sobriété bien exacte, bien ennemie de vous-même et bien spirituelle ? A qui devez-vous donc cette exactitude, cette rigueur et cette spiritualité, sinon à cette tentation grossière de la bouche? Quand cet ennemi ne vous presse pas vivement, vous savez ce que la sensualité de votre goût vous dérobe, et que vous vous laissez souvent aller à satisfaire votre appétit. Dieu qui ne veut pas que vous ayez le goût moins mortifié que les autres sens, permet que cette brutale tentation de manger vous persécute, afin que voyant sa bassesse, vous abhorriez davantage de la contenter, et qu'en étant sollicité si dangereusement, vous soyez toujours sur vos gardes pour ne lui pas obéir.

Admirez donc, Théonée, admirez les moyens dont Dieu se sert pour vous rendre tempérant, vous faisant plus avancer dans cette vertu par des mouvemens de gourmandise, que vous ne le pourriez faire par toutes les considérations de l'abstinence la plus rigoureuse.

§ IV.

Enfin, vous me dites que la charité du prochain est la vertu chérie et tant recommandée de Jésus, qu'en comprenant sa beauté et sa nécessité, vous voudriez, à l'imitation de ce divin Sauveur, l'avoir bien avant dans le cœur, et que vous tâchez d'en faire les actions, autant que vous le pouvez : mais, m'ajoutez-vous, j'ai pour de certaines personnes de si fortes antipathies, et de si vives aversions, que tout s'en émeut en moi, quand je les vois. Cela n'est-il pas bien affligeant, d'être rempli d'une passion comme malgré soi, et de tâcher de faire tout le contraire de ce qu'elle suggère, sans la pouvoir néanmoins détruire?

Non, Théonée, il n'est point si affligeant; mais c'est vous-même qui vous affligez sans sujet. Apprenez qu'il y a des aversions antipathiques, qui ne sont fondées que sur les qualités opposées du tempérament, et celles-là sont naturelles, et n'ont de leur nature ni bonté, ni malice : il y a aussi des aversions fondées sur quelque tort reçu; celles-ci peuvent être aussi naturelles, involontaires et sans malice, n'étant point secondées. Or, tâchant d'un côté à faire tout le bien que vous pouvez à votre prochain; quoique vous ayez d'ailleurs les unes et les autres de ces aversions, je le veux. Que veut dire cela? sinon que la charité que vous avez pour lui est éminente, et que tous ces mouvemens antipathiques et déréglés donnent plus de lustre à cette belle vertu.

Vous ne faites pas un pas pour le servir, que ce ne soit une victoire; vous ne lui dites pas une parole d'amitié, qui ne soit recueillie de Dieu même : et vos mains ne s'emploient jamais pour lui, que

vous ne semiez pour la gloire et pour l'éternité. Vous n'aimâtes jamais mieux votre prochain que dans ces actes généreux où la générosité de cette vertu n'est animée que par les mouvemens secrets de cette aversion naturelle ou acquise, laquelle fait l'occasion d'un mérite bien plus noble, et non pas la cause d'un péché.

Souffrez donc l'amertume de votre aversion, comme une chose qui anoblit davantage votre charité. Car figurez-vous bien que telle personne qui rend des offices charitables au prochain avec un cœur gai et dilaté, donne cela souvent, ou à la sympathie, ou à l'inclination qu'elle a pour l'objet, ou à quelque reconnaissance; mais vous le servez avec une pureté de vertu tout à fait admirable, et vous en avez l'obligation à cette répugnance amère, et à cette aversion qui vous presse de faire ce que votre volonté toute simple refuse de lui accorder.

§ V.

Je pensais finir, mais vous m'obligez à parler par les transports de votre douleur. Où en suis-je, me dites-vous? Le croyez-vous bien, qu'il semble que les démons aient inspiré dans mon âme tous les feux de leur haine contre Dieu, contre qui je sens de si horribles mouvemens qui m'enlèvent, et des pensées de désespoir et de fureur si violentes, que je dirais quasi que j'ai changé de nature, et j'en suis un objet d'horreur à moi-même. Et où est donc, hélas! ce divin amour, dont mon cœur voudrait être consumé? Quand sera-ce? ah! quand sera-ce, mon Dieu, que cette pure et sainte flamme me fera pousser incessamment des aspirations amoureuses, et que l'enfer de ma cons-

cience sera changé en un paradis, où vous soyez toujours aimé. Hé ! où êtes-vous donc, mon Dieu ? Comment, ou ne m'exterminez-vous pas, ou ne me donnez-vous pas un autre cœur ? vous voulez que je vous aime, et ce malheureux cœur n'est rempli que d'exécrations contre vous.

N'avez-vous donc que cette plainte à me former, Théonée ? Vous vous persuadez que vous me dites quelque chose de nouveau. Hé ! nous en connaissons tant qui sont malades de votre maladie, à qui les démons semblent avoir communiqué tout ce qu'ils ont de haine contre Dieu, par l'inflammation et par la noirceur de la bile, par le remuement des fantômes, par les offuscations de l'entendement, par des impressions particulières qu'ils font de leurs propres dispositions, pendant que le fond de l'âme est tout rempli de l'amour de Dieu.

Mais je vous veux encore parler plus clairement pour votre consolation, en vous convainquant de plus près. Sachez qu'il n'est rien qui donne une plus vive ardeur à l'amour que ces mouvemens de haine que Dieu permet au démon d'inspirer à une âme : ô Dieu ! quelle effroyable matière d'un si beau feu.

Remarquez que le feu naturel s'embrase en trois manières, par le bois, par le vent et par l'eau. Le bois l'entretient, le vent l'enflamme, et un peu d'eau répandue en irrite davantage l'ardeur : ce sont aussi les trois façons dont le feu du divin amour s'accroît dans une âme. 1°. Toutes les différentes considérations qu'elle prend de Dieu et de Jésus-Christ, sont comme la matière qui nourrit et embrase ce feu. 2°. Les crimes de sa vie sont comme un vent froid et impétueux, dont elle

s'enflamme davantage. 3°. Mais les mouvemens de haine de Dieu et de blasphème, dont elle se voit inspirée par d'effroyables épreuves, ressemblent à cet arrosement d'eau, duquel le feu sacré de cette âme prend une vivacité bien plus violente que de toutes les autres voies.

Son amour s'échauffe doucement par la contemplation des perfections et des bienfaits de Dieu : il s'anime par des gémissemens et par de saintes indignations à la vue de ses crimes ; mais il s'embrase d'une telle véhémence par ces transports de haine, qu'il forme son incendie de son contraire. Ce sont de prodigieux efforts d'amour que fait cette âme, semblable à un feu renfermé, qui se fait ouverture avec violence, quand ce qui le renferme le veut étouffer : de même ce feu divin de son cœur, comme tout renfermé et enveloppé de ces tentations de haine, a des soulèvemens, et fait des sorties admirables pour chercher son Dieu.

Il est encore du parfait amour de cette âme, comme d'une personne poursuivie de son ennemi, qui lui tient l'épée aux reins ; elle pense toujours être morte, pendant qu'elle fuit sans relâche, et sa fuite est d'autant plus animée qu'elle croit sa mort plus proche : l'âme pleine de l'amour de son Dieu n'en fait pas moins ; cette tentation de haine la poursuit, mais plus elle en est pressée, elle s'élance avec plus d'amour vers son Dieu ; le malheur dont elle se voit tout assiégée lui donnant plus d'activité pour chercher en Dieu son asile.

Fut-il jamais d'industrie pareille à celle-là, pour accroître le feu de l'amour divin dans votre cœur ? de dire que les démons, sans le prétendre, y soufflent de divines flammes de leur bouche in-

fernale. Oh! que Dieu est incompréhensible et aimable dans ses voies! Revenez donc de votre erreur, Théonée, et ne croyez plus que toutes ces impressions de haine éteignent en vous le beau feu de l'amour, mais apaisez votre esprit, en y faisant entrer le calme et la paix.

§ VI.

Jugez maintenant des merveilleuses conduites de Dieu, qui donne souvent les vertus plus éminemment, par les choses mêmes qui ont coutume d'être le principe de leur destruction; et apprenez que c'est ici une nouvelle école, qui passe les règles ordinaires, que l'on prescrit pour avoir les vertus. Celui qui n'en entend pas le langage; 1°. il se fera bien de la peine et aux autres aussi, par cette ignorance, pensant que les tentations sont incapables d'être comme le germe des vertus opposées; 2°. il ruinera bien des desseins de Dieu, s'effrayant de ces routes, ou les condamnant; 3°. et il manquera d'arriver à un nouveau genre de sainteté, d'autant plus sublime, que ces voies étant au-dessus de l'esprit humain, font que les plus grands ennemis d'une vertu servent à l'établir au lieu de la détruire.

Que cette maxime vous demeure donc constamment dans l'esprit; à savoir, qu'à des âmes qui cherchent Dieu en vérité, il n'est point de moyen si efficace pour acquérir une vertu que la tentation du vice qui lui est contraire : que la tentation d'impureté favorise la pureté; que la tentation d'orgueil perfectionne l'humilité; que les aigreurs du cœur servent beaucoup à la perfection de la douceur; que les mouvemens intérieurs de la colère établissent bien mieux la patience dans l'âme;

que la tentation de gourmandise spiritualise la tempérance; que les aversions involontaires du cœur donnent plus d'éclat à la charité fraternelle; et que les tentations de haine contre Dieu enflamment l'amour divin dans une âme, mieux que toutes les autres voies imaginables. O Dieu! Théonée; ô Dieu! qu'il est avantageux de se laisser détruire.

MAXIME V.

Il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à sa complexion et à son tempérament.

Je ne sais pas, Théonée, si je serai assez heureux pour bien débrouiller une matière aussi importante pour la vie spirituelle, qu'elle est délicate, et que l'usage qu'on en fait d'ordinaire est sujet à l'illusion et à la tromperie; car on s'abuse si étrangement, et l'on prend si facilement le change dans la recherche des vertus, qu'on croit souvent en posséder la vérité, lorsqu'on n'en a que l'apparence; et, ce qui est de plus déplorable, l'on se réjouit d'un bien imaginaire, comme si c'étaient de solides richesses.

Je veux dire, pour vous en parler nettement, qu'il n'est pas croyable combien l'humeur, la complexion et le tempérament prévalent et dominent dans l'exercice de la vertu : cela vient de ce qu'on ne distingue pas assez l'humeur d'avec la vertu qui lui est conforme, et que l'on confond l'un et l'autre avec beaucoup de facilité. Car il y a de certaines vertus qui ont une ressemblance si naturelle avec le tempérament particulier de certaines personnes, que presque tout le monde y

est trompé par une apparence spécieuse de sainteté que porte leur complexion, et prend ainsi fort aisément le tempérament pour la vertu.

Souvenez-vous donc, je vous prie, qu'il est fort aisé de s'y tromper, soit que nous regardions les vertus dans les autres, soit que nous les considérions en nous-mêmes; car nous avons ordinairement ou de la complaisance pour nous, ou de l'admiration pour les autres, dans la vue de certaines vertus imaginaires, qui n'ont que le dehors et l'éclat, et qui ne sont en effet qu'une véritable illusion.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste l'illusion du tempérament et de la vertu.

C'est pourquoi je vous avertis encore que l'on prend très-souvent pour une vertu solide ce qui n'est qu'une complexion grossière ou sensuelle. Celui-là pense qu'un véritable zèle et qu'une sainte ferveur l'anime dans les moyens qu'il prend pour le salut des âmes, et dans l'ardeur qu'il fait paraître pour cet emploi; je veux bien qu'il y en ait quelque chose; mais ce qui en fait d'ordinaire la meilleure partie, et ce qui en est presque toujours le principe, c'est sa complexion ardente et bilieuse, qui n'aime rien tant que le bruit et l'action. Et afin de s'en convaincre, qu'il fasse lui-même un retour sur soi, et il verra combien il souffre impatiemment le repos de la retraite et d'une vie commune; et ainsi que son humeur violente, comme un feu qui ne peut être renfermé, demande toujours à sortir au dehors, et fait l'âme de ce qui nous paraît être un grand zèle.

Voilà comme la ferveur du zèle et le feu du tempérament bilieux ont beaucoup de rapport.

Un autre s'imagine que son cœur est touché et brûlé d'un feu divin, toutes les fois qu'il se sent intérieurement échauffé de certaines douces ardeurs, lorsqu'il est dans la contemplation, dans le discours et dans la lecture des choses divines ; mais c'est une pure tromperie et une dangereuse vanité; car je vous prie, Théonée, d'y prendre garde, et vous trouverez que sa complexion est sanguine et affectueuse, et que son tempérament qui abonde en sang, est un fond qui prend facilement les tendresses et les feux de l'affection, sitôt que quelque doux objet se présente à l'esprit, qui s'y attache ensuite encore davantage, sentant cette agréable opération; et là-dessus il croit que tout ce feu est le feu d'un amour céleste. Son erreur vient de la ressemblance trompeuse du feu terrestre et du feu divin qu'il ne distingue pas.

Il y en a d'autres qui semblent avoir la douceur d'une colombe, et posséder en un degré éminent cette charmante vertu, par une participation abondante de celle de Jésus : vous diriez qu'il y a en eux une infusion de l'onction divine, répandue sur tout l'extérieur. Ah ! détrompez-vous, je vous prie ; arrêtez-y un peu les yeux, et vous verrez que leur complexion est froide et flegmatique, dont l'humeur grossière étant difficilement émue, laisse je ne sais quelle fausse égalité que l'on confond aisément avec la véritable douceur, à cause de l'apparente conformité qui se rencontre entre l'une et l'autre.

Il y en a encore qui se persuadent jouir d'un profond recueillement que fait en eux l'esprit de la grâce, et être continuellement sous l'opération

de Dieu ; ceux-ci ne sont pas capables de s'en désabuser, Théonée, car c'est leur propre esprit qui les trompe ; mais moi je vous désabuse de ce que vous en pourriez penser. Examinez bien leur naturel, et vous découvrirez que c'est une complexion profondément mélancolique, et une imagination forte qui s'établit sans peine dans un faux recueillement, et qui s'endort assez doucement dans ce repos qu'elle se procure : oh ! qu'il en est de cette sorte, qui prennent leurs agréables mélancolies pour des contemplations, et qui se forment des suspensions, des quiétudes, des silences et des sommeils, par les doux efforts de cette puissance imaginative. Ne vous y laissez donc pas tromper, et que la ressemblance qui se trouve entre le véritable recueillement et une paisible mélancolie, ne vous les fasse pas confondre indifféremment.

Enfin, vous en verrez qui semblent partout brûler d'une ardente charité pour le prochain, qui ne sont que main et qu'entrailles pour le secourir dans la nécessité, et qui s'oublient d'eux-mêmes pour lui en faire un perpétuel sacrifice. Qui ne croirait que c'est un cœur vraiment charitable qui les anime ? et néanmoins si vous les considérez de près, vous trouverez que ce sont des naturels bienfaisans et affables, qui ont reçu de la nature un esprit compassif, qui sont nés à caresser et à obliger, qui veulent toujours être bien dans l'esprit de tout le monde, et qui aiment le mouvement et l'action. Appellerez-vous cela une véritable charité du prochain ? voilà comme ils trompent les autres, et comme ils se trompent aussi eux-mêmes, se persuadant qu'ils possèdent une vertu dont ils n'ont purement que l'éclat.

C'est ainsi que le tempérament qui a beaucoup

de rapport avec une vertu, se prend assez ordinairement pour elle, parce que l'un et l'autre a tout le même exercice et toutes les mêmes inclinations en apparence; et c'est ainsi que, par cette confusion de l'humeur avec la vertu, l'humeur et la complexion règnent communément dans toutes les actions qu'on appelle vertueuses.

Il en est à proportion comme de ces vices, dont parle saint Grégoire, qui ont une ressemblance si naturelle avec de certaines vertus, qu'ils sont pour cela bien plus préjudiciables à l'âme, parce qu'on les estime et qu'on les aime à cause de cette conformité, comme si c'étaient de véritables vertus : de même aussi la complexion naturelle, qui porte la teinture de quelque vertu, trompe par cette apparence, se faisant passer pour ce qu'elle n'est pas.

CHAPITRE II.

Raisons pour lesquelles il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à son tempérament.

Ce que je viens de dire étant bien compris, je veux, Théonée, que vous concluiez avec moi qu'il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à son humeur et à son tempérament : car il ne faut pas que vous tombiez dans l'illusion, ni que vous preniez la vaine occupation de l'humeur pour l'exercice d'une vertu solide.

Et la raison de cette vérité est que si une personne n'est parfaitement convaincue qu'elle a besoin d'une vertu, elle n'a rien qui l'oblige, ni qui l'invite à travailler pour l'acquérir; car la nécessité d'une chose est d'ordinaire ce qui produit en nous le désir de la posséder, et ce désir s'aug-

mente à proportion de la nécessité que nous en avons.

Si l'on ne comprend donc pas le besoin que l'on a d'une vertu en particulier, l'on se repose facilement, sans s'en mettre beaucoup en peine; parce qu'on la considère, ou comme un bien qui n'est pas fort nécessaire à notre bonheur, ou comme un bien dont on a déjà la possession.

Or, prenez garde à ce que je vais dire pour vous convaincre entièrement de cette vérité. Il est très-constant que celui qui est doux et débonnaire de son naturel, n'est pas bien capable de concevoir qu'il a besoin de la vertu de douceur, ayant en soi toutes les bonnes qualités que cette vertu a coutume de donner, et se persuadant qu'il jouit d'un bien qui est né avec lui : de sorte que son tempérament froid, doux et modéré, lui fait croire aisément qu'il n'a nul besoin de la vertu de douceur, et que ce serait pour lui un travail superflu et inutile que de travailler à l'acquérir.

Une personne bilieuse et ardente, qui a d'ailleurs de l'inclination au bien, ne comprend pas facilement qu'elle doive tant se tourmenter pour avoir la vertu de zèle; parce qu'elle sent en soi une ferveur et un feu qui la portant naturellement à l'action, la portent conséquemment aussi à travailler pour le prochain, et même avec d'autant plus de chaleur, qu'elle voit dans la conversion des âmes plus de gloire et d'éclat, ce qui est encore un charme plus doux à la nature.

Une personne de complexion sanguine et affective qui sans peine s'échauffe doucement le sang et les esprits, à la considération de quelque saint objet, n'entre pas aisément dans la pensée qu'elle soit si éloignée du divin amour; parce qu'elle voit

qu'elle excite, quand il lui plaît, une dévote et douce chaleur en son âme, et qu'une tendresse amoureuse et sainte lui est comme naturelle.

Un mélancolique porté à la piété, qui a l'imagination vive et forte, et qui se recueille facilement en soi-même par le dégagement des objets, ne croira pas qu'il ait besoin de ce divin recueillement dont on parle tant, et à quoi portent tous les spirituels; parce que ce tempérament tout propre à se former des idées intérieures, lui fait penser qu'il y est déjà entré, et que les exhortations qu'on en fait ne sont pas pour lui.

Il en est de même de tous ceux dont le tempérament a grande ressemblance avec une vertu particulière, lesquels ne croient presque jamais avoir besoin de la vertu, dont ils ont en eux-mêmes l'apparence, parce qu'étant trompés par cette apparence, ils se persuadent qu'ils en possèdent la vérité.

Si cela est, n'est-il pas manifeste, Théonée, qu'il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à sa complexion, puisqu'alors on ne travaille pas à l'acquérir, parce qu'on s'est faussement persuadé qu'on la possède?

De plus, dans cette grande ressemblance qui se trouve entre l'humeur et la vertu, étant bien difficile, dans la chaleur de l'action de discerner si c'est la vertu qui agit ou l'humeur; alors le poids de la nature l'emporte, et la seule humeur fait l'âme de l'action, tandis qu'il ne reste qu'une idée nue et vaine de la vertu particulière que l'on pense pratiquer, et tout cela est fondé sur la ressemblance fort naturelle des opérations de l'humeur et de la vertu.

Par exemple, qui peut assurer que c'est un zèle

véritable, et non pas l'effet d'un tempérament bilieux et ardent, quand quelqu'un travaille incessamment pour les âmes, et s'emporte contre le vice? car ce louable travail peut être aussi-bien l'effet d'un esprit chaud et violent que de la vertu. Qui peut assurer que ces douces ardeurs dont la poitrine est quelquefois embrasée au temps de l'oraison, sont produites par l'opération d'un feu divin, et qu'elles ne sont pas purement l'effet d'un cœur échauffé par quelque effort naturel, par des élans, par des soulèvemens de poitrine et par des soupirs? Car si l'amour divin embrase l'intérieur par l'ardeur de ses feux, l'esprit aussi joint avec le cœur enflamme la masse du sang par son action. Qui peut assurer que le recueillement de l'âme est un divin recueillement, et non pas l'effort d'une imagination mélancolique? Car, comme j'ai déjà dit, une imagination forte et profonde peut établir l'intérieur dans une disposition fort recueillie. Qui peut assurer que cette belle et louable activité, que l'on a pour les misères de son prochain, procède d'une pure et solide charité fraternelle, et non pas d'une humeur agréable, née à obliger tout le monde? car la véritable charité, et l'esprit naturellement compassif, ont extérieurement tout le même exercice.

Tout cela ne montre-t-il pas évidemment que l'humeur, et la vertu qui sympathise avec l'humeur, ne se peuvent presque distinguer dans la pratique, et qu'ainsi, la nature y ayant d'ordinaire la meilleure part, il est très-difficile d'avoir la vertu, qui porte le même visage que la complexion?

Après cela, que ces mélancoliques se donnent, s'ils peuvent, des assurances de leur recueille-

ment ; que ces cœurs affectifs se persuadent de la vérité de leurs saintes ardeurs ; que ces esprits ardens et bilieux se flattent de la vérité de leur zèle ; ces tempéramens doux et modérés, de la vérité d'une douceur vertueuse ; ces personnes bienfaisantes et compassives, de la vérité d'une vraie charité pour le prochain : ils ont au moins tous les sujets du monde de se défier qu'un tempérament trompeur ne leur dérobe la vertu, dont ils sont infiniment éloignés, lors même qu'ils pensent être assurés de la posséder.

Pour vous, Théonée, quelque tempérament que Dieu vous ait donné, mettez-vous bien dans l'esprit que vous aurez toujours plus de peine à acquérir une vertu, quand elle aura de la ressemblance et de l'affinité avec votre complexion naturelle, que si elle lui était contraire ; et suivez toujours cette règle et cette maxime, d'être plus circonspect et plus sur la défiance, quand vous sentirez beaucoup de facilité à une vertu particulière, que si vous y aviez bien de la répugnance.

CHAPITRE III.

Il se faut étudier à la vertu conforme à son tempérament.

Mais ne faut-il pas, me direz-vous, que je m'étudie à la vertu qui a le plus de rapport à mon naturel ; car tout ce discours jette mon esprit dans l'embarras et dans la crainte. Je suis bien aise, Théonée, que vous me donniez une si belle ouverture, pour éclairer votre esprit, et pour dissiper tous vos doutes, par l'explication d'une chose qui serait capable de vous laisser beaucoup de difficultés, si elle n'était bien développée.

Disons donc avec ordre, qu'il y a des vertus qu'on appelle intérieures, dont l'essence est dans l'habitude intérieure de l'âme, et dans les actes qu'elle en produit : il y en a d'autres qu'on appelle extérieures, qui consistent dans la pratique et dans l'action, et qui émanent des intérieures, comme de leur principe : pour exemple, nous disons qu'il y a une patience intérieure, laquelle est dans l'âme une habitude et une qualité fortifiante, pour soutenir toutes les choses pénibles, et pour les faire avec facilité : et il y a une patience extérieure, qui consiste à supporter les épreuves qui nous viennent de Dieu et des créatures ; il en est de même de toutes les autres vertus, qui d'une part ont leur principe et leur essence au dedans de nous-mêmes, et de l'autre ont leur sortie par l'action.

Votre demande donc se borne à ces vertus extérieures, et non pas aux premières ; vous voulez savoir si vous ne devez pas toujours vous étudier à celles qui naturellement reviennent mieux à votre humeur et à votre complexion.

Pour vous satisfaire pleinement, je vous dirai, Théonée, qu'il se trouve en nous deux sortes de complexions : l'une est vicieuse, comme celle qui nous porte à l'orgueil, à la volupté, à l'intempérance ; or, il est certain que pour celle-ci, il faut la ruiner par l'exercice des vertus tout opposées, comme par des actions d'abaissement, de mortification, de sobriété : l'autre est indifférente de sa nature, comme une complexion sanguine, mélancolique, bilieuse, bienfaisante et débonnaire.

Vous devez maintenant savoir qu'il faut toujours vous étudier aux vertus les plus conformes

à cette sorte de complexion, qui est de soi indifférente. Je vous prie, Théonée, d'en bien remarquer le principe, sur lequel vous devez en toutes choses, comme en celle-ci, vous régler exactement : c'est que Dieu lui-même, selon les lois ordinaires de sa sagesse, ne nous porte qu'aux choses qui sont conformes à nos états, à nos dispositions, à nos inclinations, y accommodant toujours le mouvement de sa grâce, afin d'obtenir plus heureusement de nous ce qu'il en prétend, et que sa grâce ne travaille point inefficacement.

Voilà ce qu'il faut imiter, s'appliquant toujours aux vertus qui s'accordent le mieux avec la complexion et le tempérament ; parce qu'ainsi les choses se font avec bien plus de facilité, elles se continuent avec plaisir, et elles sont plus constantes dans leur durée, ayant une correspondante et une mutuelle sympathie. C'est pourquoi celui dont le naturel est bilieux doit s'appliquer aux exercices des vertus agissantes, capables de donner toujours de la matière à son ardeur et à son feu ; le mélancolique doit se servir adroitement de son humeur, la faisant doucement tourner à l'occupation de l'intérieur et à la contemplation, et ménageant sa solitude, qui en est le doux élément ; le sanguin et l'affectif doit beaucoup laisser aller son cœur aux opérations de l'amour, et donner cet appas naturel à une si belle et si noble disposition ; le bienfaisant et l'affable doit se donner de l'emploi parmi les misérables, dont le besoin peut exercer les bontés de son cœur.

C'est ainsi qu'on réussit sans peine dans l'acquisition des vertus, parce que la nature se voyant appliquée à celles qui s'ajustent si bien avec son tempérament, elle ne fait guère de résistance, et

se laisse enfin prendre à un objet qui ne lui est pas si désagréable, parce qu'il ne lui est pas si contraire.

C'est par le manquement de cette judicieuse application, et pour vouloir tourner le tempérament à des vertus qui lui sont tout à fait contraires, que nous voyons naître tant de révoltes, et si peu de succès? Car il y en a qui n'ayant pas ce jugement pratique, et le discernement nécessaire pour appliquer où il faut la complexion naturelle dans l'exercice des vertus, causent par là de si vives irritations, et des aigreurs si amères à la nature, qu'on y perd tout, au lieu de gagner. Il faut avoir une indulgence raisonnable pour elle, et ce qu'on peut lui accorder sans intéresser la vertu ne lui doit pas être refusé.

Il faut détruire tout, je le confesse; mais non pas ce qui est innocent et indifférent de soi-même, par un renversement d'application prise mal à propos; c'est néanmoins ce que font ceux dont les règles de conduite sont ténébreuses et hors du sens commun: ils jetteront une humeur douce et phlegmatique dans les grandes occupations de l'extérieur; ils resserront dans une vie sédentaire et languissante, un esprit plein de bile et de feu; ils voudront borner un grand cœur, et une âme tendre aux plus légères touches de Dieu, à trois points de méditation; ils voudront faire un contemplatif de celui qui a une ardeur extrême de courir aux besoins de tous les misérables. C'est là tout renverser, parce que l'on veut appliquer le tempérament à des exercices de vertus qui lui sont tout à fait opposés. Il faut se servir avec plus de prudence des complexions naturelles, qui n'ont rien de vicieux, et les ménager, comme l'habile

laboureur ménage les terres, auxquelles il fait porter des fruits proportionnés à la nature du sol; autrement il ne retirerait aucun avantage du meilleur fonds.

CHAPITRE IV.

La manière d'acquérir les vertus conformes au tempérament.

Vous venez de me dire, me repartirez-vous, qu'il faut que je m'applique aux vertus les plus conformes à mon tempérament; c'est ce que je juge très-à propos, et d'une conduite bien raisonnable, et vous m'en avez si bien convaincu, que je n'ai aucune peine à m'y soumettre : mais vous souvenez-vous bien qu'auparavant vous m'avez dit que s'appliquant aux vertus conformes à sa complexion, l'on n'en avait ordinairement que l'ombre et l'apparence, par le grand abus qui s'y glisse, de faire les choses les plus saintes suivant son humeur.

Je m'en souviens fort bien, Théonée : l'un et l'autre sont très-véritables, et que l'abus des vertus sympathiques est très-grand, et qu'il faut néanmoins y donner toute son application et son étude: mais il faut savoir la manière dont ces vertus se doivent acquérir. Car pour les vertus intérieures, et pour toutes les autres universellement parlant, il y a cent moyens d'y parvenir, que nous en donnent tous les livres qui en traitent; il n'est pas ici question de celles-là, et je parle seulement des vertus qui ont de la ressemblance et de la conformité avec l'humeur et la complexion, pour faire bien comprendre la manière de les acquérir, sans tomber dans l'illusion et la tromperie dont j'ai

parlé, lorsqu'on demeure dans la pure bassesse de son tempérament.

Pour le premier, ce que je vous en puis dire en général, c'est que j'estime qu'il faut avoir une attention intérieure extraordinaire dans l'exercice des vertus qui ont beaucoup d'affinité avec la complexion naturelle, afin qu'elles soient des vertus véritables, et non pas colorées. La raison en est manifeste; car si cette attention particulière manque, le tempérament qui abonde et qui domine, nous portera par son propre poids à faire les mêmes fonctions que demande la vertu qui lui ressemble; il en prend la place, sans en prendre l'âme, les vues et les motifs; parce que cette complexion étant une expression et une image fort naïve de la vertu qui lui est comme sympathique, c'est-à-dire, l'humeur bilieuse et ardente d'une personne qui s'emploie pour le prochain, étant une expression bien naturelle du vrai zèle, et ainsi des autres, elle agira toute seule, et s'insinuant dans les actions les plus saintes en apparence, les rendra terrestres et animales, ne leur laissant que le dehors qui porte le masque trompeur de la vertu.

Or, l'attention singulière qu'une personne peut faire sur soi dans ces rencontres, est comme un frein qui arrête les insinuations secrètes et corrompantes de l'humeur et du tempérament, qui empêche qu'on ne prenne le change, et qui fait qu'on donne uniquement lieu à la vertu, et non pas au tempérament qui lui est conforme.

Cette vue attentive et cet œil toujours ouvert, font qu'elle se défie perpétuellement de cette humeur, comme d'un larron caché, qui dérobe tout, ou comme d'un ennemi déguisé qui, sous l'air

emprunté d'un ami, porte le coup de mort. Et il n'est point de temps où les personnes intelligentes et bien spirituelles soient plus sur la défiance, que lorsqu'elles sentent que tout ce qu'il y a en elles d'humeur et de complexion, trouve de la joie et de la facilité dans l'exercice des vertus, parce qu'elles sont persuadées que la nature n'est jamais guère avec un si agréable repos dans quelque pratique vertueuse, qu'elle n'y trouve son avantage. C'est pourquoi elles se défient toujours et s'observent elles-mêmes soigneusement, quand elles voient que dans les occasions d'exercer la vertu, la nature ne fait aucune résistance.

Mais venons, je vous prie en particulier, à la manière d'acquérir les vertus qui sont conformes à la complexion et à l'humeur, et tâchons d'expliquer plus nettement ce que nous avons dit.

Je vous conseille donc, Théonée, si vous êtes bilieux et ardent de votre naturel, de vous appliquer à modérer l'ardeur que vous apportez à faire des actions de zèle pour le prochain : car croyez-moi, toute cette grande activité à parler, à marcher, à courir, à s'empresser de cent choses, n'est d'ordinaire qu'un feu grossier de la nature, qui contrefait le vrai zèle. Diminuez donc tous ces empressemens si échauffés, et faites les choses d'une manière plus modérée et plus tranquille ; c'est le moyen d'arrêter les déréglemens de votre naturel, et de ne donner lieu qu'à un zèle pur et sincère.

Si vous avez le naturel affable et porté à bien faire, retenez-vous, et n'en faites pas tant que demande ordinairement cette humeur. Ne soyez pas si caressant, retranchez toutes ces manières trop obligeantes, et dans vos soins et vos services

charitables, ne regardez jamais le sang et la chair, car autrement ce n'est plus qu'humeur et non pas charité, et cette humeur vous ravit le mérite et la gloire de tant de bonnes actions : mais sans tant de façons, soyez honnête et charitable avec simplicité, et rendant service au prochain, n'y considérez que Jésus, qui est également en tous. Voilà le moyen de faire en sorte que votre tempérament affable et bienfaisant n'altère point la pureté de la charité fraternelle.

Je vous conseille, si vous êtes d'une complexion douce et débonnaire, d'observer deux choses, pour n'intéresser pas la vertu de douceur : ne soyez point pesant en vos paroles, en votre démarche, en toutes vos actions, et ne vous laissez pas endormir l'esprit dans cette douceur purement terrestre : mais par un dessein formé donnez toujours un peu de vie et d'activité à votre discours, aux mouvemens de votre corps, et universellement à tout ce que vous ferez ; cela désappesantit en quelque manière cette douceur matérielle qui vous compose : mais de plus, accoutumez-vous toujours à vous entretenir l'esprit de quelque vue intérieure de la divine douceur de Jésus ; car votre regard continuel sur cette douceur charmante, en fera couler en vous une secrète impression, qui relèvera et spiritualisera la bassesse de votre douceur naturelle.

Que si vous êtes d'un tempérament affectif, souvenez-vous de ne vous point échauffer le cœur par vos propres opérations, lorsque vous sentez quelque attrait de l'amour divin ; car d'ordinaire ceux qui ont cette sorte de complexion veulent toujours faire le feu plus grand que Dieu ne l'allume ; n'ajoutez donc pas une chaleur de sang à

la pureté de la chaleur divine. Mais je suis d'avis que vous receviez avec quelque sorte de froideur ces divines flammes que Dieu vous insinue; il arrivera ainsi, que retenant l'action naturelle de votre complexion affective, l'amour divin ne sera point altéré, et votre cœur en recevra les plus saintes ardeurs, sans y mêler ses impuretés.

Si vous êtes mélancolique, je vous conseille de ne vous point figurer des idées de récollection, de n'en point former des images particulières, et de ne vous pas appuyer beaucoup sur ce que l'imagination en peut produire; car tout cela ne fait que détruire le divin recueillement, en le contrefaisant; mais afin que la mélancolie de votre tempérament n'y nuise point, défiez-vous beaucoup de toute disposition recueillante, fût-ce l'esprit divin qui l'opérât; parce que cette défiance est le moyen qui peut empêcher que cette complexion mélancolique et imaginative ne se mêle dans ce recueillement divin; et étant de cette humeur, vous ne serez jamais plus sage que lorsque toutes vos retraites intérieures vous seront suspectes; c'est le véritable moyen d'éviter l'illusion et la tromperie, et d'acquérir la pureté et la vérité de la récollection.

Voilà, Théonée, ce que j'avais à vous dire sur une matière qui fait une grande science de l'intérieur. Le grand bien que je vois qui en peut naître, c'est que, connaissant que le tempérament et la vertu font souvent toutes les mêmes choses, 1°. vous serez plus circonspect, pour ne pas confondre l'opération du tempérament et l'opération de la vertu. 2°. Cette circonspection fera que vous ne tomberez pas dans cette illusion si ordinaire, de prendre sa complexion et son humeur pour la vertu

avec laquelle elle a de la ressemblance. 3°. Vous ruinerez par ce moyen votre humeur, ou plutôt vous la spiritualiserez. 4°. En vous servant avec avantage de votre humeur et de votre complexion, vous pourrez aussi avoir avec plus de facilité et plus de perfection la vertu qui lui est conforme.

MAXIME VI.

Le remède le plus efficace pour les tentations d'impureté ne sont pas les austérités corporelles.

Ne direz-vous pas, Théonée, que cette maxime combat le premier des avis qui se donnent dans la vie spirituelle, pour vaincre les tentations d'impureté? Cet avis est, me direz-vous, que, comme les maladies du corps veulent des remèdes qui leur soient proportionnés, aussi les maladies de l'âme en veulent qui aient du rapport avec leur nature; c'est ce que le bon sens et l'expérience nous apprennent : et puis passant plus avant vous me ferez instance.

Dites-moi s'il y a quelque remède qui se puisse appliquer plus justement aux tentations d'impureté, que les austérités corporelles? Car c'est la chair qui est dans la révolte, et l'on attaque la chair dans son fond par les austérités : peut-on mieux dompter le criminel, que de l'entreprendre en sa propre personne? Et si c'est le corps qui est rebelle, peut-on mieux s'y prendre que de l'abattre sous les coups, et de l'accabler de rigueurs?

Mais peut-on plus judicieusement faire choix d'un remède, que de celui dont les plus grands saints ont usé, quand ils étaient attaqués de tentations impures? Car nous savons assez ce qu'ont

fait saint Benoît, saint François, sainte Magdeleine de Pazzi, et tant d'autres qui sentant ces attaques infernales dans leur chair, se vengeaient incontinent sur leurs corps, par des rigueurs qui ont étonné ceux qui les ont entendues. Après cela, ne peut-on pas être surpris de cette maxime, qui avance que les austérités corporelles ne sont pas le remède le plus efficace pour les tentations d'impureté ?

Tout ce qui nous surprend, Théonée, n'est pas toujours le moins véritable; il faut seulement se donner un peu de patience, et l'on accorde après facilement à la raison et aux preuves ce qu'on avait refusé d'abord à la première proposition. Tout ce que vous venez d'avancer est bien dit, je l'avoue, mais j'espère aussi que ce que je vais dire vous paraîtra raisonnable, si vous vous donnez le loisir de le bien comprendre.

Vous m'alléguez l'exemple des saints, et avec cela vous croyez être bien fort contre moi; mais savez-vous que cette façon de raisonner a sa faiblesse comme elle a sa force ? O mon Dieu ! Théonée, ne faites pas comme ceux qui veulent aveuglément, et avec bien de l'imprudence, imiter tout ce qu'ils voient dans les saints : imitez leur humilité, imitez leur patience, imitez leur douceur, imitez la haine d'eux-mêmes : ce sont là des choses qui sont en eux imitables, et vous n'excéderez jamais dans cette imitation; mais donnez-vous bien de garde de prendre d'eux votre exemple et votre règle, sur des actions qu'ils n'ont faites que par un mouvement particulier de la grâce, et du Saint-Esprit qui les animait. Pour punir la rébellion de leur chair, ils ont exercé sur elle des rigueurs inimitables : leur grâce les

portait jusqu'où ils sont allés dans le choix de ce remède, et la vôtre n'y va pas : vous seriez donc téméraire de prétendre en ce point les imiter. Ce choix qu'ils ont fait ne venait pas d'eux-mêmes, mais du Saint-Esprit : c'est donc à vous de prendre judicieusement une autre règle de votre choix.

Ce n'est pas néanmoins que je nie que vous ne deviez châtier votre corps, quand il vous fait de la peine par ses révoltes : ah ! Dieu me garde que je favorise une opinion si criminelle, pour laquelle la mollesse et l'immortification de certains esprits ne laissent pas de trouver des partisans : oui, Théonée, châtiez alors cette chair insolente, et ne lui épargnez pas les coups. J'approuve que vous en soyez un ennemi dur et impitoyable, et que vous humiliiez autant votre corps par la sévérité des châtimens, qu'il vous humilie par la bassesse de la tentation : je vous y exhorte même, et à rejeter bien loin dans cette matière le sentiment de ceux qui, par une indulgence trompeuse et efféminée, veulent que les révoltes de la chair ne se surmontent que par le pur esprit.

Mais je vous avoue que je ne puis pas vous accorder que les austérités corporelles soient le plus efficace remède pour ces sortes de tentations; c'est d'où je veux retirer votre esprit, s'il y est engagé; car, à vous dire la vérité, il y en a bien aujourd'hui, parmi les personnes ferventes, qui ont cette persuasion dans la pratique, que pour surmonter les tentations de la chair, il ne se peut rien faire de mieux ni de plus efficace, que d'accabler son corps d'austérités : je leur porte compassion, parce que la peine qu'ils se font étant grande, elle n'en est pas pour cela plus utile, et, comme nous le verrons, le remède qu'elles cher-

chent à leur mal est souvent ce qui en augmente davantage la malignité.

CHAPITRE PREMIER.

Les diverses sources des tentations d'impureté.

Mais comme il y a des tentations d'impureté qui veulent des remèdes tout particuliers, vous voulez bien, Théonée, que je vous marque aussi toutes les sources de ces peines, afin qu'en ôtant par ce moyen la confusion, nous voyions nettement celles dont nous avons dessein de parler.

Persuadez-vous donc que Dieu a des vues bien différentes qui le portent à permettre que ces tentations fatiguent les saintes âmes, selon les desseins de perfection qu'il a sur elles; et je souhaite que cet éclaircissement serve à ces pauvres désolées comme à vous, pour les relever du doute, et quelquefois de la fausse assurance qu'elles se donnent qu'elles sont perdues, lorsque tout travaille à leur sainteté.

1. Quelquefois ces tentations arriveront aux personnes de la plus grande innocence. Oh! que la nouveauté de ces dispositions terribles leur est un dur martyre. Car ayant toujours eu un corps pur et éloigné de toute souillure, elles se voient en un moment comme plongées dans la boue et dans l'ordure la plus honteuse. Mais ne vous en affligez pas tant, âmes innocentes: cette tentation infernale n'est qu'une épreuve, et non pas une souillure à votre âme, ni à votre corps. Quoi? n'est-il pas juste que votre chasteté soit éprouvée par son contraire, et qu'elle soit un effet de votre

vertu aussi-bien qu'un don du ciel? une pureté sans épreuve ne mérite qu'à moitié la couronne.

2. Il arrivera aussi que les personnes les plus justes, et qui sont les plus appliquées à se sanctifier, seront humiliées par la bassesse de ces tentations. Oh! saintes âmes, que cela vous est bon; vous viveriez dans une trop grande sévérité de votre état; vous vous en exposeriez plus facilement au danger; et Dieu, qui veut empêcher votre chute, permet que cet aiguillon vous pique, vous réveille et vous fasse trembler, afin que vous soyez sur vos gardes. Consolez-vous, votre tentation est un effet de son amour, et non pas de sa colère.

3. Il fait bien davantage, il permet que les plus grands saints soient humiliés par ces mouvemens d'impureté. N'en soyez nullement étonné, Théonée, quand vous l'apprendrez; car moi-même je vous apprends, si vous ne le savez pas, que Dieu est si délicatement et si étrangement jaloux de ces âmes, que si elles se souillent de quelque imperfection volontaire, il les en châtie aussitôt par ces humiliations de la chair; et il veut qu'elles sentent cette impure bassesse du corps, parce qu'elles n'ont pas été assez fidèles pour conserver la pureté de leur esprit.

4. Il abandonne encore souvent à la tentation les personnes nouvellement converties qui reviennent de quelques grands égaremens. Il faut dire à celles-ci que si elles se plaignent de leur tourment, elles font contre toute raison et contre toute justice. Il faut, âmes pénitentes, il faut que vous soyez purifiées par les mêmes feux qui vous ont rendues criminelles, et que votre chair se sanctifie en souffrant par ce qui l'a souillée en la

délectant. Cette paix de la chair ne vous est pas encore due, n'en ayant pas encore senti la guerre et les combats; et vous devez voir maintenant se soulever contre vous cet ennemi domestique dont vous vous êtes servi contre Dieu.

5. Il y en a encore qui tombent souvent dans les misères honteuses de ces tentations; mais il n'en faut point chercher d'autre raison, sinon que Dieu laisse aller les causes secondes dans leur cours naturel; et comme ceux-ci ont un tempérament sanguin et ardent, il ne faut point aussi chercher d'autre source de leur peine que leur complexion. C'est ce que le directeur doit tâcher de reconnaître avec bien du soin, afin de les porter à adorer l'ordre de la Providence, dans le partage qu'il leur a fait d'une telle constitution de corps, et de les faire en ce point se soumettre aveuglément aux conduites incompréhensibles de Dieu.

6. Enfin, nous en voyons qui sont pénétrés de ces infâmes tentations, ou parce qu'ils en aiment et qu'ils en cherchent les occasions, ou parce que leur immortification leur attire ces rudes châtimens.

Or, il ne s'agit point ici des tentations de ces derniers, lesquelles je retranche entièrement de ce discours; mais je prétends parler de toutes les tentations précédentes, qui ne sont pas moins innocentes, qu'elles sont pénibles à ceux qui les souffrent : et j'avance pour maximes que les austérités corporelles ne sont pas le meilleur moyen pour les guérir.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent que les austérités corporelles ne sont pas le meilleur moyen pour guérir les tentations d'impureté.

Je vous prie, Théonée, de faire une réflexion particulière sur toutes les raisons que j'en apporterai, et vous verrez qu'elles ne sont pas moins convaincantes, que l'expérience qu'on en a ne peut être contredite.

Pour peu de connaissance que vous ayez des tempéramens et de la conduite des âmes, ne m'avouerez-vous pas qu'il y a des personnes à qui la rigueur des pénitences n'est nullement bonne? Ce sont des corps tellement composés, que les haires, les cilices, les disciplines, la dureté de la couche, leur enflamment aussitôt toute la masse du sang, et leur échauffent extraordinairement la bile; or, ce feu naturel insinué dans tout le corps, n'est nullement favorable pour éteindre ces tentations impures. Un esprit zélé et animé de haine contre son corps, plus il en est tenté, redouble aussi plus imprudemment ses austérités; et il ne voit pas que la cruauté dont il se persécute donne plus de feu à sa tentation par l'inflammation du sang et de la bile.

C'est donc à un chacun de se connaître, et à un sage directeur de bien connaître son pénitent, pour juger des circonstances où les grandes austérités favorisent plus ces sortes de tentations qu'elles ne leur sont un remède.

Que ceci soit dit en peu de mots, Théonée, pour tirer d'erreur ceux qui ne font jamais aucune

considération sur le tempérament, lorsqu'ils sont pressés de la tentation, mais qui n'écoutent que leur transport pour se détruire; je suis certain qu'ils me pourront avouer eux-mêmes que cette voie n'a pas apporté la guérison à leur mal, et que très-souvent leur indiscrétion n'a fait qu'irriter la peine dont ils se voulaient défaire. En quoi je les plains de se faire ainsi un double tourment: ils en font à leur corps un volontaire, par la cruauté des pénitences qui sont appliquées sans jugement et sans conduite; et ils s'en procurent un autre plus dangereux, qui est celui qu'ils veulent éviter.

§ I.

Mais pour vous faire voir encore plus clairement la vérité que j'avance, je passe à une autre sorte de raisonnement, auquel je tâcherai de donner toute la netteté et toute la force qu'il me sera possible.

Je vous demande donc, Théonée, ce que vous pensez de ceux qui se chargent d'austérités, pour vaincre l'impureté de leurs tentations, et qui en font le moyen le plus important pour venir à leurs fins; je vous dirai ce que j'en pense, puisque vous me faites la grâce de m'écouter.

Faites réflexion, je vous prie, qu'ils se remplissent l'imagination incessamment d'une tentation dont ils devraient plutôt tâcher d'éloigner le souvenir. Hé! ne voient-ils pas que l'application continuelle qu'ils apportent à leurs grandes austérités, ne fait que renouveler et conserver les images impures de ce qui se passe dans le corps? car ils ne se peuvent appliquer à détruire sans cesse leur chair, que la pensée de cette même

chair ne s'imprime de plus en plus dans leur esprit. A votre avis, est-ce là le moyen de surmonter leur tentation ? Vous savez bien que non ; parce que l'imagination étant pleine de toutes ces infâmes espèces, et s'entretenant des bassesses honteuses de la chair, par un faux zèle de la vaincre, fomente ainsi son déréglement ; car l'imagination a cela de propre, de faire d'étranges impressions sur le corps.

Ces sortes de gens s'abusent donc bien, de penser tant à un si dangereux ennemi, et de lui donner des forces, lors même qu'ils le veulent perdre : tout ce grand mal n'arrive que de la grande chaleur qu'on a pour les austérités, desquelles on se persuade que dépend toute l'assurance de la victoire.

§ II.

Et c'est ici justement une troisième raison qui nous montre que les grandes austérités ne sont pas le meilleur moyen pour abattre les tentations impures ; car les personnes tentées qui s'attachent à ce moyen, le regardent comme un remède infaillible, et elles en font ordinairement une haute estime : ce qu'elles ne font point sans s'estimer beaucoup elles-mêmes ; parce que si elles sont tourmentées par ce brutal ennemi, aussi disent-elles, nous le rangeons bien, et nous humilions tellement cette chair rebelle par les austérités, qu'il lui en coûte des coups et du sang, et bien de la dureté.

Et qu'opère, à votre avis, cette estime d'elles-mêmes, inspirée par l'estime de leurs austérités ? Hélas ! Théonée, c'est que parmi les mortifications les plus rigoureuses, on en voit qui succombent

malheureusement à la t[illegible]on, dont ils ne doutaient point de la victoire. Ils faisaient trop de fond sur ce moyen, et ils s'y regardaient avec une secrète complaisance de leur courage et de leur corps déchiré de coups, et Dieu a pris plaisir de les laisser tomber tout à fait dans l'humiliation. Direz-vous donc après cela que les grandes austérités sont le plus efficace remède pour les tentations d'impureté.

§ III.

J'ajoute que ceux qui sont fortement persuadés que les austérités du corps sont le meilleur moyen d'en arrêter les révoltes, n'y gardent point de bornes, étant fondés sur cette persuasion : car l'on n'épargne point d'ordinaire un remède que l'on pense être fort efficace pour la guérison de sa maladie : mais aussi qu'en arrive-t-il! sinon que ces personnes font tout ce que la passion violente peut suggérer pour se délivrer d'un mal dont on appréhende les suites.

C'est pour cela que, pour combattre ces sortes de tentations, l'on en voit qui se jettent dans des excès extravagans de pénitence, qui ne veulent plus entendre les règles de l'obéissance pour se modérer, qui sont opiniâtres à exercer sur leurs corps tout ce qui leur peut inspirer le dépit et l'indignation, plutôt qu'une sainte haine, et qui ne veulent point d'autre conduite pour guérir leur tentation, que cette fausse et cette opiniâtre persuasion que les austérités les plus grandes en sont le plus fort et le plus puissant remède.

N'est-ce pas là un bel effet de l'idée que ces gens se donnent, qu'il faut tuer son corps pour le rendre chaste? Ils y moissonnent des peines ex-

trêmes ; ils deviennent les bourreaux d'eux-mêmes ; ils n'ont point d'autre directeur que leur propre esprit ; et ils n'en apaisent pas pour cela davantage les révoltes de la chair, comme nous avons vu. Voilà sans doute de beaux fruits de ces grandes austérités, où ils se veulent arrêter opiniâtrément.

§ IV.

Mais si la pensée qu'ils ont de l'efficacité de ce remède est la meilleure et la plus utile, et que toutes les autres voies soient très-peu efficaces, que deviendront donc les personnes qui sont persécutées de ses tentations fâcheuses, et qui d'ailleurs ont un corps extrêmement faible et incapable de supporter la rigueur des austérités ?

N'en sont-elles pas dans un grand trouble, si elles savent que les plus dures macérations du corps sont le moyen le plus avantageux pour éteindre ces flammes ? Quoi ! parce qu'elles ont un cœur délicat ou infirme, seraient-elles privées, à cause de cela, de pouvoir surmonter leur tentation par le remède le plus efficace ?

Non, Théonée, consolez ces âmes, quand vous en rencontrerez dans ces sortes de dispositions, et leur dites qu'elles peuvent facilement trouver dans la faiblesse de leur corps des moyens bien plus capables d'abattre la tentation qui les afflige. J'en ferai voir bientôt la vérité.

§ V.

Enfin vous saurez, Théonée, que ceux qui jugent que les grandes austérités sont le véritable remède à l'impureté de ces tentations, n'ont point d'autre pensée que de ces austérités, comme ils

semblent n'être uniquement que dans cette sorte de peines ; mais jusques où va cela, et quelles en sont les conséquences? Les voici, et je vous en découvre toute l'illusion.

Comme ils sont convaincus que les plus grandes rigueurs exercées sur le corps sont l'unique et la grande voie pour éloigner les impuretés qui les pénètrent, ils ne s'occupent aussi uniquement que de cela, par le peu de cas qu'ils font de tout le reste. C'est pourquoi nous en voyons qui, dans le plus fort de leurs tentations, et parmi les plus sévères rigueurs dont ils persécutent leurs corps, sont pleins de légèreté, emportés par la colère, irréguliers et immortifiés en cent choses. Hélas! quel aveuglement! car l'expérience ne nous apprend que trop que plusieurs appliquent tout leur courage à maltraiter leur corps, et qu'ils n'ont que de l'indulgence, que de la lâcheté et que de l'infidélité pour la mortification continuelle d'eux-mêmes.

Cela vient de ce qu'ils croient avoir tout fait, pourvu qu'ils soient ennemis de leur chair; et ils ne voient pas que leur immortification dans tout le reste est beaucoup plus capable d'allumer en eux la concupiscence, que leurs austérités ne le sont de l'éteindre. C'est ici un abus qui n'est que trop ordinaire, parce que les grandes mortifications laissent toujours quelque satisfaction à l'âme, et l'aveuglent tellement qu'elle ne s'en aperçoit pas, au lieu que la mortification en tout et en toute rencontre, et dans les plus petites choses, ne laisse que de l'amertume à la nature.

CHAPITRE III.

Les moyens les plus naturels pour vaincre les tentations d'impureté.

Je n'ai pas jusques ici prétendu, Théonée, vous désabuser de cette créance, que les grandes austérités sont le meilleur remède pour les tentations contre la pureté, et puis, vous laisser dans le trouble de ce que vous auriez à faire; mais comme je vous ai retiré d'un écueil, je veux aussi vous montrer la route que vous devez prendre. Parlons clairement; c'est que je veux vous insinuer les moyens que j'estime être les plus naturels et les plus efficaces pour vaincre les tentations d'impureté. Ne croyez pas que j'y apporte tant de façon, et que je vous donne des idées toutes nouvelles, comme si la nouveauté des moyens en devait rendre l'usage plus utile; je le ferai avec simplicité, et si je puis, avec solidité; jugez vous-même si vous trouverez l'un et l'autre dans ce que j'ai à vous dire.

Persuadez-vous donc que vous ne pourrez jamais donner un meilleur avis aux personnes qui seront tourmentées de ces tentations infâmes, que de se tenir profondément humiliées devant Dieu, pendant que la tempête dure. Hé! mon Dieu, n'allons point tant raffiner sur des méthodes et sur des avis qui s'écartent souvent du solide : qui comprend ce que peut auprès de Dieu une âme humiliée en elle-même, et qui s'aime dans l'humiliation de sa tentation, ne doutera jamais que c'est le plus efficace moyen pour en remporter la victoire.

Considérez, Théonée, que je ne dis pas que cette âme doit alors s'exercer dans toutes les actions d'humilité : j'en dirai après quelque chose ; mais je veux qu'intérieurement, lorsque la tentation fait le plus de bruit, elle s'humilie devant Dieu, autant que sa tentation est humiliante : je veux qu'elle se regarde autant indigne de ses divins regards que sa tentation est basse et horrible ; je veux enfin qu'elle se considère comme une victime d'abomination, qui ne mérite pas d'être sacrifiée et présentée à Dieu.

En vérité, que jugez-vous de la posture de cette pauvre âme, toute pénétrée de sa tentation ? Vous en pouvez juger ce qu'il vous plaira ; mais pour moi, vous me permettrez bien de vous dire que j'estime que cette posture force doucement Dieu, et l'oblige en quelque manière à venir promptement au secours de cette âme affligée, qui sait si bien recevoir ou son épreuve ou son châtiment. La promptitude de son secours est proportionnée à la profondeur de la bassesse de l'âme ; et comme elle se met aussi bas devant Dieu que l'est l'horreur de sa tentation, c'est pour lui un attrait dont sa miséricorde ne se peut défendre.

Que cette âme fasse tout ce qu'il lui plaira pour attirer Dieu à son aide, tout ce qu'elle pourra faire ne sera point un charme qui attire Dieu par une douce violence ; il n'y a, Théonée, que son abaissement intérieur, qui ne cédant point à la bassesse de sa tentation, est capable d'arrêter les yeux de Dieu, ou pour trouver la victoire dans l'orage, ou pour en voir bientôt la tempête dissipée.

Je vous pourrais ici étendre bien plus au long la

manière dont cette âme regarde son Dieu, pendant qu'elle est abîmée dans les erreurs de sa tentation, mais je me réserve sur ce sujet, dans un troisième livre de la Vie intérieure, que je prétends donner au public, où parlant des peines intérieures, je fais un traité particulier et fort étendu des tentations, et de la façon dont je pense que l'âme se doit alors comporter pour y trouver sa paix et sa sainteté. Il suffit maintenant que je dise que les austérités corporelles ne sont pas un moyen qui approche de l'efficacité d'une âme humiliée, pour la rendre victorieuse de l'impureté de ses tentations.

Mais donnons un autre tour à notre raison, pour vous faire voir encore mieux l'importance de ce moyen. Vous n'ignorez pas comme l'orgueil d'une âme fait très-souvent que Dieu la frappe des chutes les plus honteuses. Hélas! les expériences si fréquentes que nous en avons, n'en prouvent pas moins la vérité, qu'elles causent de larmes et de gémissemens : vous diriez que Dieu n'ait point de plus rigoureux châtimens de ce vice superbe que l'impureté; parce que voulant abaisser un orgueilleux, autant qu'il s'élève, il ne le peut mieux faire qu'en permettant qu'il soit précipité jusqu'au fond de la boue.

Prenons maintenant le revers de cette vérité, et disons que l'humilité d'une âme n'en éloigne pas moins les chutes et les bassesses de l'impureté que l'orgueil les y attire, et que la chasteté en est autant la récompense que l'impureté est le châtiment d'une âme superbe : car il est certain que Dieu n'est pas moins enclin à couronner qu'à punir; et comme la pureté est le beau fruit de l'humilité, l'âme profondément humiliée dans sa

tentation n'obtiendra pas moins cette faveur, que l'orgueil s'attire par une permission divine toutes les confusions de l'impureté.

§ I.

Le second moyen que je crois être très-efficace pour ces tentations basses et infâmes, sont les actions extérieures, viles et abjectes, dans lesquelles on s'exerce.

L'humiliation intérieure de l'âme est bien le moyen le plus excellent, je l'avoue, et nous venons d'en voir la vérité; mais l'exercice extérieur dans les occupations les plus méprisables et les plus humiliantes, ne laisse pas d'appuyer encore ce que fait l'âme intérieurement, et de lui inspirer une vigueur particulière. Toutes les opérations de l'esprit et du cœur sont à la vérité le principe et l'âme de tout le reste; néanmoins, si elles ne se terminent à l'exercice extérieur des vertus, elles sont souvent bien suspectes: car cet exercice est comme le bois qui entretient la chaleur du feu, quoique de soi-même il n'ait point de chaleur.

Je suis donc d'avis, Théonée, que pendant que ces tentations durent, vous ajoutiez aux abaissemens de votre âme, l'abaissement de l'extérieur, par tous les emplois les plus capables de vous humilier; et ne faites pas, je vous prie, comme ceux qui, s'humiliant dans leur fond par les plus grands anéantissemens, ont d'ailleurs une délicatesse insupportable, pour ne se pas abaisser d'un seul pas devant le monde; c'est un égarement de superbes illuminés. Faites plutôt choix de toutes les occupations extérieures les plus abjectes et les plus rebutantes, et ne doutez pas que, par cette

humiliation volontaire de la chair, la tentation n'en reçoive beaucoup de soulagement.

Hélas! mon cher Théonée, quel sentiment pensez-vous que peut avoir le cœur de Dieu, lorsque vous passez des abaissemens intérieurs de votre âme à vous confondre encore au dehors en toutes les manières? Il ne peut davantage humilier une âme qui se perd et se consume elle-même d'humiliations; c'est une adresse sainte et ingénieuse de ceux qui connaissent la nature et les inclinations de Dieu; ils savent que pour le désarmer, lorsqu'il les humilie et les persécute, ils n'ont qu'à se joindre à lui, et s'humilier et se persécuter eux-mêmes en le secondant; parce que Dieu, qui n'est que bonté, a de la peine à faire mal à ceux qui s'en font volontairement par amour, si ce n'est que pour leur procurer une plus belle couronne, et pour de grands desseins, il ne juge pas à propos de faire cesser la rigueur de la tentation, prenant seulement le soin d'en empêcher les effets.

C'est pourquoi, lorsqu'il permet que ces malheureuses tentations vous confondent et vous humilient, courez aussitôt à tout ce qui est capable de vous rendre méprisable, et vous verrez que devenant comme fort contre Dieu, vous l'inviterez, et quelquefois vous l'obligerez même doucement à faire cesser l'humiliation de votre peine.

Remarquez que Dieu ne se plaît guère à ajouter misère sur misère, et qu'il ne fait pas d'ordinaire à la créature le mal qu'elle même se procure pour lui être agréable : suivant cette maxime, confiez-vous, et même soyez assuré que pour vaincre ces tentations humiliantes, vous ne pourrez mieux

faire que de vous abaisser par toutes les actions les plus humbles et les plus abjectes.

§ II.

Il y a un troisième moyen, que je pense n'être pas moins efficace pour éteindre le feu de ces sortes de tentations; c'est la douceur, Théonée, dont je voudrais vous pouvoir inspirer l'estime et l'amour. O la belle vertu! dont la force est d'autant plus grande, qu'elle paraît n'avoir ni feu ni activité; elle est de ces causes, dont l'opération est plus pénétrante, parce qu'elle se fait d'une manière douce et paisible, et elle produit tellement son effet, qu'elle semble n'y rien mettre du sien.

Oui, Théonée, cette manière d'agir pleine de suavité, cette douceur toujours égale et modérée, tout inanimée qu'elle paraît, est capable d'abattre les plus grands feux des tentations; c'est elle qui plus que toute autre chose tempère les passions, et en éteint les ardeurs; et c'est elle qui a aussi le pouvoir de modérer et de calmer celles de la concupiscence; car cette douceur n'est pas moins forte et impérieuse qu'elle est aimable, et si elle sait porter la tranquillité dans toutes les passions et dans les puissances de l'âme, elle n'a pas un moindre pouvoir pour pacifier les tempêtes des tentations, puisqu'il est certain que la chair n'est plus insolente, quand elle est animée d'une âme qui est partout dans un calme éternel, parce qu'elle n'a plus rien qui l'appuie, n'ayant rien du côté des passions échauffées qui en puisse allumer la matière.

Et puis, si vous êtes doux à tout le monde, et à vous-même, oh! ne croyez pas que Dieu ne le

soit à votre égard : les âmes douces ne lui sont pas moins aimables que les humbles, puisqu'il dit lui-même que tout son esprit y repose avec plaisir; s'il repose donc en vous lorsque vous êtes tout rempli de douceur, à votre avis, se pourrait-il bien faire qu'il souffrît en sa compagnie la bassesse de vos tentations, et que votre chair qui fait son sanctuaire fût dans quelque sorte de déréglement? Vous ne le direz pas, je m'assure. De plus, comment se pourrait-il faire que Dieu eût pour vous de la dureté, en vous laissant dans ces tentations affligeantes, lorsque vous n'avez que de la douceur pour tout le monde?

Pensons mieux, Théonée, de la douceur d'un Dieu, que nous pouvons dire n'être presque point capable de laisser une colombe dans le tourment, étant porté d'un attrait particulier à être touché de compassion pour les âmes douces et pacifiques, plus que pour toute autre disposition.

Nous dirons encore, si vous le voulez, que cette même douceur, où vous établissez votre âme, pendant que la tentation vous afflige, est comme une invocation continuelle vers Dieu; et peut-on penser que cette voix de colombe ne fléchisse pas Dieu, pour le porter à faire commandement à la tempête de cesser?

Je ne prétends pas néanmoins après tout cela, que ce remède porte assurément toujours son effet; mais je veux dire qu'il est de lui comme des autres remèdes des passions, qui ne sont pas à la vérité infaillibles, mais que vous ne pouvez nier aussi qu'ils ne soient le plus souvent efficaces, étant bien appliqués : pensez le même de la douceur, à l'égard des tentations impures; c'est tout ce que je veux dire.

Je pourrais encore ici m'étendre sur toutes les manières dont on peut traiter son corps, lorsqu'il est attaqué de ces dangereuses tentations; mais je crois qu'il n'est pas à propos que je le fasse, soit parce que cela se trouve assez ailleurs dans tous les pères spirituels, qui en parlent expressément et avec dessein; soit parce que j'estime qu'il ne s'en peut guère donner une bonne règle pour tous, la chose devant être purement réglée, au jugement d'un directeur, selon les connaissances qu'il a des personnes pour le corps, pour l'esprit et pour l'attrait de la grâce; soit parce que j'en ai moi-même déjà dit ce que j'ai pu dans la maxime des austérités, tome 1, livre 1; soit enfin parce que mon dessein principal n'a été ici que de désabuser les esprits qui se persuadent contre la vérité, que les austérités corporelles sont le plus efficace moyen pour vaincre les tentations impures; et si j'en ai suggéré quelques moyens, je ne l'ai quasi fait que par occasion, et pour vous insinuer ceux que j'ai pensé être les plus universels et les plus doux, comme les plus efficaces, et pour vous faire remarquer que pour l'ordinaire on n'en fait pas l'état qu'on en devrait faire.

Concluez donc de ce discours, Théonée, si Dieu permet que vous soyez assailli de l'impureté des tentations, de vous adoucir en toutes choses, et de porter partout une suavité inséparable : soyez, pendant ces mauvais temps, tout humilié et anéanti devant Dieu; et n'oubliez pas extérieurement d'aller à tous les exercices, qui de leur nature pourront accroître votre humiliation.

Comparez, je vous prie, maintenant la force de ces remèdes avec celle des grandes austérités: que trouverez-vous? sinon que le remède pris par

la voie des austérités, quoique bon d'ailleurs, fait entrer souvent l'orgueil dans l'âme, porte l'illusion dans l'entendement, jette le feu dans l'imagination, met le trouble dans la conscience, et laisse l'immortification dans toutes les actions: au contraire, vous trouverez que le remède pris par la voie de la douceur et de l'humilité, est ordinairement infaillible, et ne manque point de faire venir Dieu au secours d'une personne tentée, au moins pour la fortifier dans le combat : il y en a peu pourtant qui le prennent, parce qu'il ne satisfait guère la nature, dont la douceur et l'humilité font la mort ; comme au contraire elle ne laisse pas de trouver encore sa vie jusque dans les plus rigoureuses austérités.

Demeurons donc fortement, Théonée, dans cette persuasion, que les grandes austérités ne sont pas le plus efficace remède pour ces sortes de maladies de l'âme, sans vous en tourmenter davantage avec ceux qui sont trop attachés à cette pensée, mais croyez qu'avec un peu de douceur et d'humilité de cœur, vous ne manquerez jamais de sortir victorieux de ces combats.

LIVRE SIXIÈME.

SUR DIVERSES DISPOSITIONS D'UNE AME PARFAITE.

MAXIME PREMIÈRE.

Une des choses la plus nécessaire pour la vie intérieure est l'esprit sérieux.

Cette maxime me semble de si grande conséquence pour la vie intérieure, que je ne sais s'il y en a aucune qui lui soit si absolument nécessaire, comme je ne sais s'il y a rien qui lui puisse être aussi pernicieux que l'esprit qui lui est contraire.

Avant que de vous dire mes pensées là-dessus, il faut expliquer deux choses : 1°. En quoi consiste cet esprit sérieux ; 2°. combien il y a de sortes de personnes qui prennent cet esprit.

Je trouve qu'une personne est sérieuse en quatre manières : 1°. Elle l'est en la substance de ses paroles, lorsqu'elle ne dit rien que dans un esprit de vérité, étant ennemie de toute sorte d'exagération et de déguisement ; parce qu'elle porte la candeur et la sincérité sur ses lèvres, et que ce qu'elle dit est toujours conforme à ce qu'elle pense. 2°. Elle est encore sérieuse dans la manière ; car les choses même véritables se peuvent dire d'un air moins retenu et moins sérieux ; mais sa manière est de les dire avec une certaine gravité, qui les rend moins suspectes, et donne à la vérité plus de grâce et plus d'éclat. 3°. Elle porte avec cela dans tout l'extérieur une grande majesté sans

affectation, qui la fait respecter de tous ceux qui la regardent. 4°. Elle ne s'occupe que d'actions qui sont d'elles-mêmes sérieuses, ne s'abaissant jamais à celles qui sont ou légères, ou inutiles, ou de peu d'importance.

Pour ce qui est des personnes qui sont sérieuses, j'en trouve aussi de bien des sortes. 1°. Vous en verrez qui, sans dessein et sans étude, le sont par les pures dispositions de leur naturel, et il leur serait violent de sortir de cette situation, qu'elles portent partout dans leur maintien, dans leurs paroles et dans toutes leurs actions. 2°. Il y en a d'autres qui sont sérieuses, mais c'est pour des fins humaines qu'elles se proposent, toute leur sériosité n'étant qu'un effet de leur politique. 3°. Pour les dernières, elles le sont de la bonne façon; car tout leur sérieux vient de l'abondance de l'esprit de Dieu, qui donne cet air si plein de gravité à leurs paroles, à leurs manières, et universellement à tout ce qu'elles sont.

Cela étant bien entendu, je dis que l'esprit sérieux est une des choses que j'estime être le plus absolument nécessaire à la vie intérieure; je vous en montre la vérité par deux raisonnemens: le premier est qu'il n'y a rien qui soit si pernicieux à cette sorte de vie, que l'esprit qui est opposé à l'esprit sérieux; le second, qu'il n'y a rien de plus avantageux à la vie intérieure que cet esprit sérieux, ni plus capable de rendre une âme digne d'être la demeure, et comme le trône de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Il n'y a rien qui soit si pernicieux à la vie intérieure, que l'esprit qui est contraire à l'esprit sérieux.

Il est maintenant question, Théonée, de savoir quel est cet esprit qui est tellement opposé à l'esprit sérieux, afin que vous découvrant la malignité et le poison du premier, vous concluiez favorablement pour le second, après en avoir connu la nécessité.

Je vous déclare donc que ce poison des entretiens et des conversations est l'esprit de raillerie, qui est entièrement opposé à l'esprit sérieux. Oh! que cette contagion est ordinaire parmi les personnes même qui font profession de vertu, et qu'elle empoisonne aujourd'hui de consciences par sa douceur dangereuse! Mais pour vous en laisser une idée plus juste, et pour vous montrer le grand mal qui en revient à l'âme, je vous explique avec ordre, d'une part, tout ce qui est opposé à l'esprit sérieux, et de l'autre, je vous fais voir jusqu'à quel point il est pernicieux, tant par la contrariété qu'il a avec le Saint-Esprit, que pour les mauvaises conséquences qui en arrivent.

§ I.

Voici ce que j'ai remarqué, par une expérience assez commune, être entièrement ennemi de la vérité; je vous en ferai le tableau le plus exact que je pourrai.

1. Il y a de certaines joies trop épanchées, où l'esprit semble comme sortir de soi-même, et où il paraît bien qu'il n'a pas l'empire de ses mouve-

mens, mais qu'il est emporté par la passion, laquelle fait qu'il se réjouit sans discrétion, et qu'il se laisse aller avec tant de légèreté à plusieurs choses indignes d'un esprit un peu raisonnable. Cet épanchement de joie a coutume de se faire dans des incidens particuliers, où l'homme s'oublie de soi, et s'abandonne peu judicieusement aux agréables mouvemens de cette passion. Oh ! que cela est contraire à cet esprit sérieux dont nous parlons, qui regarde ces joies comme des bassesses dont il a honte, et comme des déréglemens d'une nature qui ne fait pas un bon usage de sa raison.

2. Mais ce qui est beaucoup plus opposé à l'esprit sérieux, est une certaine manière d'agir toujours enjouée; car il s'en voit qui ne montrent jamais aucune maturité, ni sur leur visage, ni dans leurs paroles, ni dans leurs déportemens : ce sont des personnes toujours de belle humeur, qui font partout les agréables, qui défraient les compagnies, dont l'abord et l'entretien est plein d'esprit et de vivacité, qui ont cent rencontres ingénieuses, qui ne font point de récit qu'en s'épanouissant, qui caressent, qui s'ouvrent, et qui en tout temps, en tout lieu, et sans aucun discernement, ne quittent jamais leur gaieté !

Je confesse bien que cette manière d'agir toujours prête à rire, peut être innocente; mais quelque innocente quelle soit, il faut avouer qu'elle est infiniment contraire à la vie intérieure, comme vous verrez dans la suite.

3. Le troisième esprit opposé au sérieux, va beaucoup plus avant que ce que je viens de dire, c'est l'esprit de raillerie, lequel quoiqu'il n'aille pas jusqu'à outrager le prochain, néanmoins il

met toujours quelqu'un en jeu, et il se divertit aux dépens des autres : l'on écoute ces personnes fort volontiers, quoiqu'on ne veuille pas être le sujet de leur divertissement, parce que tout le monde aime à rire, et que personne ne prend plaisir à être raillé. Ceux dont nous parlons, bien loin d'approcher de l'esprit sérieux, en font par une certaine opposition le sujet le plus agréable de leur raillerie, quand elles le rencontrent.

Tous ces esprits, Théonée, ne sont pas tolérables pour la vie intérieure : ah ! éloignez de vous cette dangereuse peste, et soyez convaincu par ce que je vais dire, que chacune de ces manières si peu sérieuses est entièrement pernicieuse à l'âme.

§ II.

La première preuve que j'en allègue, est qu'elle est toute contraire au Saint-Esprit, qu'elle combat directement et dont elle détruit les opérations, plus qu'aucun autre déréglement de la conscience.

1. Pour ce qui est de ces saillies de joies, si immodestes, si déréglées et si éclatantes, oh ! qu'elles répugnent à cet Esprit-Saint, qui est un esprit toujours égal et modeste, dont le propre est d'inspirer une manière d'agir toujours modérée et sérieuse : il s'en explique lui-même, quand il dit (*Eccli.*, 21), que celui qui n'est pas sage dans ses épanchemens, élève sa voix dans l'occasion avec un ris qui tient de la folie ; mais que le sage et le sérieux étant toujours égal à soi-même, à peine ouvrira ses lèvres pour rire, quelque chose qui lui puisse arriver.

Celui-là donc qui a ces légèretés de vaine joie, montre bien qu'il n'est pas animé de ce divin esprit, et qu'il est aussi peu capable de ses sacrés

mouvemens, qu'il est facile à sortir de lui-même dans l'occasion, par les épanchemens de son cœur.

2. Cette autre manière d'agir, toujours riante, toujours gaie et ouverte, me semble encore bien plus opposée à l'esprit de Dieu. Et ne me dites pas, avec de certaines gens, qui sont toujours dans l'enjouement, et qui ne disent rien qu'ils ne l'accompagnent d'une humeur plaisante et d'un air propre à faire rire, que cette façon est fort innocente, et qu'elle ne blesse personne.

Cette défense est indigne d'une âme spirituelle. Vraiment, c'est bien là la marque d'une âme pénétrée d'une divine componction. Oh! qu'un cœur qui se connaît, et qui connaît Dieu, est éloigné de ces épanouissemens, que j'ose appeler badins dans les voies intérieures; et que l'on peut bien dire que cette personne n'a guère de l'esprit de Dieu, pour spirituelle qu'elle paraisse!

Mais je veux que cette manière toujours plaisante et à rire, n'intéresse en rien le prochain, elle vous intéresse vous-même; n'en est-ce pas assez? Car cette manière, qui ne fait jamais rien dans le sérieux, souille la pureté de votre âme: le Saint-Esprit vous le dit (*Eccli.*, 11), que celui qui fait toujours l'agréable et le plaisant souille son âme; et c'est en cela même qu'il combat cet esprit divin, qui étant tout pur de son essence, ne peut faire impression de sa pureté dans ces sortes d'esprits, dont la nature tout impure s'égayant et s'ouvrant par un ris continuel, est aussi sans cesse dans une bassesse d'opération qui la rend toute sensuelle.

3. Mais ce qui va jusqu'à une douce raillerie n'est pas moins ennemi du Saint-Esprit que du sérieux. Il y a, dit l'Ecriture (*Prov.* 16), de ces agréa-

bles railleurs, qui faisant les simples, comme s'ils n'en voulaient donner à personne, portent néanmoins le trait jusqu'au cœur : ils le font doucement, pour le faire plus fortement, et leur simplicité dissimulée ne sert qu'à porter leur coup plus à propos : et, comme dit un ancien, ils piquent d'une façon adroite et figurée, couvrant leur raillerie de paroles civiles et bienséantes, lorsqu'en apparence ils ne disent rien moins que ce qu'ils pensent, et qu'ils donnent à deviner ce qu'ils prétendent.

Hélas ! que ce pernicieux esprit est contraire à l'esprit divin, étant essentiellement contraire à la charité ! car combien pensez-vous que les meilleures âmes en sont blessées ? Oui, les âmes les plus saintes sont quelquefois pénétrées de la malicieuse raillerie de ces esprits : le prophète Jérémie (c. 20) n'en peut tenir ses plaintes : J'ai été tout le jour, dit-il, le ris et la fable des discours; pour cela je n'ai plus le cœur de prêcher davantage le peuple ; un certain feu dévorant me consume, et je ne puis plus supporter de me voir ridicule aux yeux de tout le monde. Si la charité est blessée dans les personnes de la plus grande piété, par ces railleries douces et colorées, jusqu'où ne doit-elle pas l'être dans les personnes d'une vertu commune ?

O Dieu ! Théonée, exterminez de la vie spirituelle cette manière d'agir, puisqu'elle en extermine même l'esprit de Dieu ; et afin de vous obliger d'en concevoir toute la haine, voulez-vous que je vous montre combien elle est pernicieuse à l'âme, par toutes les conséquences qui en sont infaillibles ?

§ III.

Laissons donc cet esprit de railleries sanglantes et outrageuses, dont il n'est pas ici question, ne parlant qu'aux âmes spirituelles; mais seulement de celui qui est tout opposé au sérieux, par ses épanchemens, par sa façon d'agir toujours gaie et enjouée, par ses petites railleries faites avec esprit; et je vous fais voir maintenant jusqu'à quel point il détruit la vie intérieure. En voici les suites et les désavantages.

1. Il dessèche toute la dévotion; car comme elle ne vient dans l'âme que par cet esprit d'amour et de simplicité, à la faveur de l'onction qu'il y répand, il n'a garde de se communiquer à des personnes qui ont des dispositions si contraires à sa nature : c'est pourquoi ces sortes d'esprits sont incapables de goûter les choses de Dieu, parce que celui de Dieu les abhorre, tout leur goût n'étant que pour ce qui est plaisant et facétieux : et en effet, entrez dans leur fond, et vous trouverez des esprits toujours prêts à sortir par des gaietés et des plaisanteries, mais fermés à tous les sentimens de la piété, comme s'ils étaient vomis du cœur de Dieu, ce qui fait ou qu'ils n'en parlent jamais, ou qu'il leur sied très-mal de le faire, n'en ayant pas le goût dans l'intérieur.

Il arrive de ce même principe qu'ordinairement quelque part qu'ils se rencontrent, tout ce qui est dit est tourné en ridicule; l'on n'y entend que des ris et des choses plaisantes, qui donnent la chaleur et le mouvement à tout le discours; l'on n'y voit régner que les éclats de voix et les rencontres de bons mots : les choses même les plus sérieuses de leur nature, faites-y réflexion, ne se disent que

d'une manière à rire et à passer le temps, profanant de cette façon ce qu'il y a de plus saint : c'est ainsi que se passent tous leurs entretiens. Quelle vie, Théonée, et quelle pernicieuse manière de converser !

3. Mais la suite n'en est pas moins pernicieuse que nécessaire ; car ils bannissent par ce moyen des conversations toutes sortes de discours capables d'édifier et d'inspirer de la piété, parce qu'ils n'inspirent qu'un esprit de joie pleine de dissipation. Ils empêchent tout ce qui se pourrait dire de vertueux dans les entretiens, et c'est assez qu'ils y soient, afin que les choses de Dieu n'y soient point entendues. Oh ! quel malheureux esprit, devant qui la vertu n'ose paraître, ou ne le fait qu'à sa confusion !

4. Que pouvez-vous conclure de là, sinon qu'il n'y eut jamais de malice pareille ou de pareille légèreté ? car quand je vous accorderais que ces esprits plaisans et railleurs n'auraient aucune malignité, il est toujours vrai pour le moins, que leur malignité est pernicieuse, par l'opposition qu'elle a avec tout le bien qu'elle empêche, et par tous les excès où elle pousse tous ceux qui prennent part à ces sortes de divertissemens ; car, je vous prie, quelle étrange façon de converser est celle de ces personnes qui semblent avoir renoncé à toute l'honnêteté de l'entretien, et à tout ce qu'il y a de judicieux dans les conversations civiles ?

5. Mais je n'ai garde de vous accorder que leur façon n'ait aucune malignité, parce qu'elle est si grande, qu'au sentiment de saint Grégoire (*In Mor.*), ces esprit enjoués et agréables sont la plus dangereuse peste des communautés. Remarquez bien que ce sont eux qui, par l'air conta-

gieux de leurs entretiens, infectent tous les esprits; car la plupart, ne goûtant pas la ferveur de la dévotion, cherchent volontiers dans ces conversations divertissantes et railleuses, ce qu'ils ne trouvent pas dans leur conscience; c'est ainsi que l'on voit quelquefois des maisons entières prendre une manière dissipante et enjouée, par la contagion de ces mauvais esprits qui entraînent tout après eux.

Et comme il y en a toujours qui vivent dans la simplicité des saintes âmes dit un père (*de dis. et in L. Sus. oper. mon. c.* 13), ce sont des esprits railleurs, dont le démon se sert comme de gens qui ont aussi peu d'amour de Dieu que de sériosité pour faire leur jeu de ces âmes simples, et par paroles, et par actions. Car, chose étrange, il faut toujours que les bons et les simples, à qui la vertu ne permet pas de se défendre, soient le sujet de leurs récréations.

En vérité, qui pourra supporter ce poison des esprits! et ne faudrait-il pas les retrancher comme la peste des communautés, qui d'ordinaire en souffrent incomparablement plus que de toutes les autres sortes de déréglemens.

Si tout ce que j'ai dit jusques ici montre combien cet esprit est pernicieux, je dis, Théonée, qu'il est tout à fait scandaleux quand il se voit des personnes dévotes et spirituelles être assez peu sérieuses pour se mêler aussi de rire et de railler. Pour Dieu, ne me parlez pas de cette spiritualité qui fait voir facilement son illusion par cette manière d'agir; car le séculier supportera plus volontiers tout autre défaut dans une personne de piété que celui-là : mais qu'il y remarque quelque manière d'agir et de parler qui tienne

d'un air un peu railleur ! ah ! c'est son scandale ; comme si ce qu'il attend le plus d'une profession vertueuse, c'était un air sérieux et divin qui l'édifiât.

Je ne puis mieux conclure mes preuves contre cet esprit dangereux, que par la pensée de saint Thomas (2, 2, *q.* 75, *a.* 2) qui prétend qu'il fait bien pis que celui qui outrage de dessein, parce que celui-ci, en se découvrant, fait voir le feu de sa passion : mais l'autre, ne faisant qu'un jeu de tout ce qu'il dit, déshonore davantage ceux qu'il attaque, en faisant un plus insigne mépris.

Dites-moi donc s'il est rien qui soit pernicieux à la vie intérieure de l'âme comme cet air de gaieté toujours enjouée, qui bannit de l'entretien et de l'extérieur une manière grave et sérieuse ? Hé ! Théonée, que j'adresserais volontiers à ces personnes le sentiment du grand chancelier Gerson (*In Fest. SS.*). Pensez-vous bien à ce que vous faites ? hélas ! fut-il jamais de folie pareille à la vôtre, de rire et de vous réjouir sans cesse vainement, pendant que l'on traite de votre arrêt éternel, et que peut-être vous-même vous faites les liens qui vous ôteront la vie par une funeste mort ? Il me semble que cela est bien capable d'arrêter ces railleries et ces enjouemens, et de vous obliger de vous couvrir incessamment le visage d'une sainte tristesse.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien qui soit avantageux à la vie intérieure comme l'esprit sérieux.

Si jamais j'ai tâché de faire quelque impression

sur votre esprit, Théonée, je vous avoue que c'est en ce sujet que je le désire particulièrement; car je suis trop persuadé que l'esprit sérieux est le soutien et l'âme de la vie intérieure, et qu'il fait dans le cœur comme un fond sur lequel la grandeur de Dieu repose. Afin d'en mieux prendre les idées, je vous prie de vous composer vous-même intérieurement à toute la sériosité, et de vous laisser prévenir par avance de la pensée que vous avez un besoin extraordinaire de cet esprit.

Pour vous en bien montrer la vérité, je n'aurais qu'à vous dire simplement que l'esprit sérieux vous défait de toutes ces manières d'agir égarées et peu judicieuses, où cet air plaisant et railleur a coutume de vous emporter.

Car jamais vous ne verrez une personne sérieuse s'abandonner en aucune occasion à une vaine joie, par quelque sorte de surprise; parce que la posture où elle tient son âme et son extérieur est toujours si juste, que rien n'est capable de les dérégler; et puis, ces sorties si épanchées lui semblent tellement puériles et peu raisonnables, qu'elle aurait une extrême confusion, si elle s'était laissé aller à de semblables bassesses: de sorte qu'elle porte toujours en soi une disposition de mépris pour toutes ces saillies évaporées, qui sont autant de lâches faiblesses de la nature. Ce qui fait qu'elle est partout revêtue d'une contenance si grave et si honnête, qu'il n'est point d'incident qui l'en puisse faire sortir par aucun mouvement de légèreté.

Cet esprit sérieux fait encore qu'elle parle avec de si justes mesures, qu'il ne lui échappe jamais rien qui ait un tour de raillerie; ô Dieu! que ces paroles badines, facétieuses et bouffonnes sont loin

de sa bouche ! le ton de sa voix n'en approche seulement pas; mais son discours est toujours conforme à la contenance de son extérieur, c'est-à-dire, qu'elle s'énonce avec gravité, et que l'esprit sérieux dont elle est possédée, lui donne cet avantage que les choses qu'elle dit sortent souvent de sa bouche, comme si c'étaient des oracles.

Par la même disposition, comme par le principe dont elle est toujours animée, qu'elle est éloignée de jouer personne par ses discours. Comme son sérieux est grand, sa charité aussi n'est pas moindre à l'égard du prochain, pour ne dire jamais aucun mot qui le puisse en rien intéresser, ce qui fait écrier un père (*B. Laur. Just.*): O douce et aimable charité ! dont l'innocence ignore même comment il se faut moquer d'autrui; et qui craignez excessivement de le rendre ridicule par quelque parole; parce que, sans vous arrêter à ce qui paraît, vous ne contemplez que Jésus dans le prochain; si bien que cette personne sérieuse fait toujours couler en ses discours un esprit qui n'est pas moins simple et charitable que sérieux, étant aussi juste et réglée à l'égard des autres qu'elle l'est pour elle-même.

§ I.

Cet esprit sérieux n'empêche pas seulement les désordres de la personne; mais vous allez encore voir les rares avantages qui en reviennent à l'âme. Proposez-en donc quelqu'une à votre esprit, dont l'extérieur, le discours et les actions, soient toujours tempérés d'une manière douce et sérieuse. Je vous dis, Théonée, que son âme est enrichie de dons si rares, que je ne puis croire qu'après ce que je vais vous en découvrir, vous ne soyez

résolu d'être toujours dans un grand sérieux, autant que vous avez dessein d'entrer dans la vie intérieure.

1. Si votre âme est touchée de quelque divine onction, sachez que rien n'est capable de conserver cet agréable et précieux bien comme l'esprit sérieux : car ce qui a coutume d'en causer la perte, est quelque légère sortie de soi-même; une manière d'agir qui s'oublie un peu avec Dieu, quelque défaut de respect, un empressement d'opération, et une trop grande assurance que l'on se donne dans la possession de ce bien.

Mais la personne sérieuse étant bien plus sage et plus avisée, est comme la fidèle dépositaire de cette onction divine; parce que son sérieux fait que jamais elle ne s'évapore par aucune légèreté; qu'elle ne se familiarise point dans cette communication si pleine de privauté; qu'elle en est même toujours plus respectueuse; qu'elle s'en retient davantage pour laisser toute la place à cette opération, et qu'elle est saisie d'une sainte et chaste crainte de perdre son trésor. Voilà comme l'esprit sérieux sait ménager les dons de Dieu, et comme sa grande circonspection le rend capable d'entrer en commerce avec lui.

2. Cet esprit sérieux ne fait-il pas encore que la personne respire, à la voir, quelque chose de tout divin; de façon que son air extérieur découvre assez quelle est la situation de son âme, et qu'elle a un je ne sais quoi qui fait penser qu'il y a quelque chose de plus qu'humain : cela vient de ce que la majesté de Dieu y repose d'une façon toute particulière.

Sa pureté repose dans les âmes innocentes, sa miséricorde dans celles qui sont pleines de mi-

sères, son amour dans les amantes ; chaque attribut a ainsi dans les âmes une disposition conforme et particulière, qui y prépare sa demeure : pour celle qui a le plus de rapport avec sa majesté, je dis que c'est l'esprit sérieux qui lui fait un siége et un trône, d'où elle inspire de la vénération au travers de la créature ; car la manière de cette personne étant toute majestueuse, la majesté de Dieu y trouve un fond qui lui est plus proportionné ; et c'est pour cela qu'elle respire un air tout divin, plus que dans une autre disposition où elle pourrait être.

3. Mais vous remarquerez qu'ensuite de cette disposition, une personne sérieuse ne parle jamais que comme si elle était exposée visiblement devant la majesté de Dieu : elle s'observe partout, comme font les anges qui sont toujours exposés à ses yeux, et sachant bien qu'elle ne peut non plus qu'eux échapper à ses divins regards, elle en est, aussi-bien qu'eux, toujours saisie d'une crainte respectueuse.

Et c'est de là que vous voyez que tout ce qu'elles disent est si plein de gravité, qu'on le recueille ordinairement comme autant de sentences et d'oracles ; c'est encore ce qui fait qu'elles ne disent rien qui ne soit digne de Dieu, et qu'elles parlent comme si Dieu même parlait. Ne vous en étonnez pas, car leur grand sérieux les rend capables de n'être inspirées que de Dieu dans toutes leurs paroles.

4. Une personne sérieuse n'est pas seulement avantageuse à elle-même, mais en quelque lieu qu'elle se trouve, elle a cet avantage particulier d'arrêter toutes les légèretés des autres par sa seule présence. Cela vient de ce qu'elle-même

étant une demeure si naturelle de la majesté de Dieu, qui lui inspire cette disposition, elle fait les mêmes impressions dans ceux avec qui elle est, leur inspirant son sérieux, et les contenant dans une modération juste et bienséante.

L'on peut dire que sa présence est comme une école, où l'on apprend la modestie, et où personne n'ose se dérégler : vous diriez qu'elle est comme l'ombre de Dieu, dont la présence manifeste met toutes choses dans l'ordre ; c'est aussi ce qu'elle fait, étant comme une image obscure de lui-même.

Je pourrais dire que cet effet qu'elle produit dans les autres est une sorte de récompense de Dieu, et qu'on la révère en montrant son sérieux, et en arrêtant toute sorte de légèreté, parce qu'elle-même révère Dieu en soi, par cette sériosité si majestueuse dont jamais elle s'éloigne.

Que jugez-vous après cela, Théonée, de l'esprit sérieux, pour mener une vie intérieure et élevée? N'est-ce pas là un fond qui donne tout une autre grandeur d'âme que ne donnent les autres? car les autres font bien en nous les impressions des vertus, mais assurément celui-ci inspire quelque chose de grand et de divin, ne donnant pas à l'âme moins d'élévation, qu'il y opère de pureté.

§ II.

Le principe de cet esprit sérieux.

Mais pour prendre la chose dans sa source, je satisfais à la demande que vous me pourriez faire, d'où peut naître cet esprit sérieux dans une personne avec toutes les suites que nous en avons dites?

1. Je vous dirai que cela vient de ce que l'esprit de Dieu lui-même est tout sérieux, lequel en imprime conséquemment le caractère dans les personnes où il habite. Car cette qualité de sérieux est la chose du monde que nous pouvons concevoir être la plus séante à la majesté de Dieu.

C'est pourquoi nous jugeons que la majesté des rois doit toujours être accompagnée d'une grande sériosité, et nous estimons que celui-là serait indigne de porter la couronne, qui montrerait quelque chose de bas et de léger sous le diadème. Nous en devons bien autrement penser de Dieu, qui est infiniment plus grand en majesté, et à qui nous devons, par une même suite, attribuer un esprit souverainement sérieux et digne de sa grandeur.

2. Cela est encore si véritable, que, pour en juger par les suites, si vous faites réflexion sur ce que cet esprit opère dans les consciences, vous trouverez que son opération est toujours sérieuse, et porte toujours dans l'âme je ne sais quoi de grand.

Vous me direz, néanmoins, qu'il a des privautés avec elle, et qu'il ne met ses délices que dans ses communications familières; c'est ce que je ne dispute pas, Théonée, car l'on en est trop convaincu; mais vous m'avouerez aussi que cette même expérience nous apprend que ses familiarités les plus intimes sont toujours tempérées du sérieux, et que pour cela elles ne manquent jamais de laisser dans l'âme des impressions de vénération et de respect, laquelle par ce moyen n'est pas moins pénétrée d'une disposition respectueuse, qu'elle est favorisée des privautés ineffables dont Dieu la caresse.

3. Et si nous voulons seulement arrêter nos yeux à l'extérieur des saints qui ont eu entièrement la plénitude de ce divin esprit, il nous sera facile de juger combien cet esprit saint est sérieux par ce que nous en voyons éclater dans leur maintien ; car ils le sont eux-mêmes, comme par une effusion qui se fait de l'esprit dont ils sont remplis, sur toutes leurs paroles et sur toutes leurs actions : de sorte que la gravité et la majesté de ce divin esprit semblent être peintes et visibles sur leur visage.

4. De plus, pour une preuve manifeste que l'esprit de Dieu est tout sérieux, remarquez, je vous prie, avec moi, qu'il n'est guère de défaut qu'il n'ait soufferts dans ses saints, leur en laissant d'ordinaire quelqu'un pour les humilier, quelques efforts et quelque fidélité qu'ils apportent pour se vaincre ; mais vous n'en pourrez jamais alléguer un seul qui n'ait été sérieux, et en qui l'on ait vu quelques traits de légèreté ; parce que rien n'est si contraire à sa nature qu'une personne épanchée et légère, et que voulant en faire son trône et sa demeure, ou il la trouve déjà toute sérieuse, ou il lui imprime ce caractère.

5. Mais considérons l'adorable humanité de Jésus, en qui nous savons que tout l'esprit de Dieu a reposé, et qui a reçu de lui toutes les impressions et les mouvemens de sa divine vie : je vous demande s'il fut jamais rien de plus sérieux ; l'on sait qu'il a pleuré, l'on sait qu'il a frémi, son sérieux passant même quelquefois jusques aux effets d'une tristesse fort amère ; mais nous ne lisons point qu'il ait jamais ouvert son visage au ris ni à la joie. Cela ne veut-il pas dire que l'esprit de Dieu, qui exerçait en lui un esprit souverain, est essentiellement un esprit grave et sérieux.

6. Et s'il a tiré des larmes à Jésus, s'il lui a fait pousser des gémissemens, il faut encore que je dise ce mot, que cet esprit tout sérieux et tout divin est celui qui pénètre les âmes de componction et d'une sainte tristesse, qui les blesse de certe plaie salutaire, et qui les fait sans cesse gémir à la vue de leurs péchés; mais il faut dire aussi que l'esprit sérieux est celui qui conserve cette douce et douloureuse componction, et qui arrêtant les épanchemens naturels, la resserre toute entière dans le sein de l'âme, sans lui permettre d'autre sortie, que par les sanglots et par les soupirs.

Ce qui est si vrai, que si vous considérez de près ces personnes toujours enjouées, qu'y verrez-vous? sinon des âmes dures aux touches du Saint-Esprit, qui ne furent jamais blessées d'aucune componction de leurs péchés, et qui jamais ne le seront, et qui ont si peu de disposition à ces sortes de blessures, que le péché n'en a guère plus à être uni à la sainteté. Confessez-le, esprits enjoués et railleurs, rendez ce témoignage à la vérité, malgré vous, si je ne fais pas ici la pure et sincère exposition de vos consciences?

Revenons maintenant, et disons que si l'esprit de Dieu est si sérieux, l'on ne doit pas s'étonner que les personnes d'une vie intérieure, lesquelles font profession d'en être uniquement animées, soient toujours dans un grand sérieux; et si celles qui n'y sont pas, ou qui ne s'y étudient pas, n'entrent jamais dans cette divine vie.

§ III.

Réponses à quelques difficultés.

Parlez, Théonée, vous reste-t-il maintenant

quelques difficultés sur ce sujet, et me pouvez-vous rien objecter qui soit capable d'affaiblir les preuves que je vous ai alléguées ? Oh ! je pénètre déjà votre pensée, et je vous entends dire.

1. Quoi donc, faut-il bannir de la société civile toutes les joies innocentes ? ce serait nous obliger à une vie, où les peuples les plus barbares ne sont pas réduits. 2. Prétend-on nous engager dans une vertu sombre et mélancolique ? ce serait plutôt nous en rebuter, comme d'une chose qui ferait le supplice de l'âme, que de nous y attirer par ses attraits. 3. Mais saint Thomas (2, 2, *q.* 160, 2, 6) ne nous apprend-il pas qu'il y a une vertu, appelée Eutrapélie, laquelle consiste à donner un tour si agréable aux choses dans l'entretien, et à leur faire prendre un biais si ingénieux, que le ris qui en vient à naître, cause un doux plaisir à tous ceux qui sont présens ? Il faut donc la retrancher du nombre des vertus, contre le sentiment de ce docteur : et c'est ce que semble prouver manifestement la maxime que l'on vient d'avancer.

N'avez-vous donc que cela, Théonée, pour me combattre, et pour vous défendre ? Allez, il n'est pas si malaisé de vous répondre et de vous satisfaire.

1. Pour le premier, je n'aurais que ce mot à vous dire, comme à un homme spirituel : Ah ! qu'il serait à souhaiter que nous n'eussions jamais aucun goût des douceurs de la vie, et que nous fussions toujours fermés à toutes les plus innocentes joies des sens et du cœur, car cette totale mort aux plus innocens plaisirs nous vaudrait la jouissance de Dieu tout entier, qui communique ses pures douceurs, à proportion que nous sommes privés de celles des créatures.

Ne faites donc pas tant d'état de la privation de toutes les joies humaines, quoique pourtant je n'aie prétendu dans cette maxime, que de condamner celles qui vont à un épanchement immodeste et déréglé.

2. Avec cela, ne pensez pas que je vous fasse une vertu morne et mélancolique, parce que je vous porte à un esprit grandement sérieux? car, mon Dieu! que l'on se trompe de croire que ceux qui sont toujours dans une composition sérieuse et grave, soient aussi dans un état triste et ennuyeux à eux-mêmes!

Sachez qu'il n'est point de joie plus pure que celle qui est cachée sous cette sériosité; et si vous considérez ces personnes de bien près, vous verrez même au travers de cette façon toute sérieuse, je ne sais quoi de si doux, de si paisible et de si content que vous envierez leur bonheur: car l'esprit de Dieu, qui répand au dehors cet air sérieux, répand aussi une paix admirable dans l'âme; mais celui qui aime trop la joie n'est pas capable de comprendre cette vérité.

3. Pour ce qui est de la vertu d'Eutrapélie, que vous m'alléguez, vraiment vous avez bonne grâce, Théonée, c'est la vertu des saints, à qui il appartient de faire une rencontre pleine d'esprit, sans vanité, et sans y mêler aucun mouvement de pure nature; car vous ne me nierez pas qu'il est très-difficile de faire briller son esprit par quelque beau trait, et de n'y prendre non plus de plaisir qu'à ce qui viendrait d'un autre: que l'on soit donc du nombre des saints, et je vous accorde que l'on en peut facilement user comme eux.

Néanmoins, à vous dire vrai, je n'ai pas prétendu exclure cette belle vertu des conversations;

mais, n'en condamnant pas l'usage qui est très-malaisé, j'ai voulu blâmer tout ce qui est opposé à l'esprit sérieux, à savoir, les épanchemens de vaine joie, l'air toujours plaisant et enjoué, et l'esprit railleur.

MAXIME II.

Une des voies la plus importante, et la plus abrégée pour se sanctifier, est la privation de tout plaisir.

N'êtes-vous pas effrayé, Théonée, de cette proposition : car vous aimeriez autant être condamné à la mort, que de vous voir privé absolument de toutes les satisfactions de la vie : aussi est-ce mon dessein de vous y condamner, et de vous faire mourir si je puis, et vous ne me ferez jamais de pitié de ce côté-là, où je vois tant de biens divins qui vous attendent. Mais afin que vous ne m'attendiez pas vous-même davantage sur une matière de cette importance, je ne diffère point d'y entrer, pour vous convaincre, et pour vous satisfaire d'une part, lorsque de l'autre je tâche à vous priver de toutes sortes de satisfactions.

Ne vous persuadez pas néanmoins que je veuille ici parler des satisfactions criminelles ; j'en laisse le soin à d'autres qui les pourront combattre plus heureusement : comme je n'en veux seulement qu'aux personnes intérieures, je ne veux aussi parler que des plaisirs même les plus innocens, dont je prétends faire voir combien la privation est nécessaire pour leur sanctification.

Mais en vous déclarant mon intention pour ces sortes de plaisirs, il faut aussi que je vous déclare quelles sont les personnes à qui je m'adresse. Il

y en a de si grossières, et dont le goût est tellement perdu, soit que cela vienne du tempérament, soit qu'il vienne d'une certaine nature d'esprit, qu'elles semblent n'être capables de prendre plaisir à rien. Je ne parle point de celles-ci qui ne sont pas plus capables que les premières de comprendre la vérité que j'avance. Il y en a d'autres dont l'inclination est si vive, le goût si exquis pour le plaisir, que tout leur grand penchant les y porte, comme leur plus grande mortification est d'en être privées ; c'est à celles-là à qui je prétends parler; c'est à vous, Théonée, si vous êtes de ce nombre; car je désire que vous ne goûtiez non plus qu'un mort, aucune satisfaction, quelque innocente qu'elle puisse être.

L'arrêt en est donc prononcé, qu'il faut une privation totale de tout plaisir, si l'on veut comprendre et expérimenter les douceurs de Dieu, et si l'on veut prendre une voie courte et efficace pour sa sanctification. Y souscrive qui voudra, mais celui qui refusera de le faire doit être assuré, ou qu'il sera bien retardé de sa perfection, ou qu'il n'y fera jamais de progrès considérables.

Mais de quel plaisir innocent est-il question, me direz-vous, afin que je n'aie pas sur ce sujet une confusion d'idées, et que j'en puisse mieux pénétrer les preuves? Je vous réponds qu'il y en a de quatre sortes, qui sont ceux que j'ai dessein de combattre, montrant le besoin et la nécessité de leur privation.

Il y a le plaisir des sens, comme sont les commodités du corps, qui ne sont pas même trop recherchées ; les objets curieux et agréables à la vue, tout ce qui peut être délicieux dans la voix et dans les sens, toutes les odeurs qui peuvent

flatter l'odorat, et enfin les choses qui ont quelque délicatesse pour satisfaire le goût; pourvu néanmoins que toutes ces satisfactions, comme je suppose, se puissent prendre sans crime.

Il y a encore le plaisir du cœur; ce sont les attachemens et les liaisons naturelles, les démonstrations, les sensibilités et les tendresses qui demeurent néanmoins dans les termes du devoir.

Il y a de plus le plaisir de l'esprit, qui consiste dans la conversation avec des personnes spirituelles, dans la lecture des livres curieux, dans la recherche des rares connaissances, dans un désir de toutes les belles nouvelles, dans des compositions ingénieuses, ornées d'un beau langage et d'une littérature purement profane.

Il y a enfin le plaisir des choses divines et intérieures, qui sont, comme vous savez, Théonée, par votre expérience, les douceurs de l'âme, la beauté de ses lumières, la pénétration de ses sentimens, la grandeur de ses idées, ses approches de Dieu, ses attouchemens divins, et enfin tout ce qui peut causer à l'âme quelque suavité.

Voilà tous les différens plaisirs, dont je maintiens que la privation est infiniment avantageuse à l'âme pour sa sanctification. Il y faut mourir, Théonée, et sans écouter ce qu'en peuvent dire toutes les personnes tendres et sensuelles, et malgré tous les cris de la nature, faire un renoncement universel à tout ce qui est capable de donner seulement quelque légère satisfaction. Mais afin que la difficulté d'une si noble entreprise ne vous décourage pas, en vous montrant combien cette privation est nécessaire, je vous montrerai aussi le bonheur et la félicité dont elle est suivie.

Eloignez donc des sens, du cœur, de l'esprit et de la conscience, toutes les choses qui peuvent leur causer quelque sorte de plaisir. Oh! quelle dure sévérité, vous écriez-vous, et qui en peut supporter la sentence? Mais quel aveuglement déplorable, et quel amour bas de soi-même, vous réponds-je, et qui en peut supporter la lâcheté? Non, non, il y faut venir, puisque vous aspirez à la perfection : et pour vous y mieux obliger, je vous montre, 1°. que Dieu ne veut rien tant de nous que la privation de tout plaisir; 2°. que la nature ne recherche rien tant que le plaisir; 3°. qu'il n'y a rien qui corrompe l'innocence de l'âme comme le plaisir.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu ne veut rien tant de nous que la privation de tout plaisir.

§ I.

Quelle est la chose, à votre avis, qui fait en nous l'attrait de Dieu? N'en cherchons point d'autre, ce qu'il désire le plus de nous, c'est le témoignage de notre amour; car quoi qu'on lui puisse donner, il n'en sera jamais satisfait, si nous ne lui faisons un présent de notre cœur; et comme toutes les choses ne lui sont d'aucune considération, lorsqu'il ne possède pas l'amour de nos cœurs, il est certain aussi que s'il n'a le plus noble témoignage de cet amour, il n'en fait jamais grande estime.

Car vous devez savoir que l'on témoigne à Dieu son amour en bien des manières; les uns le font par les austérités du corps; les autres par de con-

tinuelles oraisons, quelques-uns par de grandes aumônes et par une infinité d'autres voies très-saintes et très-utiles : mais néanmoins, sachez que tout cela sera toujours assez peu de chose à son égard, tandis que cet amour ne se manifestera pas par la privation de tout plaisir ; car, comme l'amour n'a rien de plus précieux ni de plus délicat que le plaisir, c'est à ce plaisir que Dieu en veut surtout, c'est ce qu'il faut lui sacrifier, sans cela il ne sera jamais parfaitement content, et il ne dira jamais que nous l'aimons par-dessus toutes choses.

§ II.

Outre cela vous savez bien que le dessein de Dieu est de s'unir à nos âmes, et vous ne doutez pas que la pureté ne soit le fond de cette union : or, vous ne devez non plus ignorer que la privation de tout plaisir est la voie qui opère mieux que toute autre cette pureté dans l'âme. Car, pour prendre cette vérité dans son principe, s'il est vrai que le plaisir est la chose du monde qui souille davantage l'âme, comme je le prouverai dans le chapitre troisième, n'est-ce pas une suite bien évidente que la privation de tout plaisir y engendre la pureté par l'éloignement du principe de la corruption ? C'est donc là ce que Dieu attend le plus de nous, avec les mêmes inclinations qu'il a de nous voir disposés à cette union.

O malheureux plaisir ! qui nous empêche d'être purs, et par conséquent d'être parfaitement unis à Dieu ! Non, ô Dieu de pureté ! je ne veux rien goûter en ce monde, afin d'être capable de vous voir en moi, et moi en vous ; car hélas ! ne serais-je pas bien misérable, si j'aimais mieux jouir de quelque

fade et légère satisfaction en l'aimant, que de vous posséder en vous l'immolant?

§ III.

Mais remarquez, Théonée, que Dieu ne veut pas moins notre mort que notre pureté: je dis même que la pureté n'est qu'un passage à la mort, dont il se peut dire encore qu'elle est comme la semence et le germe. Car faites réflexion sur l'enchaînement de ces trois choses: la privation de tout plaisir ôte ce qui peut causer quelque mouvement sensible à l'âme; de cet éloignement et de cette évacuation vient à naître sa pureté; et cette pureté se termine à sa mort, n'ayant plus rien d'agréable qui la fasse vivre. Or, Dieu veut cette mort, afin d'insinuer en nous sa vie; et c'est pour cela qu'il ne désire rien tant de nous que l'éloignement de tous les plaisirs.

Mourons donc de cette mort si heureuse à toutes les douces satisfactions de la vie: car quelle vie, hélas! de ne vivre que de quelque douceur basse et naturelle! c'est bien s'aimer à son malheur; et quelle aimable mort, que d'être dans une générale privation des bassesses de nos plaisirs, puisqu'elle fonde en nous la vie d'un Dieu! Que je meure donc tout vivant, et que non plus qu'un mort, je ne respire plus rien de ce qui me peut agréablement satisfaire.

§ IV.

Si Dieu veut les plus nobles témoignages de votre amour, s'il veut votre pureté, s'il veut votre mort, par la privation de tous les plaisirs, Théonée, il ne désire pas moins votre estime. Vraiment, il est bien juste que vous l'estimiez plus

que tout ce qui se peut imaginer ; car où est l'objet qui l'égale en grandeur, et en cent autres infinies perfections ? C'est pourquoi il exige de vous ce tribut avec la même rigueur que celui de l'amour.

Voyez maintenant ce qui peut davantage lui prouver l'estime que vous en faites ; vous en direz ce qu'il vous plaira, mais je sais bien que l'on ne peut mieux montrer son estime pour quelque objet que par le dépouillement que l'on fait de ce qui nous est agréable, et ce n'est que dans cette comparaison que nous faisons voir la grandeur de notre estime. Si ce que je dis est une vérité, répondez-moi, quelle est la chose qui vous est la plus douce et la plus chère, sinon le plaisir ? N'est-ce donc pas dans la privation de ce qui est agréable que vous lui pouvez témoigner excellemment qu'il n'est rien qui soit grand comme lui dans votre estime ?

Quoi ! Théonée, après cela vous ne donneriez pas à votre Dieu cent petites satisfactions des sens, du cœur, de l'esprit, de la conscience ? Et vous pourriez lui préférer je ne sais quel amusement de plaisir bas et lâche. O l'injustice ! non, vous ne la commettrez jamais ; mais dites-lui plutôt : O le Dieu de mon cœur et mon unique souverain ! que toutes les satisfactions du monde me soient plutôt un poison, que je les regarde seulement auprès de vous. Pour vous témoigner comme elles sont l'abomination de mon âme, et que vous êtes le seul objet de mon estime, de mes admirations et de mon amour, je suis résolu, ô mon Dieu, de m'en priver entièrement et durant toute ma vie.

Voilà les sentimens dans lesquels vous devez

être, afin de seconder le désir que Dieu a de vous voir dans la privation de toutes sortes de plaisirs.

§ V.

Il faut encore nous haïr nous-mêmes, puisque Notre-Seigneur nous le commande si souvent dans l'Evangile, parce que cette haine est le fondement de l'amour et de toutes les vertus, et qu'elle est la meilleure voie pour parvenir à la haine de soi-même; assurez-vous que l'on se flatte, lors même que l'on se traite avec rigueur en beaucoup de manières, tandis que l'on ne retire pas à la nature ce qui fait son plaisir.

C'est bien se tromper, et non pas se haïr soi-même, que de se contenter de certaines mortifications, pendant que l'on demeure dans la jouissance de ses satisfactions, que les sens ont ce qu'ils recherchent, que le cœur a la douceur de ce qu'il aime, que l'esprit ne quitte point ce qui le satisfait, que la conscience se repose avec une tranquillité sensuelle dans tous les biens de l'intérieur.

Se haïr, en vérité, c'est se soustraire ce qui est le plus agréable à la nature; et ne me parlez pas de toutes les austérités, ni de cent moyens que l'on invente de se mortifier, si vous ne le faites par cette soustraction. Et est-il rien d'agréable à la nature comme le plaisir des sens, du cœur et de l'esprit, et de la conscience? Est-il donc rien où cette haine puisse être plus effective et plus véritable, que dans cette privation universelle de tout plaisir? car vous m'avouerez que la nature souffre assez volontiers tout ce que l'on veut lui faire souffrir, pourvu qu'on le laisse reposer dans la chose qui lui est agréable. Si Dieu ne peut donc

obtenir de nous cette haine parfaite de nous-mêmes, que par la ruine de toutes nos satisfactions naturelles, doit-on être surpris qu'il souhaite si fort de nous cette privation générale de toutes sortes de plaisirs ?

§ VI.

Mais, ô le plaisir malheureux, et en quelque façon sacrilége, puisqu'il dérobe à Dieu ce qu'il y a dans l'homme de plus précieux. La douce et la tendre inclination des sens, du cœur, de l'esprit et de la conscience vers leurs objets, est ce qu'il y a de plus précieux et de plus considérable, tout le reste n'étant que fort peu de chose en comparaison ; or, c'est cette tendre inclination que le plaisir dérobe, car c'est lui qui la fait tout écouler vers l'objet auquel il s'applique.

Et à qui est dû ce qu'il y a de plus précieux en nous-mêmes, sinon à Dieu ? En qui doivent reposer la douceur et les tendresses de nos sens, de nos cœurs, de nos consciences et de nos esprits, sinon en lui ? Et c'est ce plaisir malheureux, Théonée, qui fait à Dieu ce larcin. Dieu n'a-t-il donc pas juste sujet de demander de nous que nous nous éloignions de tous les plaisirs imaginables, puisqu'ils lui dérobent ce qu'il y a de meilleur et de plus délicat dans nos sacrifices.

§ VII.

Enfin, si vous voulez entrer avec moi dans le fond de cette vérité, je vous dirai qu'il n'est rien qui empêche tant les opérations de l'âme avec Dieu, comme d'être attachée par quelque plaisir à un objet. Pour vous le faire comprendre, je n'ai qu'à vous renvoyer à ces anciens philosophes qui

se privaient volontiers de tous les plaisirs de la vie, parce qu'ils voyaient qu'ils en devenaient plus terrestres, et ensuite moins capables des opérations de l'esprit.

Il faut donc dire avec bien plus de raison que le plaisir qui abaisse toujours l'âme, la rend bien plus incapable de rien faire avec Dieu, qui est un pur esprit; car elle doit avoir un si grand dégagement de la matière et de tout le sensible, qu'elle approche en quelque façon de la pureté de Dieu, et le plaisir humain et naturel la rend toute terrestre et toute naturelle.

C'est pourquoi Dieu, qui ne désire rien tant que d'avoir avec elle un amoureux commerce, ne peut souffrir qu'elle s'occupe et qu'elle se souille des plus légères satisfactions; hé! quoi? être privé de cette divine conversation, pour ne se priver pas de quelque plaisir naturel! y a-t-il rien de moins raisonnable, et Dieu pourrait-il souffrir, Théonée, qu'étant possédé de quelque plaisir, vous prétendissiez entrer dans ses divines privautés : Allez, vous dirait-il, allez, vous êtes un sensuel; cherchez votre plaisir où vous avez coutume de le prendre, car je ne départs les miens qu'à ceux qui se privent de tous les humains.

O mon Dieu! afin de seconder la passion de votre divin cœur, je suis donc entièrement résolu de me refuser dorénavant les plaisirs même les plus innocens. Non, je ne veux ni le plaisir de mes sens, que je veux fermer à tout ce qui les pourrait flatter; ni le plaisir de mon cœur, dont je veux étouffer tous les doux mouvemens; ni celui de mon esprit, à qui je veux retirer toutes ses vaines occupations; ni celui de ma conscience, consentant à l'en voir privée toute ma vie. C'est

ainsi, ô le Dieu de mon âme, que vous aurez de moi ce que vous désirez tant, et que je pourrai voir en moi tous vos desseins accomplis.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien que la nature recherche tant que le plaisir.

Je ne puis encore mieux vous convaincre, Théonée, et vous obliger de faire à Dieu l'immolation de tous vos plaisirs, que de vous faire voir que la nature, qui s'oppose toujours à Dieu, ne désire rien tant que le plaisir : c'est par là que vous pourrez concevoir plus d'horreur de ce que recherche si ardemment celle qui est ennemie de Dieu.

Persuadez-vous donc bien cette grande vérité que la nature ne vit que de plaisir, dont elle fait son soin, son occupation, sa fin et son centre, où elle nage et où elle se repose avec sensualité, mais il faut vous en découvrir les preuves, afin qu'en étant mieux persuadé vous ayez aussi plus d'aversion du plaisir, après lequel elle soupire avec tant d'impatience.

§ I.

Premièrement, remarquez bien comme tous ses efforts ne tendent principalement qu'au plaisir, et que c'est là où par-dessus tout vont ses empressemens et ses ardeurs ; c'est pour cela qu'elle met sans cesse en action les sens et le cœur, l'esprit et la conscience ; car vous verrez, après y avoir fait une sérieuse réflexion, que les sens courent incessamment après quelque satisfaction.

Les yeux cherchent toujours à voir ce qu'il y a

de plus beau ; les oreilles veulent toujours entendre des nouveautés ; le goût ne manque jamais de satisfaire son appétit quand il peut ; la chair recherche partout ses commodités ; il n'est pas jusqu'à l'odorat qui n'aime à sentir toujours les odeurs les plus agréables : et leur mouvement ne cesse jamais que dans la rencontre et dans la possession de leur plaisir.

Le cœur n'a-t-il pas ses mouvemens inquiétans pour trouver ses douceurs dans ses sympathies, dans ses communications, dans ses démonstrations ? Et l'empressement en est souvent si grand, que si on ne lui donne quelque digne objet où il se puisse satisfaire, il faut qu'il le fasse dans les choses les plus basses qui se rencontrent. L'esprit n'en fait pas moins dans tout ce qui est capable de contenter la curiosité de ses idées. Et la conscience, que ne fait-elle pas pour trouver son plaisir parmi les opérations de la grâce?

N'est-ce pas là une étrange recherche de la nature, qui fait paraître l'inclination furieuse qu'elle a au plaisir? Car il faut qu'elle se satisfasse absolument par quelques légères douceurs, qu'elle dérobe toujours à la vertu la plus sévère.

§ II.

Son ardeur y est si grande, qu'elle se privera de tout sans aucune peine, pourvu qu'elle y trouve son plaisir : et de là vient qu'une personne quittera toutes les compagnies, pourvu qu'elle goûte les douceurs de la solitude ; un autre immolera tout pour avoir le plaisir d'un entretien ; celui-là renoncera à toutes les créatures, pour jouir des plaisirs de l'esprit : parce que la nature n'envisage que son plaisir, qui lui tient lieu de toutes cho-

ses, et qui est comme sa fin et le centre où elle se repose; et qui possède sa fin, ne pense plus qu'à demeurer dans la jouissance de ce qui fait sa douceur.

Elle passe encore plus avant; car il n'est rien qu'elle ne souffre, pourvu qu'elle obtienne la satisfaction qu'elle désire; le plaisir du cœur dans les amitiés lui fera souffrir tous les mépris et les rebuts, toutes les persécutions et les paroles les plus outrageantes, toutes les attentes et les ennuis; le plaisir du corps fera souvent supporter tout le travail et toutes les poursuites, et souvent l'on sacrifiera un sens pour la satisfaction de l'autre : n'en voit-on pas aussi qui achètent les plaisirs de l'esprit par les plus dures privations de la vie humaine? et ne s'en trouvera-t-il pas encore plusieurs qui, pour avoir les douceurs de l'âme et de la conscience, feront conduire à leur corps toutes les austérités imaginables.

Cela vient de ce qu'une souffrance n'est rien à la nature, toute délicate qu'elle est, pourvu qu'elle parvienne au plaisir qu'elle souhaite. Ne m'avouerez-vous pas, Théonée, que c'est avoir une passion bien désespérée de se satisfaire, que de se dépouiller ainsi de tout, et de souffrir tout pour arriver à la jouissance de son plaisir?

§ III.

Mais supposons que la nature, ni par ses dépouillemens, ni par ses souffrances affectées, ne puisse trouver la satisfaction qu'elle se promettait; qu'arrive-t-il alors? Voyez, je vous prie, ce qu'elle fait, ou bien elle se jette d'un autre côté, pour se satisfaire autant qu'elle peut, ou elle fait cesser toutes ses saintes rigueurs, pour

ne s'en pas davantage tourmenter ; ou elle se retire de tous les exercices de piété, pour trouver au moins ce soulagement.

Car ne pensez pas que la nature se soumette volontiers à aucune souffrance, que pour les fins secrètes qu'elle a d'y pouvoir après rencontrer quelque douceur : c'est ce qui vous doit grandement faire défier d'elle, quand vous la trouverez si docile aux plus rudes épreuves, vous devez craindre qu'il n'y ait quelque malice cachée, et qu'elle ne se retrouve subtilement, lors même qu'on la pense ou détruite ou domptée.

Que cet avis vous soit d'une considération particulière, afin d'observer avec attention tous les mouvemens de la nature, et de ne vous pas laisser surprendre à son hypocrisie et à ses soumissions feintes et dissimulées.

§ IV.

Ce que je dis est si véritable, que pour vous en montrer la dissimulation, aussi-bien que la passion qu'elle a pour le plaisir, vous prendrez garde que si, après tous les artifices dont elle se sert pour en goûter quelqu'un, elle s'en voit absolument frustrée, ou par nécessité, ou par la rigueur de la mortification, elle tombe dans d'étranges déréglemens.

Tantôt ce sont des abattemens sombres et mélancoliques auxquels elle s'abandonne ; tantôt ce sont des gémissemens à ne s'en point consoler ; tantôt ce sont des révoltes contre tous les exercices de la vertu, comme s'ils faisaient tout son malheur ; tantôt elle passe intérieurement jusqu'à la rage et à la fureur, ou se retournant sur elle-même, ou s'élevant contre Dieu, jusque-là qu'il

se voit des personnes dans ces accès et dans ces dispositions que vous diriez être possédées, tant leur opération semble passer les bornes de la nature.

D'où viennent tous ces excès? sinon de ce que cette nature est dans une privation totale du plaisir, et voyant que les voies qu'elle a prises n'ont pu lui procurer aucune douceur, elle en devient toute furieuse, comme ces bêtes féroces qu'on enchaîne, qui se débattent et se déchirent, ne pouvant aller à la proie qui leur est présentée.

§ V.

Mon Dieu! Théonée, l'eussiez-vous cru? Que de ruses, que d'épanchemens, que de transports et de fureurs de la nature, pour avoir quelque plaisir? Après cela, le seul mot de plaisir ne doit-il pas seulement vous faire peur? Pouvez-vous mieux juger combien vous le devez fuir, que par les ardentes poursuites qu'en fait la nature? car nous ne pouvons avoir une règle plus sûre, qu'une chose nous est dangereuse, que par la passion qu'elle en a. Sa voix et tous les bruits qu'elle en a faits, ne sont-ce pas autant d'avertissemens qui nous en doivent donner même de l'horreur? Vous n'ignorez pas que le principe de la mortification est de lui refuser ce qu'elle nous demande: il faut donc que nos refus soient proportionnés à l'ardeur de ses sollicitations: et puisqu'il n'est rien dont elle ait tant de passion que du plaisir, n'est-ce pas ce plaisir qu'il lui faut refuser plus que toute autre chose?

Point de plaisir donc, mon cher Théonée, ah! point de plaisir: rejetons-le comme un poison dangereux; point de plaisir pour nos sens, car ils

sont terrestres, et il faut les spiritualiser; point de plaisir pour notre cœur, car il est sensuel, et il faut le purifier; point de plaisir en notre conscience dans les plus saints exercices, autant que nous le pourrons, car il y a des complaisances trop sensibles, et il faut la faire mourir aux choses les plus divines comme aux humaines.

Mais comme vous pourriez être extraordinairement effrayé de tous ces arrêts, afin de vous en faire revenir, et de vous obliger d'approuver cette condamnation, je vous montre, par une conséquence nécessaire, que si la nature a de si grandes ardeurs pour le plaisir, aussi la douceur qui s'y rencontre est, de toutes les choses contraires à la sainteté, celle qui porte le plus de corruption dans l'âme.

CHAPITRE III.

Il n'est rien qui nous corrompe comme le plaisir.

Premièrement, ne vous pourrais-je pas dire que toutes les autres misères de l'âme se resserrent dans leurs bornes? que les aversions se bornent au cœur, que la liberté des paroles n'est que sur la langue, et que tous les autres déréglemens ont ainsi leur source et leur demeure particulière; mais pour le plaisir, ah! Théonée, que sa corruption est étendue, elle n'est point limitée. Ne vous en ai-je pas montré le fond au commencement de ce discours, qui sont les sens, le cœur, l'esprit et la conscience?

Or, il ne touche presque jamais toutes ces parties de nous-mêmes, qu'il ne les souille en même temps. Hélas! que les sens, les yeux, la chair, le

goût, les oreilles se corrompent facilement par la bassesse de leurs objets ; je le fais voir fort au long dans la maxime de la mort des sens, au tome 1., livre 1. Peut-on donner son cœur à la créature, qu'il n'en soit infecté ? Se peut-il faire que l'esprit ne se souille point, lorsqu'il se délecte en quelque chose, hors de son Dieu ? et cette corruption ne s'insinue-t-elle pas jusque dans les communications que Dieu fait à la conscience ! car il n'est rien de si divin ni de si pur, où la nature ne se coule pour en flétrir la pureté.

O Dieu ! quelle corruption universelle nous cause le plaisir, puisqu'il n'est pas une seule partie en nous qui n'en ressente la contagion ! Après cela, n'est-ce pas un étrange malheur que de ne pas craindre et de ne pas haïr un ennemi si dangereux, et de travailler même avec lui à notre perte ?

§ II.

Si la corruption du plaisir est si universelle, persuadez-vous qu'elle n'en est pas moins grande; je le juge par sa délicatesse. Il n'est rien qui soit cher à la nature comme lui ; c'est ce que nous ont prouvé bien des raisons dans le chapitre précédent. Si cela est, j'en infère nécessairement la grande corruption ; parce que, suivant cette maxime, que l'excès de la corruption suit l'excès de la délicatesse d'une chose, comme il n'est rien qui soit si exquis à la nature que le plaisir, il n'est rien aussi qui engendre une corruption si maligne.

Croyez-moi, Théonée, ce que les sens, le cœur, l'esprit et la conscience contractent de souillure par le plaisir, porte ses conséquences plus loin que vous ne pensez, et vous ne sauriez assez vous persuader ce qu'une satisfaction humaine et sen-

suelle a d'opposition à la grâce dans une âme, car il n'est rien qu'elle souffre moins qu'une impureté : et en est-il de plus répugnante et de plus maligne que celle que produit un plaisir bas, sensible, charnel et terrestre ?

§ III.

Allons encore plus avant, pour comprendre la malignité de cette corruption. Ne me confesserez-vous pas que celle qui est la moins connue est toujours la plus grande et la plus dangereuse, parce que l'ignorance qu'on en a la rend moins capable de remède ; mais vous me devez aussi avouer en même temps qu'il n'est rien de si caché que la corruption causée par le plaisir ; parce qu'ordinairement elle ne passe point pour ce qu'elle est, et passe même pour légitime ; cela vient de ce que c'est une douce corruption, et sa douceur en couvre le poison et la malice.

Les sens flatteurs et sensuels d'une personne à demi-spirituelle, s'appliquent si doucement à tout ce qui leur plaît, qu'elle n'y voit rien qu'innocence : son cœur s'écoule si agréablement dans ce qu'elle aime, qu'elle n'y découvre que pureté et que simplicité ; son esprit prend un plaisir si dégagé des sens, dans ces occupations profanes et curieuses, qu'elle croit que l'impureté n'y peut entrer, sa conscience repose si délicieusement dans les divines faveurs qui la remplissent, qu'elle se persuade que la sainteté de la matière justifie toute la douceur qu'elle y peut ressentir.

Qui ne se défiera maintenant d'un si doux ennemi ? et quelle est l'âme spirituelle, qui ne doive craindre les approches du moindre plaisir, puisqu'il cache si bien sa corruption en nous caressant ?

§ IV.

J'ajoute encore, pour vous montrer la grande corruption que cause le plaisir, qu'il n'est rien qui affaiblisse tant la vigueur et la force de l'esprit, soit pour supporter les épreuves des créatures, soit pour soutenir celles de Dieu, soit pour s'entreprendre et se vaincre, soit pour se mortifier en cent rencontres.

La raison s'en peut prendre de la nature du plaisir, dont le propre est de faire fondre et comme de liquéfier le sujet où il est, en sorte qu'il lui reste peu de force pour l'action ou pour la souffrance. Cela étant, je vous demande ce que peut faire et soutenir une personne spirituelle, qui aime à se satisfaire en toutes choses? Recevant le plaisir des sens, comment aura-t-elle le courage de se mortifier? Ayant le cœur tout amolli de ses douces inclinations, où trouvera-t-elle de la générosité pour dompter ses passions? se regardant avec des complaisances sensuelles jusque dans les opérations divines, quelle vigueur pourra-t-elle avoir pour surmonter les épreuves de Dieu?

Non, Théonée, il n'est rien qui ôte à l'âme toutes les généreuses dispositions comme le plaisir: et je conçois bien par là pourquoi saint François-Xavier demandait si instamment à Dieu qu'il fît cesser les consolations de la sienne, par ce précieux mot, tant de fois répété: c'est assez, mon Dieu, c'est assez. La raison qu'il en avait, était que les plaisirs divins lui eussent laissé de si grands affaiblissemens, qu'il n'eût pu faire tant d'actions héroïques, qui demandaient une vigueur toute entière. Que sera-ce donc de ces plaisirs purement humains et naturels, dont les effets ne peuvent être que proportionnés à leur cause?

§ V.

Enfin, pour vous bien faire voir à quel point le plaisir corrompt l'âme dans laquelle il entre, j'ajoute à toutes ces preuves une dernière vérité; à savoir, qu'il n'est point de déréglement dont on sorte plus difficilement que de celui du plaisir, quand on y a pris quelque habitude, l'âme y demeurant comme en prison et tout enchaînée; car donnez-moi une personne spirituelle, qui soit sujette à l'amour de ses petites commodités, qui entretienne des amitiés tendres et fort humaines, qui partout soit accoutumée à chercher ce qui la peut satisfaire; il est certain qu'elle n'en pourra presque jamais revenir : l'on revient assez bien de tout le reste, et nous en voyons des victoires assez ordinaires; mais il n'en est pas de même du plaisir.

J'en cherche le principe, et je trouve que cela vient de ce qu'il n'a que de la douceur, laquelle nous désarme, plutôt qu'elle ne pique notre indignation; où de ce qu'étant passé, il laisse toujours d'agréables images qui nous invitent à le rappeler; ou de ce qu'il entre bien avant dans nous, étant fort difficile de chasser un poison qui a gagné le fond de notre substance; ou parce que n'étant rien avec qui nous nous rendions si familiers qu'avec le plaisir, l'on ne se peut aisément résoudre à combattre un domestique et un ami.

Regardez, Théonée, si toutes ces raisons prouvant si solidement la difficulté qu'il y a de se défaire du plaisir auquel on est habitué, les mêmes ne vous en font pas voir la malignité, par-dessus toutes les autres maladies de l'âme? En pourriez-vous bien maintenant aimer les liens, puisqu'ils

vous mettent dans un esclavage nécessaire, sans vous laisser presque la liberté d'en sortir ?

§ VI.

Me direz-vous que tous les divers plaisirs dont nous avons parlé, des sens, du cœur, de l'esprit et de la conscience, étant de leur nature grandement innocens, il s'en peut aussi faire un usage qui ne le soit pas moins ? et si cela est, pourquoi tant répéter que le plaisir porte avec soi une corruption qui est aussi grande qu'elle semble inévitable ?

Je ne dis point trop, Théonée ; mais je dis encore, contre ceux qui s'en pourraient plaindre, qu'il est grandement difficile de sanctifier l'usage du plaisir. Car puisque toute la nature s'y porte avec tant d'empressement, qu'elle se sert des sens, du cœur et de l'esprit pour le goûter, qu'elle le cherche jusque dans les choses divines, pouvez-vous croire qu'elle le fasse sans déréglement, et sans sensualité, si elle n'est incessamment arrêtée par une actuelle attention ? et qui est celui dont l'attention soit si exacte, pendant la jouissance du plaisir, que l'esprit n'en soit pas souvent et long-temps égaré ?

Si l'esprit donc est trop volage, et ordinairement incapable d'une attention si rigoureuse, n'est-ce pas une nécessité morale, que l'usage de son plaisir ne soit pas tout à fait innocent ? savez-vous bien que les grandes âmes font un des plus hauts points de leur sainteté, de pouvoir être avec innocence parmi les plaisirs ? Il faut même avoir une admirable fidélité, pour suspendre alors l'application de son goût sensuel ; et quoique les simples plaisirs dont elles jouissent quelquefois, ne soient point dangereux, elles ne s'estiment pourtant jamais hors de danger.

Comment donc pouvez-vous dire qu'il est facile de faire un innocent usage du plaisir ? Les saints l'ont toujours fui ; osez-vous prétendre d'en faire moins qu'eux ? Hélas ! que la présomption de n'y point contracter d'impureté y a précipité de monde, et qu'elle en a perdu !

Vous me disiez tantôt que vous vous effrayiez, voyant que je vous parlais de vous condamner à la privation de tout ce qui peut être agréable ; mais n'êtes-vous pas plutôt maintenant effrayé, apprenant l'étrange corruption que le plaisir porte avec soi ? Car, ô Dieu ! qu'elle est universelle, ne laissant rien en nous qu'elle ne souille ! Qu'elle est grande en sa nature ! Qu'elle est douce pour cacher sa malice ! Qu'elle est épuisante, pour ôter toute la vigueur ! Qu'elle est captivante, pour nous enchaîner ! Et qu'il est difficile d'en faire un bon usage !

§ VII.

N'avez-vous donc pas tout sujet de regarder le plaisir comme le plus pernicieux poison de votre âme ? Et ne devez-vous pas vous en défendre, comme du plus grand ennemi de votre perfection ? Il est si petit, il est si bas, il est si passager, et avec cela il met obstacle à un si grand bien ; pourriez-vous donc bien vous y amuser ? voudriez-vous perdre les grands avantages que la privation a coutume de laisser dans l'âme ?

Car persuadez-vous qu'une personne, laquelle éloigne de soi tout ce qui lui peut causer quelque satisfaction. 1°. Elle est au-dessus de tout ce qui serait capable de la troubler, puisque rien ne trouble tant que lorsqu'on nous prive de ce qui nous donne quelque satisfaction.

2°. Elle devient capable d'union avec son Dieu, puisque l'éloignement de tout plaisir est le plus grand principe de la pureté, laquelle nous donne entrée dans cette divine union. 3°. Elle passe dans une sainte liberté, et une admirable indépendance, car rien ne nous rend si esclaves que le plaisir. 4°. Elle parvient à cette belle et divine mort; car qui ne goûte aucune satisfaction de la vie, se peut bien compter entre les morts, puisque ceux qui vivent, ne vivent ordinairement que de plaisir.

Ces avantages, ajoutés à tous les désordres que je vous ai produits, ne vous obligent-ils pas à en aimer la privation? Considérez encore ce que Dieu vaut et ce qu'il mérite, et je suis assuré que vous direz en vous-même: Non, je ne veux plus en ce monde d'autre plaisir que la pure possession de mon Dieu; qu'on ne me parle plus ni de goût, ni de satisfaction, ni de douceur, c'est l'aversion de mon âme, je ne veux goûter que Dieu; tout le reste est trop bas, et indigne d'une âme noble que Dieu seul peut contenter. S'abaisse qui voudra à la chair, aux sens, au cœur, à l'esprit, pour moi je m'en retire, comme je ferais de la corruption même. Qu'on ne me dise point que tous ces plaisirs sont innocens, c'est bien à quoi je m'arrête; il me suffit que d'une part ils servent à satisfaire un malheureux criminel, et que de l'autre ils ne soient pas ce que je veux uniquement posséder, qui est mon Dieu.

§. VIII.

1. Mais pour vous donner là-dessus une instruction encore plus précise: quand vos sens vous solliciteront à quelque plaisir, sur lequel ils se voudront répandre, prenez ces pensées, et considé-

rez attentivement que vous vous êtes trop laissé aller au plaisir des sens; qu'ils ont rendu votre âme toute sensuelle et toute terrestre; qu'ils vous ont trompé tant de fois, que vous ne les devez plus écouter; qu'ils veulent encore vous séduire, en vous représentant l'innocence du plaisir auquel ils vous sollicitent; que vous savez trop, par votre propre expérience, qu'ils ont coutume de rendre criminel ce qu'il y a de plus innocent; qu'il faut leur apprendre à vivre de la vie de l'esprit fuyant la recherche des choses terres; et que par conséquent il ne faut plus leur permettre de rien goûter de ce que les objets leur représentent d'agréable, mais qu'il est nécessaire de les retenir dans une privation continuelle.

2. Si vous sentez que votre cœur se veuille satisfaire de quelque douce inclination, de quelques démonstrations et de quelques tendresses naturelles, souvenez-vous que ce cœur a été le principe de bien des désordres; que c'est de lui, comme d'une source funeste, que se sont écoulées toutes les impuretés de votre âme; qu'il est bien plus à propos de le punir de ses déréglemens passés, que de lui en permettre de nouveaux; qu'il mérite bien de goûter l'amertume qui se trouve dans la privation des plaisirs même qui sont permis, après en avoir goûté de défendus.

3. Si c'est l'esprit qui vous veuille emporter à cent vaines curiosités, faites-lui faire réflexion que ces occupations frivoles et profanes sont indignes de la noblesse de sa nature; qu'il n'y a jamais trouvé de solide plaisir; que toutes ces choses sont trop bornées pour le satisfaire; qu'il est fait pour quelque chose de plus grand; qu'il ne doit s'occuper que de Dieu, puisqu'il ne trouvera

jamais son bonheur et son repos qu'en Dieu seul.

4. Enfin, quand votre conscience aura des complaisances trop sensibles dans les visites de Dieu, reprochez-lui que c'est un étrange abus, de faire une matière d'impureté de la pureté des dons de Dieu ; qu'elle doit plutôt se retirer humblement de ces divines douceurs, et demeurer dans la modestie et dans la confusion, lorsque Dieu s'abaisse jusques à elle ; qu'il lui est même avantageux de porter avec une sainte impatience ces divines caresses, et de s'accoutumer à trouver de la mortification dans la suavité des biens qu'elle possède ; enfin, qu'après avoir si mal usé des consolations divines, il est juste qu'elle ne les goûte jamais.

Voilà, Théonée, les sentimens que vous devez avoir ; c'est ainsi que vous devez éloigner votre cœur de tout plaisir, et lui en faire aimer la privation ; il en faut appréhender les moindres approches, et les éviter avec autant de soin, que vous avez de désirs de votre perfection.

MAXIME III.

Il faut savoir beaucoup attendre, dans les voies de la vertu, pour obtenir ce que l'on prétend.

Pour éloigner de votre esprit, Théonée, ce qui le pourrait rendre moins capable de cette maxime, je le préviens de deux pensées : la première est que je ne parle que des personnes qui soupirent après les choses divines, et qui, comme dit Notre-Seigneur, ont faim et soif de la justice ; car cette faim et cette soif sont comme le fond et le soutien de leur attente : les âmes pesantes et endormies ne savent ce que c'est que d'attendre Dieu, n'é-

tant poussées à cela par aucune disposition intérieure ; mais c'est le propre de celles qui ont faim, d'être incessamment dans l'attente de ce souverain bien qu'elles passionnent.

Je suppose encore, par une même suite, que pour vouloir faire entrer les âmes dans cette douce et divine attente, je n'en exclus pas pour cela l'esprit de ferveur, et je ne prétends pas favoriser l'oisiveté ; mais plutôt je prétends qu'elles travaillent d'une part avec tout le zèle, pendant que de l'autre elles attendent Dieu, et tous les biens qui leur en peuvent arriver. Car il serait bien étrange que, sous prétexte d'attendre les effets des vertus et les opérations divines, l'on se voulût intérieurement établir dans une pure fainéantise.

Je leur déclare donc qu'il faut s'occuper, et qu'il faut tout faire de sa part, pour parvenir à Dieu et à la perfection, mais aussi je crois qu'après y avoir apporté de son côté tous les soins nécessaires, il faut demeurer dans une paisible attente, qui est le meilleur moyen que l'on puisse prendre pour l'obtenir.

L'impatience des esprits fait ordinairement que cette maxime n'est point comprise, et que l'on ne pénètre pas ce mystère de la vie spirituelle, qu'il faut savoir beaucoup attendre Dieu pour le trouver : c'est pourquoi, afin d'en rendre les mouvemens plus paisibles, plus sages et plus généreux, je tâcherai, dans ce discours, de bien établir la nécessité de cette attente, dans les âmes qui aspirent à une vie intérieure, et à la douce possession de Dieu, et de leur faire voir que sans cela elles ne feront que se débattre en vain, et qu'après mille efforts, elles seront aussi peu avancées qu'au commencement.

Voyez donc, Théonée, la suite de l'ordre que je donne à tout ce dessein. Je vous montre, 1°. ce qu'il faut attendre; 2°. les déréglemens de nos attentes; 3°. comment il faut attendre; 4°. pourquoi il faut attendre; attendez vous-même, je vous prie, patiemment que je donne toute l'étendue à mes pensées.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut attendre.

Il y a quatre choses qui d'ordinaire, dans les voies de la perfection, font les objets de nos attentes: l'on attend que Dieu, par sa grâce, 1°. éloigne de nous les vices; 2°. qu'il nous donne les vertus; 3°. qu'il nous fasse sentir intérieurement ses opérations; 4°. qu'il se manifeste à nos âmes. Voilà ce qui a coutume de nous tenir en attente, et ce que vous devez attendre.

1. Attendez donc que vos mauvaises habitudes se domptent, et croyez que ce qu'un combat violent ne peut gagner d'abord, une longue attente le peut faire; car des vices invétérés ne sont pas guéris aussitôt, et il ne faut pas espérer qu'une fomentation légère et précipitée soit capable d'en adoucir toute l'amertume. Un mal qui dure depuis long-temps demande une longue cure, et vous devez attendre avec patience que des vices qui sont nés avec vous se diminuent et se vainquent peu à peu.

Où avez-vous vu que l'on chasse incontinent des ennemis d'une place, où ils se sont long-temps fortifiés? et comment prétendriez-vous exterminer en peu de temps des vices auxquels de longues années ont donné tant de force? Il n'y a que l'attente capable d'en donner la victoire, il n'y a

rien qui lui soit invincible, et qu'elle ne surmonte par sa fermeté.

Attendez donc, et vous proposez bien cette règle, que pour vaincre vos ennemis il ne faut pas tant vous attacher à les combattre avec inquiétude, et qu'on les surmonte plus efficacement en les combattant doucement, et en attendant leur défaite, parce qu'ils se détruiront eux-mêmes en quelque manière, pourvu qu'en leur résistant, vous sachiez supporter leurs efforts avec longanimité.

Il faut encore attendre, Théonée, que vos vertus se fortifient avec le temps. Persuadez-vous bien qu'elles ne sont pas le fruit d'un jour, et que ce même fruit n'arrive pas sitôt à maturité : mais soyez aussi persuadé de cette vérité, que les vertus sont en cela semblables à toutes les choses qui se perfectionnent, qui ne le font que par degré ; et comme des fruits qui mûrissent lentement le font bien mieux que ceux dont la maturité est trop précipitée, de même les vertus qu'une longue attente laisse insensiblement se perfectionner, s'établissent beaucoup mieux que celles qui semblent s'achever avant le temps.

Attendez donc, et soyez convaincu que les vertus doivent monter comme la lumière ou comme les fleurs, qui n'acquièrent qu'avec le temps leur beauté et leur éclat. C'est par là que vous accommodant à la nature de ces biens, vous ne manquerez jamais d'en avoir une heureuse issue ; car, comme le peintre qui veut bien faire doit être patient en son travail, pour y mettre la dernière perfection ; aussi, pour exprimer en votre âme les traits de toutes les vertus, vous devez être patient et tranquille ; car tout ce qu'il y a de parfait ne s'achève que peu à peu, et par la patience de celui qui veut perfectionner son ouvrage.

3. De plus, l'on a coutume d'attendre les opérations de la grâce au fond de son âme, et l'on espère, après toutes ses industries, trouver enfin le repos de la contemplation. Il y a peu d'âmes qui ne soient dans cette attente; et vous me pouvez vous-même avouer, Théonée, si vous êtes assez appliqué à l'exercice de l'oraison, que vous ne désespérez pas de voir en vous l'empire de la grâce et du Saint-Esprit, qui ne vous laisse plus que la liberté et la capacité de recevoir sa pure opération.

Oui, il est tellement vrai que toutes les bonnes âmes attendent cet effet, qu'elles sont toujours intérieurement attentives pour découvrir si elles ne verront point naître en elles ces sortes de mouvemens. C'est qu'il est naturel, après qu'on a travaillé comme le jardinier, d'attendre aussi comme lui que la pluie du ciel et la divine rosée fertilisent l'âme des douceurs et des consolations de la grâce.

4. La dernière chose que les âmes attendent, est que Dieu se manifeste par ses consolations : cela est si ordinaire, qu'il est difficile d'en trouver beaucoup qui s'adonnent à la vie intérieure, sans être animées de cette attente.

C'est pourquoi, dans la pensée qu'elles ont de trouver Dieu, elles meurent volontiers à tout le reste, qui est éminemment suppléé par ce grand bien qui les attend, ainsi qu'elles se persuadent. C'est à cette attente que je vous excite, plus qu'à toute autre chose; car enfin le reste ne sont que des moyens après lesquels on soupire, mais Dieu en est le terme et la fin, hors lequel l'attente de nos cœurs et de nos esprits sera toujours inquiète.

Toutes ces différentes attentes sont justes,

Théonée ; mais les unes sont nécessaires, comme sont celles qui regardent la délivrance des vices et l'acquisition des vertus ; et les autres sont simplement bonnes, comme sont celles qui ont pour objet les opérations singulières de la grâce. Aussi voyons-nous qu'il n'est personne qui ne vive et qui ne se soutienne par ses attentes dans les voies de la perfection, tout le monde voulant se défaire de ses vices, acquérir les vertus, sentir la grâce et connaître Dieu.

CHAPITRE II.

Les déréglemens de nos attentes.

Mais néanmoins d'où vient que de tant d'âmes qui attendent Dieu, et tout ce qui les y peut conduire, il y en a si peu qui viennent à bout de leur attente? C'est que d'ordinaire toutes nos attentes sont accompagnées de déréglemens dans les choses les plus saintes, et nous voyons que dès là que l'on se met un bien devant les yeux, et que l'on y travaille avec quelque soin, on l'attend après avec si peu de patience, qu'il ne doit point paraître étrange si l'on n'obtient pas ce que l'on s'était proposé.

1. Il n'est point de personne qui ne juge bien qu'il faut attendre l'effet de ses désirs, et que ni Dieu, ni les vertus ne viennent pas aussi promptement qu'on les appelle ; l'on borne toujours le temps de ses attentes, et il n'y a presque personne qui ne se persuade devoir obtenir ce qu'il prétend, après un certain temps déterminé.

L'on se propose de vaincre une passion, mais l'on en attend la victoire dans un tel temps, au-

quel on se limite. L'on s'applique à l'acquisition de la vertu avec bien du courage, mais ordinairement l'on n'est résolu de travailler que jusqu'à un certain temps, auquel on prétend voir sa ferveur couronnée. L'on croit assez que se donnant à Dieu, l'on ne le trouve pas aussitôt; mais l'on s'attend bien, après quelque poursuite d'un temps raisonnable, d'en avoir la divine jouissance. L'on fera bien quelques efforts, pour entrer dans le recueillement, et pour se laisser conduire à la grâce; mais on ne prétend pas le faire toujours, et l'on se nourrit de l'espérance que ces efforts finiront bientôt.

Il est étrange, Théonée, que l'on prescrive des bornes à ce que Dieu et la grâce font dans nous, et vous diriez que l'on ne se donne à l'un et à l'autre qu'avec cette condition, de recevoir la loi de nous, et de ne nous point faire attendre. A votre avis, n'est-ce pas là un grand déréglement? et n'est-ce pas nous rendre bien indignes d'obtenir ce que nous attendons?

2. Mais voyez aussi les suites de cette immortification et de ce désordre de nos attentes, et considérez, je vous prie, ce qui arrive quand on prescrit ainsi un temps à ses attentes, dans l'acquisition de ses biens divins? c'est qu'ordinairement, n'ayant pas ce que l'on attendait quand le temps en est venu, parce que les choses précieuses ne viennent pas aussi vite que nos désirs, il est fort naturel que l'on soit saisi d'ennuis et de dégoût; et c'est justement ce qui arrive à ces sortes de personnes.

Elles sont fatiguées et ennuyées de tant combattre leurs mauvaises habitudes; elles n'y apportent plus que des efforts languissans, la vertu ne

leur paraît plus si agréable et si belle ; elles commencent d'avoir beaucoup de peine à se recueillir en elles-mêmes ; Dieu n'a plus pour elles tant de charmes comme il avait : elles se portent en un mot à tous leurs devoirs avec répugnance.

3. Cet ennui dans tous les saints exercices engendre après l'impatience, et c'est ainsi que nos dégoûts irritent peu à peu la nature ; car ne me confesserez-vous pas que nous avons d'ordinaire des mouvemens étrangement impatiens, lorsque nous travaillons pour avoir un bien que nous attendons ?

O Dieu ! Théonée, que l'on est injuste en ce point ! Vous diriez que les vices devraient être consumés par nos premiers feux ; que les vertus nous soient aussitôt dues ; qu'il ne faut que vouloir être homme intérieur pour en trouver l'entrée facile, et que Dieu soit incontinent obligé de se montrer à nous : nous ne sommes pas en vérité raisonnables dans la poursuite que nous faisons de la sainteté, tant nous y apportons d'impatience, si les choses ne répondent incontinent à nos attentes.

Vous trouverez qu'en tout le reste l'on patiente assez ; mais qu'avec Dieu, et dans les vertus, l'on perd toujours patience ? Hé ! je vous prie, Théonée, n'est-ce pas là bien s'oublier ? Car n'étant point de biens si précieux que les divins, n'est-ce pas à leur égard qu'il faut avoir une patience plus invincible ? Nous attendions la lumière, se plaignent ces personnes dans Isaïe, et nous sommes enveloppés de ténèbres ; nous attendions des splendeurs, et nous marchons dans l'obscurité : mais je leur réponds que ce n'est que l'impatience de leurs désirs qui forme ces plaintes, et que l'on

sait bien se taire quand on sait attendre judicieusement.

4. Le quatrième déréglement de nos attentes, est que la nature étant aigrie par ses impatiences, après avoir été abattue par les ennemis, l'on commence d'abandonner ses devoirs : l'on ne résiste plus à ses passions; l'on n'a plus d'activité pour les vertus; l'on cesse d'entrer dans son fond, et d'y être docile à la grâce; l'on ne soupire plus après Dieu par ses aspirations; et à quoi bon tout cela, dit-on, puisque les choses sont si long-temps à venir?

L'âme demeure donc alors comme sans force et sans vigueur, désistant de toutes ses entreprises, et ce qu'elle avait auparavant de ferveur pour se sanctifier, pendant qu'elle était soutenue de quelque attente, est maintenant changé dans une froideur à ne rien faire.

Et vous-même, Théonée, si vous vous considérez, vous trouverez que souvent vous n'avez eu que des ennuis, que des dégoûts, que des dépits intérieurs, que des relâchemens de tous vos devoirs, que des mouvemens de tout quitter; devez-vous être surpris après cela si vous êtes tellement retardé dans les voies de la vertu?

5. L'âme enfin passe à une dernière disposition, qui est celle de désespérer de réussir jamais dans la vertu : hé quoi? dit-elle avec Job, j'attendais que tous ces biens intérieurs me viendraient, et j'expérimente tout le contraire; un Dieu absent, une conscience fermée, des vertus difficiles, des passions toujours rebelles. N'ai-je pas attendu? et n'ai-je pas vu tant de fois et si long-temps mes attentes trompées? Je ne me suis point épargné dans mes applications, et que m'a servi tout ce

travail? Je ne ferai pas plus que j'ai fait jusques ici, pourquoi donc se tourmenter inutilement?

Ne sont-ce pas là de grands déréglemens de nos attentes? mais aussi, à vous dire vrai, je ne m'étonne pas si nous n'obtenons jamais guère les choses après lesquelles nous travaillons dans les voies de la perfection. Ceux qui savent attendre, selon les règles que je vous donnerai maintenant, ne manquent jamais d'arriver à leurs fins; mais voyez-vous, dit le Saint-Esprit (*Prov.*, 11), l'attente de ces esprits chagrins, inquiets, impatiens, précipités, elle se termine toujours à rien, et ne les fait jamais davantage avancer vers Dieu.

CHAPITRE III.

Comment il faut attendre.

Ce n'est pas assez que je vous aie montré le déréglement de nos attentes dans la vertu, il faut que je vous apprenne à bien attendre, pour faire réussir vos desseins; il y a deux moyens de bien attendre la victoire de ses vices, le trésor des vertus et la venue de Dieu dans votre âme, avec tous les autres dons de grâce qui la peuvent enrichir, sans cesser pourtant de faire tout ce qui est nécessaire pour les acquérir.

§ I.

Le premier moyen est de faire ce qui est opposé aux déréglemens que nous venons de voir; c'est pourquoi, Théonée, je vous conseille:

1. De ne limiter jamais vos attentes dans les voies de Dieu, mais de les porter toujours le plus loin que vous pourrez: si les victoires sont retar-

dées, si les vertus semblent reculer, si la vie intérieure vous paraît toujours plus difficile, si Dieu semble se cacher, et s'éloigner davantage de votre cœur, attendez sans impatience plusieurs années, et même jusqu'à la mort, sans vous lasser dans vos attentes, ne vous donnant point d'autre terme que la fin de la vie.

N'est-ce pas ce que dit Isaïe (*cap.* 24)? Attendez, derechef attendez, encore une fois attendez, comportez-vous toujours avec courage, et soutenez les épreuves de Dieu. Vous devez vous dire à vous-même: Non, je ne me découragerai jamais, quelque retardement qu'on apporte à l'effet de mes désirs et de mes ferveurs, je ne cesserai point d'attendre en moi les effets de la grâce, et l'on aura beau reculer le terme de mes attentes, jamais je n'en interromprai ma course; je ne suis que pour me sacrifier, et non pas pour donner la loi à Dieu et à sa grâce, limitant le temps de mes attentes.

2. Par une même suite, ne vous ennuyez jamais dans vos attentes, animez toujours vos ferveurs, renouvelez vos recherches, et ne vous dégoûtez pas d'une chose qui est l'unique que vous ayez à faire; mais augmentez votre ardeur par la vue de sa nécessité: car quand on pense que c'est un besoin absolu de se vaincre, d'avoir les vertus et de trouver son Dieu, on ne s'ennuie pas dans ses attentes, mais on s'en anime davantage à la recherche d'un bien si nécessaire.

3. Si la nature ne laisse pas encore d'avoir ses dégoûts en attendant si long-temps, ne vous en impatientez pas, mais attendez doucement; quoique vos passions continuent toujours de faire du bruit, que les vertus ne s'approchent point de

vous, et que Dieu vous soit toujours caché, n'en prenez jamais d'aigreur, Théonée; mais pacifiez votre âme, et persuadez-vous que ce qui ne se fait pas dans un temps, se pourra faire heureusement dans un autre; et plus vos attentes se veulent irriter, plus vous devez adoucir votre cœur, et attendre avec tranquillité le bonheur de la perfection qui vous est différé.

4. Bien loin de désister de vous appliquer à vos passions, aux vertus, à votre intérieur et à Dieu, au contraire, quand toutes ces choses seraient comme infiniment reculées et accompagnées de tous les ennuis, soyez-en plus fidèle dans vos poursuites, faites de plus grands efforts pour vous surmonter, exercez-vous plus soigneusement dans les vertus, entrez plus souvent dans vous-même, soupirez davantage après Dieu, tirant ainsi votre plus grand courage de ce qui est de soi-même le plus décourageant, et tâchant de mieux faire, lorsque la nature vous sollicite de tout quitter.

5. Que s'il vous venait des mouvemens de ne plus attendre, et de laisser tout, par désespoir de jamais pouvoir réussir, c'est alors que vous devez vous élever, et comme dit un père (*Ab. Gilb., in cant.*), prendre en quelque façon votre avantage de votre désespoir, qui ne l'est pourtant que par quelques appréhensions vaines et mal fondées. Oui, devez-vous dire alors, j'attendrai la ruine de mes passions, j'attendrai les vertus, j'attendrai mon Dieu, quelque impossibles que ces choses me paraissent, je m'efforcerai d'autant plus à leur poursuivre, qu'elles sembleront s'éloigner davantage de moi, et se dérober à mes attentes.

C'est ainsi qu'il faut attendre, allant à des opérations tout opposées à celles de ces âmes basses,

qui par leurs lâches attentes se rendent indignes de Dieu, et des vertus qu'elles semblent chercher avec quelque sainteté.

§ II.

Je trouve encore un second moyen d'attendre utilement la sanctification de son âme; et ce moyen regarde les différentes manières de plusieurs âmes, qui ayant un grand désir de se sanctifier, d'entrer dans la vie de l'intérieur, et de trouver la possession de leur Dieu, ne pouvant pas sitôt obtenir ce bonheur, l'attendent bien diversement.

1. Il y en a qui sont tellement animés contre leurs mauvaises inclinations, qui désirent les vertus avec tant d'ardeur, qui ont un tel amour pour cette vie intérieure, et qui sont si pressés de la soif de trouver Dieu et de le posséder, que le seul retardement leur est un supplice.

Oui, Théonée, attendre est à ces âmes une peine si dure, qu'elles sont comme dans un martyre, pendant qu'elles sont privées de l'objet de leur attente. Il n'y a qu'elles qui savent leur souffrance, laquelle est grande à proportion, ou que leurs vices leur donnent de l'horreur, ou que tous ces biens de grâce, et Dieu même, leur donnent de l'attrait; mais comme elles soupirent après leur sanctification, elles attendent constamment ce qui la peut opérer, quelque souffrance qui leur en coûte.

C'est pourquoi il se voit de ces âmes que la langueur consume, soit que leurs propres misères, sont un poids bien pesant, soit que l'éloignement de Dieu et des vertus leur soit intolérable.

2. J'en trouve d'autres qui attendent en soupirant. Leur plaie est tellement cachée, qu'elles

s'en manifestent souvent par les soupirs que pousse au dehors l'excès de leur peine. Ces pauvres âmes souhaitent se voir affranchies de leurs péchés, et elles crient après leur délivrance.

Elles se connaissent si nues de vertus, si éloignées de cette vie de grâce et de la possession de leur Dieu, qu'elles ne peuvent empêcher qu'on ne les entende soupirer. Hélas! disent-elles, vivre dans les impuretés et être dépouillées de tous les biens! cela se peut-il sans gémissemens et sans soupirs? Il ne nous reste donc, ô! mon Dieu, pour toute consolation, que d'attendre votre vue, et le moment où nous puissions sortir de l'esclavage de nos passions.

3. Mais il y en a que la peine de l'attente fatigue tellement par sa dureté et par sa longueur, ne pouvant voir toutes leurs passions abattues, et ne pouvant arriver à la conquête des vertus, et à la jouissance de Dieu, qu'elles ne s'en plaignent plus en elles-mêmes, étant passées comme dans une espèce de bêtise.

Cela nous est bien expliqué, ce me semble, dans le prophète (*Ps.* 103), quand il dit que les ânes sauvages, qui sont les plus stupides et les plus taciturnes des animaux, attendront que la pluie du ciel tombe, pour en être abreuvés dans leur soif. L'âme étant fatiguée par une longue attente de la victoire de ses passions, et de la possession de son Dieu, en devient aussi quelquefois toute bête, et quoiqu'elle soit pressée de cette sainte soif, elle ne fait néanmoins qu'attendre simplement en silence, abandonnant ainsi la conclusion du combat, et la plénitude des vertus, et de Dieu à Dieu même.

4. Il y en a encore qui s'exerçant dans les voies

de la perfection, après s'être bien tourmentés, n'y font plus rien qu'attendre par la mort de tous leurs désirs. Ce sont ces âmes qui attendent tout, sans attendre rien en particulier; parce qu'elles ont cette expérience, que pour réussir toujours dans ce que l'on attend, il ne faut rien attendre que ce que Dieu a déterminé de nous donner : c'est pourquoi elles font mourir tous leurs désirs, pour n'en avoir point d'autre que la volonté de Dieu.

Si elles sont de ces misérables qui ont beaucoup de vicieuses inclinations, que font-elles à votre avis, après y avoir employé tous les remèdes? Elles font comme ces malades boiteux, aveugles, estropiés, de l'Evangile (*Joann., c.* 30), qui ne faisaient point autre chose qu'attendre le mouvement de l'eau de la piscine; de même, elles ne font qu'attendre simplement le mouvement de la grâce et du Saint-Esprit, étant mortes heureusement à tous leurs propres mouvemens.

Si elles sont de celles qui ont une sacrée faim des vertus et de Dieu, elles n'en attendent pas moins le mouvement de cette divine eau, estimant qu'il ne leur appartient pas de rien troubler dans leur âme par le mouvement d'aucun désir.

Voilà toutes les façons dont je pense que vous devez former vos attentes : retirez-vous donc des égarées, et prenez les raisonnables, et vous étant déterminé tout à fait à la sainteté, ne croyez pas avec les âmes délicates et immortifiées, qu'il n'y ait pas beaucoup à attendre avant que d'arriver où l'on aspire; et avec les indiscrètes, qu'il n'y ait point de mesures à prendre pour attendre judicieusement tout ce qui nous manque.

CHAPITRE IV.

Pourquoi il faut attendre.

Nous voici maintenant au véritable fond de cette question ; car après tout, Théonée, quand vous approuveriez ce que je viens de dire, vous pourriez encore vous dispenser de la pratique, et c'est où je vous arrête, en vous montrant la nécessité de cette attente, quand vous travaillez à la perfection de vos voies : 1°. par des raisons prises du côté de Dieu ; 2°. par vos propres intérêts.

§ I.

Persuadez-vous donc bien qu'il faut grandement attendre et patienter avec Dieu, si l'on désire s'avancer, et que sans cela vous ne devez jamais espérer qu'il vous donne les vertus, qu'il vous inspire une vie intérieure, ni qu'il se manifeste à votre âme par la douceur de sa présence.

1. Je sais bien que Dieu prévient quelquefois de certaines âmes, et que sans les faire attendre, il opère tout d'un coup en elles les merveilles de sa grâce. Il changea autrefois saint Paul dans un instant, et le remplit de ses paroles ; sainte Catherine de Gênes s'en vit en un moment pénétrée et blessée : il s'en est vu d'autres, dont la sanctification et la conversion n'ont jamais excédé leur patience et leur attente, et qui en ont été purifiées, sans qu'il leur en ait coûté autre chose que de recevoir ce que Dieu y a voulu opérer. Mais Dieu, Théonée, la grâce et les vertus ont coutume de naître en nous peu à peu, et c'est un bien qu'il faut attendre avec douceur et avec persévérance.

2. Dieu aime que nous soupirions après lui dans nos attentes ; il montre à l'âme pour cet effet, comme de loin, la beauté de la vertu, cette vie intérieure et admirable, et la douce possession de sa présence : il en allume ainsi les désirs et les feux ; et afin d'en entendre long-temps les gémissemens, les soupirs et les poursuites, il éloigne l'objet de leur attente, parce qu'il ne trouve rien de plus agréable dans la créature, que ses saintes langueurs et ses cris, qu'il n'obtient d'elles qu'en se faisant attendre : cela est à ses oreilles une délicieuse harmonie, et un langage dont il chérit uniquement les saintes impatiences, se comportant à notre égard comme une mère qui se cache et se fait attendre à son enfant qui crie après elle avec empressement.

3. Après tout, quelque refus que Dieu semble faire d'écouter vos plaintes, quelque longue que puisse être votre attente, quelque longs que soient vos combats, ne vous en rebutez point, Théonée, et assurez-vous que Dieu ne manquera pas de venir, si vous persistez avec courage, pour couronner votre attente de la victoire de vos passions, de la beauté des vertus, des richesses de ses dons, et de la consolation de sa présence.

Si, l'ayant ainsi attendu avec persévérance, il ne venait pas pour vous secourir, vous en tomberiez en confusion ; or, sachez qu'il est de la foi, et qu'il y a engagé sa parole par un prophète (*Isa.* 49), que ceux qui l'attendent ne seront point confondus : en effet, qu'on en allègue un seul qui ait attendu Dieu sans s'ennuyer, et qui ait été vainement trompé dans son attente, et il lui sera permis de s'en plaindre? Ne vous en prie-t-il pas même si amoureusement dans l'Evangile? Patientez un peu

avec moi, vous dit-il (*Matth.* 18), et je vous donnerai tout ce que vous en attendez : j'ai de quoi vous contenter, comme j'en ai la volonté, si vous me voulez bien accorder quelque terme.

Ce n'est pas assez, il portera en même temps des mains pleines de mille biens; voyez, je vous prie, ce que saint Paul nous dit que Dieu prépare à ceux qui l'aiment des choses qui surpassent infiniment tout ce qui peut tomber sous les sens; mais Isaïe (*cap.* 64) en dit bien davantage; car Dieu accorde à l'amour des récompenses qui sont bien au delà de ce qui s'en peut concevoir, cela ne doit pas sembler si étrange, le pur amour ne pouvant être assez récompensé par tout ce que l'esprit humain se peut figurer; ce prophète va bien plus avant, parce qu'il maintient que l'œil n'a jamais vu ce que Dieu prépare à une âme, il ne dit pas qui l'aime, mais qui simplement sait en attendre la venue avec patience; sa venue et son orient tant attendu dans l'âme ne se faisant jamais qu'avec un écoulement de rosée et de clartés.

4. J'ajoute que Dieu ne se peut pas défendre de venir à une âme qui l'attend; car, quelque éloigné qu'il paraisse, il est toujours proche de vous, et dans votre cœur : de sorte que voyant votre attente fidèle et persévérante, voyant vos besoins et votre pauvreté, vos désirs et vos empressemens, il ne se peut pas empêcher qu'après avoir éprouvé quelque temps vos attentes, il ne vienne pour faire en vous selon vos besoins, et selon la passion de votre cœur.

Avouez-le, Théonée, ou que vous ne connaissez pas Dieu, et les inclinations infinies de son amour, ou que vous devez confesser que Dieu n'est point

capable de se refuser absolument aux attentes d'une âme qui le réclame, et qui ne cesse jamais d'attendre, quelque rebut et quelque difficulté qu'elle trouve à obtenir ce qu'elle prétend.

5. Ce qui fait encore qu'il se plaît à la faire attendre, c'est qu'il voit par là combien il en est estimé; car d'une part, elle souffre toutes les peines d'une attente importune, se voyant toujours dans le combat, et jamais dans une parfaite victoire; toujours dans les privations des vertus et de son Dieu, et jamais dans une pleine et paisible possession : et de l'autre, elle ne cesse pourtant jamais d'attendre ce qui lui paraît comme impossible : et cela ne se peut, sans qu'elle ait une haute estime de Dieu, qui prend plaisir à se voir ainsi considéré de sa créature, et qui se plaît à prolonger la joie qu'il en a, par la continuation de son attente.

6. Mais n'est-il pas encore juste qu'il tente votre fidélité? C'est ce qu'il prétend, en vous faisant attendre : il veut voir si c'est en vérité que vous voulez vous défaire des impuretés de votre âme, que vous désirez les vertus, que vous souhaitez cette belle vie de la grâce, et que vous soupirez après lui. Il en use comme s'il ignorait le fond de vos intentions, et pour en découvrir la vérité, il exerce votre patience et votre attente, vous laissant long-temps à la porte, avant que de vous l'ouvrir et de se montrer à vous : comme font les grands qui n'accordent pas des grâces sitôt qu'on les demande, et qui ne donnent pas entrée dans le cabinet et ne se montrent pas sitôt que l'on frappe à la porte.

§ II.

Vous n'êtes pas moins obligé, Théonée, d'at-

tendre Dieu, par des raisons prises de votre propre intérêt.

1. Si vous attendez patiemment que Dieu bénisse le travail que vous apportez à vaincre vos passions, il arrivera que cette faveur ne vous étant pas si promptement accordée, et que l'ayant longtemps attendue sans vous rebuter, vous reconnaîtrez alors que c'est la main de Dieu qui vous a donné ce que la longueur de vos efforts n'avait pu opérer; et ainsi vous serez humble dans votre victoire, étant bien persuadé que jamais vous ne fussiez sorti des déréglemens de vos passions, si un bras divin vous en eût retiré : et c'est cette grande attente, où Dieu vous a laissé par une sage providence, qui vous a rendu capable d'être modeste, lorsque vous avez vu vos passions soumises.

2. Si vous attendez avec douceur et avec force que Dieu verse en votre âme une grâce de recueillement, ayant fait long-temps tous vos efforts pour entrer dans cet esprit intérieur, cette attente ne vous sera pas moins favorable? Car elle vous rendra plus capable d'en supporter les opérations.

Parce qu'ayant travaillé un long espace de temps à vous posséder vous-même dans votre fond, par le dégagement de toutes choses, vous vous serez accoutumé, et à vous épurer du créé, et à supporter tous les dégoûts intérieurs, qui d'ordinaire accompagnent nos industries. Ainsi, lorsque la grâce commencera de s'emparer de votre âme, par un nouvel empire, vous n'aurez pas tant de peine à supporter toutes ses opérations de pureté; puisque vous ne ferez que lui laisser faire ce que vous tâchiez de faire vous-même auparavant, et que vous faisiez fort imparfaitement.

3. Si vous attendez sans vous ennuyer, que Dieu se communique amoureusement à votre âme, et qu'il y répande les trésors de ses vertus et de ses dons, en supportant patiemment la rigueur de ses absences, ô Dieu! que cette attente vous sera avantageuse: car vous verrez bien que ses visites ne sont que des effets de miséricorde, et non pas de suites dues à vos préparations. Dieu y trouvera sa gloire, puisqu'il en sera mieux reçu dans votre âme, et vous y trouverez votre utilité, en recevant encore, à cause d'une si sainte disposition, une plus grande abondance de grâces.

S'il vous découvrait les douceurs de son amour, sans avoir été auparavant bien attendu, vous ne regarderiez plus cela comme un privilége signalé de sa grâce, et vous le recevriez peut-être avec un esprit superbe et présomptueux: vous devez donc à votre attente cette disposition si avantageuse à recevoir utilement ces divines visites.

§ III.

Mais sans m'arrêter à toutes ces longues suites de raisonnemens, je ne veux que cette pensée pour vous convaincre que vous devez être humblement dans l'attente de tous ces biens de grâce et de Dieu même.

O Dieu! Théonée, avouez-le sincèrement, combien l'avez-vous fait attendre, lorsqu'il a couru et soupiré après vous, par le mouvement de son divin Esprit? Il n'est point de lieu où il ne vous ait attendu, tâchant de vous attirer par la vue des créatures; il n'est point de temps où il ne vous ait attendu, se servant des circonstances favorables pour vous toucher et pour vous gagner; il n'est point d'âge où il ne vous ait attendu, se re-

tranchant comme d'âge en âge, après les refus qu'il avait reçus; il vous a même attendu incessamment au fond de votre conscience, hé! vous le savez trop, afin de rencontrer quelque heureux moment de retour, après vos grands égaremens; ah! quelle bonté! ah! quelle patience!

2. Quoi donc? après cela ne sera-t-il pas juste que sans vous lasser vous attendiez Dieu, même toute votre vie, ne dût-il jamais se rendre sensible à votre cœur? Oseriez-vous bien le presser de venir aussitôt à vous, de répandre en vous tous ses dons, de faire luire un beau jour dans votre âme, de vous délivrer de la tyrannie de vos passions, vous, de qui il n'a pu depuis si long-temps obtenir intérieurement une seule heure de conversation? Vous penseriez donc précipiter sa venue après l'avoir fait attendre tant d'années, et avoir incontinent toutes choses à souhait, et vertus, et dons, et intérieur, et jouissance, quoiqu'il n'en ait pu obtenir une seule de vous, qui ne lui ait coûté de longues poursuites.

3. Hé quoi? tous ces biens vous sont-ils dus? Sur quoi fondez-vous les impatiences de vos attentes? Vous savez attendre avec les créatures, dans tous vos intérêts humains; il n'y a donc que Dieu avec qui vous ne pouvez attendre. Vous attendez tout ce qui est périssable et indigne de votre âme, avec une patience invincible, et vous vous rebutez aussitôt d'attendre Dieu et les vertus qui mériteraient la patience et l'attente de plusieurs siècles.

4. Ah! soyons plus raisonnables, Théonée; n'en demandez pas plus de Dieu que vous ne lui en avez accordé; attendez-le avec la même patience qu'il vous a attendu; et estimez-vous indigne

qu'il vienne seulement jamais à votre aide, non plus qu'à votre consolation, après que vous l'avez indignement fait languir et souffrir dans ses attentes.

Il vous en avertit par un prophète (*Osée*, 3) : Tu m'attendras, dit-il, fort long-temps, puisque je suis aussi disposé de t'attendre, comme j'ai déjà fait tant de fois. Je vous avoue que je ne comprends pas comment il se pourrait faire que des esprits précipités, bouillans et sensuels, voulussent que Dieu vint promptement les couronner de faveurs, sitôt qu'ils l'appellent et qu'ils ont quelques petites ferveurs, eux qui à peine ont eu une seule complaisance pour se rendre aux longues poursuites de ses attraits : ah! ne m'en parlez pas, cette manière aurait quelque chose d'insolent et d'intolérable.

5. Disons plutôt à Dieu : Mon Dieu, je n'ose pas seulement vous attendre, parce que je m'estime indigne de vous; je devrais plutôt dire : J'attends votre justice, j'attends vos châtimens, j'attends vos colères ; venez donc, ô l'héritage et le fruit de mes crimes ; venez, ô le partage de mes justes indignations, comme de celles de mon Dieu, mais que j'attende vos présens et vos douceurs! Mais que je vous en presse par l'impatience de mes attentes. Oh! ce serait une trop grande témérité à un criminel. Eloignez plutôt de moi toutes ces faveurs, et vous-même, ô mon Dieu! demeurez dans vous-même, puisque je ne mérite pas de vous un tel abaissement.

Voilà les sentimens qu'une véritable humilité devrait plutôt vous faire concevoir : néanmoins, comme les bontés de notre Dieu invitent bien plus les âmes à la confiance, et qu'il veut même que

nous l'attendions ; apprenez à attendre, Théonée, sans jamais vous ennuyer, faisant toujours de votre part, selon la mesure de votre grâce et de vos forces ; apprenez, dis-je, à attendre, et la victoire de vos passions, et le règne des vertus, et la vie de la grâce, et la familière présence de Dieu ; car votre attente en est l'attrait le plus persuasif, et Dieu ne pourra se défendre qu'il ne vienne lui-même vous remplir aussi-bien de lui que de tous les biens de sa grâce.

MAXIME IV.

Il n'est point de si noble voie d'opérer dans l'intérieur, que d'opérer par voie de foi.

J'ai un extrême désir, Théonée, que vous ayez une âme forte dans les voies de la perfection, et que vous vous retiriez de toutes ces dispositions intérieures, qui vous portent à ne vous appuyer jamais que sur le sensible. Car autrement vous demeureriez toujours dans l'enfance, qui ne recherche que les choses délicates, et qui refuse tout ce qui a quelque solidité, et je désire que vous soyez homme, et que vous aimiez une nourriture plus solide.

C'est pourquoi je vous présente cette maxime, pour vous faire entrer dans l'esprit de la foi, en vous faisant entrer dans les voies de la perfection, et pour empêcher par ce moyen que vous ne vous embarrassiez de tous les esprits dont on a coutume d'être animé pour s'avancer dans la vertu.

Ne pensez pas néanmoins que je veuille ici vous donner un traité de la foi, que vous pouvez voir en plusieurs auteurs, qui en ont parlé fort docte-

ment. Sans m'arrêter donc à vous en expliquer la nature et toutes les suites, je n'ai qu'une seule pensée à vous mettre dans l'esprit, qui est qu'entre toutes les voies d'opérer intérieurement, la plus noble et la plus éminente est celle d'opérer en esprit de foi.

Mais vous me demanderez d'abord s'il n'est pas plus noble d'opérer dans l'esprit de la charité. C'est ce que tout le monde en dit (*D. Gr. in mor.; D. Amb.*), m'objectez-vous, et que c'est elle qui fait la mesure et la grandeur de la sainteté; qu'elle est comme la mère de toutes les vertus, et qu'elle est en toute chose la compagne nécessaire de la foi, qui devient sans elle comme un corps inanimé, et un arbre qui n'a plus de sève ni de racine (*D. Ber.*); car la foi de son essence ne nous sanctifie pas, étant l'effet d'un principe qui ne peut mériter, à savoir de l'entendement, et elle ne le fait qu'autant qu'elle est commandée et animée par la volonté.

Pour vous satisfaire, et pour vous exposer clairement ma pensée, il faut un peu démêler cette difficulté. C'est une chose qui ne souffre point de doute, que si l'on compare l'acte de charité avec l'acte de foi, la première manière d'agir est bien plus noble que la seconde; mais ce n'est pas le sens de ma proposition.

Afin de le bien comprendre, il faut supposer que l'opération de la charité est comme une forme universelle, qui s'introduit et s'insinue dans toutes les autres opérations de l'âme, comme en autant de différentes matières; à peu près, comme dit un ancien, que l'amour est le principe, l'âme et la fin de toutes choses. Car quand une âme passe par tous les différens états, elle aime dans les

croix, elle aime dans les joies, elle aime dans les ténèbres, elle aime dans les clartés : de sorte que toutes ces diverses dispositions sont comme la nourriture de la charité ; parce qu'en effet, elle vit de toutes ces choses, elle vit de souffrances, elle vit de douceurs, elle vit d'obscurités, elle vit de lumières, étant un feu qui entretient son ardeur et sa flamme, de toutes les matières qu'on lui donne.

Je veux dire maintenant qu'aimer Dieu et le servir dans tous les états imaginables de l'âme, soit agréables, soit fâcheux, de paix ou de guerre, d'amertume ou de suavité, de clartés ou de ténèbres, de jouissance ou de délaissement, en sorte que le seul rayon et le seul esprit de la foi dirige et anime la charité dans tous ces états intérieurs, est la manière la plus haute et la plus sublime dans les voies de Dieu. C'est ainsi que ce rayon et cet esprit seul de la foi surpasse tous les esprits les plus lumineux, les plus ardens, les plus délicieux, les plus mortifiés et les plus spirituels dont nos actions peuvent être animées. Ce qui a fait dire à saint Grégoire (*In mor.*), que ce qui opère la plus éminente grandeur des saints, est l'esprit de la foi, quand il est la conduite et l'âme de tout ce qu'ils font et de tout ce qu'ils souffrent pour Dieu.

J'espère donc, par ce moyen-là, vous élever à une vertu mâle et généreuse, en vous tirant de ces manières intérieures d'agir, tendres, douces et sensibles, mais faibles et sensuelles, où aspirent la plupart des âmes. Ayez seulement du courage, Théonée, et apprenez bien aujourd'hui, dans cette maxime, à servir Dieu pour lui-même et à trouver votre paix et votre sainteté dans l'indépendance de tous les états intérieurs.

Deux raisons prouvent manifestement la vérité que j'avance, à savoir, qu'il n'est point de manière d'agir si sublime pour arriver à la perfection, que l'esprit de la foi; la première est, parce que son opération est la plus spirituelle et la plus dégagée; la seconde, parce que cet esprit de foi est celui qui nous rend le plus capable d'union avec Dieu. Vous n'avez point de plus violent désir, Théonée, que d'être un homme tout spirituel et dégagé de la matière; c'est la fin de tous vos soins et de toutes vos aspirations, et c'est aussi où j'ai dessein de vous conduire par cette maxime.

CHAPITRE PREMIER.

Agir par esprit de foi est la manière la plus spirituelle et la plus dégagée.

L'on dit tant que l'on veut mener une vie spirituelle; l'on recherche les voies qui peuvent y conduire; l'on s'y étudie même souvent par de grandes applications: mais en vérité, je ne pense pas qu'on le veuille sincèrement; car l'on veut tout ce qui détruit cette vie de l'esprit, lorsqu'on paraît la désirer, et l'on renonce à ce qui est l'unique voie pour y arriver.

Mais que recherche-t-on donc? et après quoi soupire-t-on, quand on fait dessein de travailler à cette vie intérieure? l'on soupire ordinairement après quatre choses, dans lesquelles on se persuade que consiste l'âme de cette vie, parce qu'elles s'y trouvent assez souvent, quand la conscience y est bien disposée; ce sont: 1°. les lumières qui règnent dans l'entendement, et qui lui découvrent tant de rares connaissances; 2°. les dou-

cœurs qui sont dans la volonté, et qui la pénètrent si agréablement ; 3°. les vives appréhensions, qui ont leur siége dans l'imagination, et qui représentent fortement les grandes vérités ; 4°. les sentimens qui possèdent la substance de l'âme, et qui la portent toute entière à un objet, sans aucun raisonnement.

Voilà ce que tout le monde recherche, sitôt que l'on se forme un dessein de la vie spirituelle ; et la plupart s'égarent vainement dans cette pensée, qu'ils n'entreront jamais dans cette divine vie, pendant qu'ils seront enveloppés de ténèbres, qu'ils ne boiront que de l'amertume, que leur imagination sera froide et glacée, que les sentimens de leur âme seront étouffés et languissans.

Sortons, Théonée, sortons promptement de cette fausse persuasion, que je ne puis supporter, je vous le confesse, dans ces âmes si lâchement intéressées, lorsqu'elles prétendent à la grandeur de cette vie intérieure ; mais disons plutôt, et qu'elles l'apprennent une bonne fois, qu'elles s'en éloignent étrangement, par cela même qu'elles pensent en être l'état et la perfection. Elles ne veulent point agir pour acquérir les vertus, et pour entrer dans cette vie toute spirituelle, si elles n'y sont conduites par les lumières, poussées par les appréhensions, attirées par les douceurs et animées par les sentimens. O pauvres aveugles, hé ! vous ne voyez pas que ce que vous pensez vous être favorable pour mener une vie spirituelle, vous rend toutes matérielles et toutes terrestres.

En effet, remarquez que ce qu'elles recherchent dans cette sorte de vie, est ordinairement ce qui les corrompt. 1°. Les lumières leur inspirent de

mouvemens superbes. 2°. Les vives appréhensions leur laissent de l'attachement à ces grandes vues. 3°. Les douceurs en font des sensuelles. 4°. Les sentimens les rendent paresseuses à ne rien faire, si elles n'en sont toujours émues. Toutes ces dispositions, qui portent quelque sensibilité, leur donnent des manières d'opérer si basses, qu'elles trouvent leur corruption dans les voies par lesquelles elles prétendent se spiritualiser.

Mais ajoutez, je vous prie, encore cette remarque, que la privation de ces choses n'est pas moins à ces personnes un principe de corruption, que la possession; car comme elles ne soupirent qu'après les clartés, après les douceurs et après les sentimens, ne les pouvant obtenir, ce ne sont plus que langueurs, que découragemens, qu'inapplications à tous leurs devoirs.

Sortez donc, Théonée, de tout ce bas étage, débarrassez-vous de toutes ces impuretés de votre âme, et renoncez volontiers pour jamais à toutes ces voies sensibles, qui n'ayant rien de mauvais en elles-mêmes, nuisent tant néanmoins par le mauvais usage qu'on en fait.

§ I.

Je vous fais donc entrer dans cet esprit de pure foi, qui vous dégage et vous affranchit de toutes les choses, par lesquelles l'âme est d'ordinaire beaucoup retardée de sa perfection, et je vous montre la spiritualité et l'excellence de son opération, lorsque tout ce que vous faites pour Dieu n'est uniquement inspiré que de son esprit, et non de ces dispositions douces et lumineuses.

Premièrement, cette façon d'opérer en pur esprit de foi, est appuyée sur des maximes et des

principes qui lui donnent toute une autre pureté, et une autre grandeur que n'ont pas celles qui sont soutenues d'agréables sentimens. Par exemple, si vous êtes dans les croix et les plus dures adversités de la vie ; votre esprit de foi n'a ici que faire de toutes les lumières, des sentimens et des douceurs de ces âmes délicates, pour en supporter le poids : il y a une Providence, vous dit-il, qui distribue tous les maux de la vie, et en donne la mesure qu'il lui plaît, selon les temps qui sont marqués? Il se faut soumettre à l'ordre qui en a été arrêté, et ne pas prétendre troubler cette conduite universelle par un privilége particulier. Il n'en faut pas davantage pour faire votre âme une victime de cette grande Providence, et pour en adorer tous les ordres : comme lui disant, avec Judith (*Cap.* 3) : Les secrets de vos jugemens, ô mon Dieu, sont cachés dans votre Providence, c'est pourquoi j'y soumets aveuglément ma raison, pour en recevoir humblement tous les plus rigoureux effets.

Si les épreuves de Dieu passent de l'extérieur, jusques au fond de votre âme par les désolations ; la foi vous crie aussitôt qu'il y a un domaine de Dieu, qui n'étant point borné à ce qui tombe sous les sens, entre dans l'intime essence de nos êtres : O mon Seigneur et mon Père, fait-elle dire à cette âme, et le grand dominateur de ma vie (*Eccl.* 25), j'aime tous vos délaissemens, pourvu seulement qu'il me reste quelque petit soutien qui m'attache à vous. Avec ce mot de domaine de Dieu, que la foi lui fournit et lui présente, elle en supportera mieux, et avec plus de courage, toutes les désolations, qu'avec toutes les dispositions les plus pénétrantes et les plus sensibles.

Je suppose encore que vous soyez dans l'abandon de toutes les créatures; pensez-vous que la foi se mette alors en peine de recourir aux consolations ni humaines ni même divines? Elle est trop généreuse, et elle vous dit incontinent dans ce combat d'abandon, ce que dit autrefois saint Michel aux anges fidèles, dans celui des révoltés. Qui est donc ici semblable à Dieu, pour qu'on l'abandonne, quoique l'on soit abandonné de toute la nature? Cette seule parole, Théonée: *Quis ut Deus*, inspire à l'âme une vigueur qui fait qu'elle ne craint ni le ciel, ni la terre, ni les anges, ni les hommes.

Voilà comme l'esprit de la foi, parmi toutes les croix et les tentations, sans s'arrêter à tirer alors son soutien de ces dispositions intérieures, agréables et consolantes, élève l'âme à de plus hauts principes, sur lesquels étant appuyée, elle est capable de supporter et de vaincre tous les efforts des hommes et des démons.

§ II.

Le grand avantage que je trouve encore dans cette manière d'opérer par la foi, c'est que plus l'âme est dépouillée de lumières, de vues, de sentimens et de douceurs, la foi en est beaucoup plus forte, et en contracte une fermeté qui rend l'âme inébranlable.

Une chose est d'autant plus forte, qu'elle est plus resserrée dans sa nature et dans son essence; parce qu'étant ainsi comme moins divisée d'elle-même, sa vertu en est plus réunie et ne se dissipe pas, comme elle ferait, si elle s'étendait et se communiquait davantage.

Je dis pareillement que la foi étant essentielle-

ment obscure pour ne rien voir de ce qu'elle croit, elle ne conserve jamais mieux sa force et sa vertu, que quand elle demeure dans ses pures ténèbres; de sorte que tout ce qui la fait voir, l'affaiblit, parce qu'elle sort ainsi de sa propre nature, et qu'elle perd cette vigoureuse et cette noble manière d'opérer, qu'elle ne tire que de son obscurité.

Or, si vous y voulez prendre garde, vous trouverez que les lumières, les douceurs, les appréhensions et les sentimens, retirent la foi de cette heureuse nuit, commençant de la faire voir et de la faire sentir : les belles connaissances dissipent beaucoup ses ombres, les vives appréhensions rendent sa créance moins soumise; les douceurs lui ôtent cet esprit qui n'expérimentait rien, et qui croyait tout sans expérience; les sentimens lui dérobent presque tout son emploi, faisant le principe de nos actions. De sorte que la foi en est bien moins pure, par ces dispositions agréables, parce qu'elle sort davantage de son essence obscure et ténébreuse, et par une même suite son opération en est bien moins noble et moins élevée.

Jamais donc votre foi n'est plus forte dans son opération, que lorsque votre âme est toute dénuée de lumières, de consolations et de sentimens, et jamais vous ne faites rien de plus héroïque dans la vertu et de plus digne de Dieu, que lorsqu'elle vous fait agir dans ces dispositions. Je renonce donc à toutes ces impressions brillantes et sensibles, si Dieu n'en ordonne autrement, puisque par là je perds la grande pureté et l'éminence de la foi, et que je commence d'opérer d'une manière moins parfaite et moins sublime. J'aime tendrement la pauvreté de tous ces agréa-

bles biens, laquelle me rend capable de faire quelque chose de plus grand pour Dieu, et je me condamne volontiers à être stupide et aveugle toute ma vie, puisque j'en suis, étant soutenu de la pure foi, plus invincible et plus fort dans la vertu : c'est-là, Théonée, ce que vous devez dire.

Car considérez encore la faiblesse d'une âme qui n'est animée à la perfection que par ces dispositions sensibles, et non pas par la pure foi; si ses lumières viennent à s'obscurcir, si les appréhensions se refroidissent, si ses douceurs l'abandonnent, si ses sentimens sont éteints, elle changera aussitôt que ses dispositions, parce qu'elle s'appuyait sur un fond coulant et incertain; et vous la verrez aussi languissante et aussi abattue, qu'elle était fervente, lorsqu'elle était pleine, et comme enivrée de ces douces et de ces sensibles opérations de la grâce; mais que la seule et pure foi l'applique aux actions de vertu, oh! vous la verrez alors toujours forte, toujours égale et sans changement, parce qu'elle s'établit sur un principe qui ne change jamais.

§ III.

Si vous n'étiez pas néanmoins encore assez persuadé de ce que je viens de dire, pour préférer cette voie de servir Dieu dans les simples vues de la foi, à celles qui font marcher dans les clartés et dans les douceurs, j'espère que vous vous rendrez à ce que je dirai, et que vous chérirez infiniment plus la pauvreté et les ténèbres de la foi, que les richesses et les lumières de toutes les autres voies.

Car savez-vous bien que cette manière d'opérer par esprit de foi simple et toute nue, quand on

travaille à sa perfection, est le bonheur consommé de l'âme ? elle ne voit rien, et elle ne goûte rien, il est vrai : elle est tellement vide que sa nudité est extrême, je l'accorde ; mais aussi elle est en échange toute pleine de Dieu, et ne l'est que de Dieu. Son dépouillement est comme récompensé par la substitution de Dieu même, qui se met seul en la place des choses qu'elle n'a pas. Elle goûte son bonheur jusque dans son insensibilité et dans son obscurité, d'où elle puise une nouvelle félicité par des voies ineffables ; mais vous me demanderez quels sont ses sentimens.

Ah ! dit-elle, que je suis heureuse dans le dépouillement universel de toutes les choses sensibles, n'étant soutenue que de la pure foi, pour aller à la perfection et à mon Dieu ? Hé ! que cette voie est pour moi précieuse et divine, où étant dénuée de tout, je rencontre une divine plénitude ; j'avoue que mes puissances et la substance de mon âme sont dans une générale désolation, étant réduite à la simple foi et à la privation de tout le sensible ; mais, oh ! que Dieu remplit bien toutes ces grandes vacuités ! Car, en vérité, je puis dire que je n'ai que Dieu dans l'entendement, au lieu de toutes les connaissances et de toutes les lumières qui y sont éteintes ; je n'ai que Dieu dans la volonté, pour toutes les saintes ardeurs qui en sont bannies ; je n'ai que Dieu dans le cœur, pour toutes les douceurs qui lui sont refusées ; dans l'imagination, je n'ai que Dieu pour toutes les saintes appréhensions qui y sont mortes ; dans le fond de ma substance, je n'ai que Dieu pour tous les sentimens qui n'y ont plus d'entrée : de sorte qu'étant dépouillée de tout, et ne me restant

plus que la foi pour agir, je puis dire que Dieu seul est ma lumière, Dieu seul est ma douceur, Dieu seul est mon ardeur, Dieu seul est mon sentiment; c'est ainsi que Dieu seul est mon unique plénitude, et que la foi m'ôtant tout, me donne tout, d'une manière plus éminente; c'est ainsi que Dieu, dans les obscurités de la foi, est mon guide, est mon âme, est mon repos; mais c'est ainsi que j'ose et que je puis dire que mon bien-aimé est à moi, et que je suis à lui; il est à moi, car il ne trouve rien en moi qui lui dispute la place, tout étant vide et dépouillé : et je suis à lui, car je consens à n'être jamais possédée que de lui.

Cette âme à qui la foi a tout ôté, pour ne lui laisser que son Dieu, dit bien d'autres choses, quand elle comprend le bonheur de sa voie; refuseriez-vous après cela d'y entrer, aspirant à la perfection, puisque toutes les pertes des puissances, et de l'âme, sont si divinement réparées? et ne devez-vous pas maintenant conclure que la manière d'opérer par la pure foi, est la plus spirituelle et la plus avantageuse de toutes celles qui nous peuvent perfectionner dans la vertu.

CHAPITRE II.

Agir par esprit de foi est la manière qui nous unit davantage à Dieu.

Si la manière d'agir de l'esprit de foi lui donne de si grands avantages, étant toute spirituelle, elle ne doit pas être moins préférable à toutes les autres, parce qu'il n'en est point comme elle, qui nous fasse arriver à l'union divine. Il n'est rien qui soit

dégagé comme elle de tout le créé, et il n'est rien comme elle qui regarde Dieu dans toute sa pureté; de sorte que cette élévation et ce vol qu'elle prend au-dessus des choses créées, et ce pur regard de ses yeux nous donne le privilége d'une parfaite union avec Dieu.

Pour le premier, vous savez bien, Théonée, comme nous venons de voir, que l'esprit de la foi n'est point esclave de toutes les dispositions de l'âme, agréables et sensibles, qu'il s'élève au-dessus, et qu'il n'a besoin, ni de leur feu, ni de leurs douceurs, ni de leurs lumières pour agir; mais je dis maintenant quelque chose de plus, à savoir, que comme la foi n'est point aidée de ces faveurs dans les actions les plus vertueuses, elle n'en est point aussi retardée, pour nous unir à Dieu.

Et la raison de cela est qu'étant toute dépouillée des secours d'une grâce douce et charmante, il semblerait qu'elle dût être arrêtée par les difficultés des tentations, des aridités, des ténèbres, des amertumes, des désespoirs, pour ne pas arriver à cette divine union; mais elle élève bien l'âme au-dessus de tout cela, pour lui faire trouver son terme; et comme elle n'est point amollie, ni flattée par les caresses de la grâce, elle n'est point intimidée aussi par les ennemis qu'elle rencontre. Ces faiblesses et ces craintes sont ordinaires dans les voies intérieures, qui sont esclaves et dépendantes des sensibilités; mais la foi n'eut jamais d'esclave, elle est toujours libre, et se porte vers son terme, sans en être jamais retardée.

Un père dit à ce propos, qu'elle passe les bornes de la raison humaine, l'usage de la nature et les termes de l'expérience: cela veut dire que

quelque raisonnement que fasse la raison, et quelque expérience que puisse avoir la nature, pour effrayer l'âme par les difficultés, afin qu'elle ne s'unisse pas à son Dieu, la foi l'enlève comme ferait un aigle, pour la transporter jusqu'à son terme.

Les ténèbres s'y opposent, et mettent comme un chaos infini entre elle et Dieu, qu'elles lui représentent comme un Dieu caché dans ses abîmes; mais la foi passe au travers, et perçant ces ténèbres, comme un rayon qui perce les plus sombres obscurités de la nuit, elle va trouver Dieu jusque dans son sein. Les amertumes disent à l'âme que Dieu n'est pas ce Dieu si bon et si doux, que l'on dit porter les douceurs dans ses mains; mais la foi passe plus loin que ce qu'en dit l'expérience, faisant connaître à l'âme qu'il en est une source intarissable, qui se répand avec abondance dans l'éternité, et qui s'écoule ici de temps en temps, comme il lui plaît: les tentations disent à l'âme qui les souffre, que Dieu n'a pas soin d'elle, et qu'il l'abandonne aux ennemis de son salut; mais la foi passant plus avant que la tentation, l'assure que jamais Dieu n'en fût plus proche, ni plus fortement attaché à elle, et que la peine de l'âme est comme un divin lien qui l'unit à son Dieu: les pensées de désespoir tâchent de troubler le fond de sa conscience, et lui disent que l'arrêt de son malheur est porté; mais la foi passe au delà de toute cette confusion, jusque dans l'abîme des miséricordes de Dieu.

De sorte que la foi ne s'arrête jamais ni aux cris de la nature, ni aux angoisses de la conscience, ni à la rude expérience des sens, ni aux raisonnemens de l'esprit humain, ni à ce que les puissances

ennemies peuvent inspirer de plus terrible ; mais s'élevant au-dessus de tout cela, et étant toujours victorieuse de ces obstacles, elle fait à l'âme trouver son Dieu, et s'y unit en paix. Et si Dieu même quelquefois, par un dessein d'épreuve, semble rejeter l'âme comme une réprouvée, la foi l'élève en quelque façon au-dessus de Dieu même dans Dieu, lui faisant trouver un certain dernier fonds de bonté, qui lui donne des assurances contre toutes ses menaces.

O Théonée ! que nous avons sujet ici de nous écrier, imitant le divin Sauveur à l'occasion de cette femme de l'Evangile : Que la foi est grande, et que sa vertu est incomparable, pour nous conduire à Dieu ; puisque, malgré tous les obstacles de la nature, des tentations et des démons mêmes, elle nous fait parvenir à son union ! Jugez après cela si vous devez rechercher d'autres voies de vous sanctifier que celles de la foi, et si vous ne devez pas dire avec transport : Oh ! que je sois aveugle, stupide, tenté, et rempli d'amertume, pourvu que la foi pure soit mon âme et ma conduite, par le moyen de laquelle je puisse chanter des victoires, et arriver à l'union avec mon Dieu !

Cette manière d'agir par voie de foi, afin de consommer notre union avec Dieu, ne nous élève pas seulement au-dessus de tout le créé, en rompant les difficultés ; mais elle regarde Dieu avec une pureté et un dégagement admirables.

Les autres voies qui mènent à Dieu, le considèrent ordinairement d'une manière intéressée, et sous des regards qui peuvent beaucoup flatter notre amour-propre. Tantôt on le regarde tout revêtu de gloire, tantôt éclatant de beauté, tan-

tôt comme une mer de délices, tantôt relevé par un pouvoir incomparable, tantôt comme une source d'amour. Toutes ces vues sont saintes du côté de leur objet ; mais n'est-il pas vrai, Théonée, qu'il est bien doux à la nature d'aspirer à s'unir à Dieu, lorsqu'on le considère environné de tant de charmes ? qui ne souhaiterait cette sorte d'union, puisque c'est souhaiter sa propre gloire et son propre plaisir ? Pour moi, je ne m'étonne pas de ces âmes spirituelles, qui s'y portent avec tant d'ardeur, quand elles contemplent ce divin objet, avec toutes ses bontés et ses lumières ; le plus souvent elles cherchent à se satisfaire dans cette jouissance, et dans cette union délicieuse ; car il n'est rien de si naturel que d'aimer son plaisir et sa gloire.

Mais la foi a des vues bien plus nettes et plus désintéressées, et elle porte une âme, en servant Dieu, à le considérer avec bien plus de pureté : elle laisse aux âmes tendres et sensuelles, de ne pouvoir rien faire, et de ne pouvoir s'unir, si Dieu ne leur paraît toujours un Dieu doux et délicieux ; c'est la manière la plus commune parmi les personnes spirituelles ; mais la pure foi a pour son unique soin d'élever l'âme à contempler Dieu tout pur, et à n'y prétendre d'union que pour s'y perdre, et non pas pour y chercher à s'enivrer des délices, et à se revêtir de gloire. Elle ne regarde Dieu que comme souverain et premier Etre, et elle ne fait réfléchir l'âme sur elle-même que pour se consumer dans ses services, et pour s'anéantir dans son union.

Elle rejette, en travaillant et en contemplant toutes les vues qui peuvent lui représenter Dieu hors de sa grande simplicité, ne voulant pas

moins unir l'âme à un Dieu simple et dégagé de tout ce qui peut satisfaire, qu'elle est elle-même simple et dégagée de ce qui peut la contenter du côté de la créature. Elle ne veut ainsi d'union que de pur esprit à pur esprit, et c'est pour cela qu'elle simplifie incessamment ses regards, afin d'avoir plus de disposition à cette divine liaison. Car remarquez que notre union tient de la nature de la représentation que nous nous faisons de l'objet; si donc vous ne vous représentez Dieu tout pur et tout simple, votre union ne sera pas toute simple et toute pure.

Dieu n'est point beauté, il n'est point douceur, il n'est point lumière; il est tout cela, et rien de tout cela en particulier; mais il est tout esprit; c'est donc un esprit tout pur, à l'union duquel la foi invite l'âme, l'ayant auparavant toute purifiée elle-même. Car faites réflexion que, comme Dieu n'a que faire de vos douceurs, de vos lumières, ni de vos belles connaissances, pour s'unir à vous, mais qu'il ne veut qu'une âme simple et dégagée, pareillement pour entrer en union parfaite avec Dieu, vous n'avez que faire de vous arrêter à Dieu beau, bon, miséricordieux, délicieux, mais à Dieu simple et tout pur. En effet, prenez garde que dans l'Ecriture (*Gen.* 6) il ne menace l'homme de retirer de lui son Esprit, que parce qu'il est chair, comme voulant dire qu'il veut qu'il soit tout esprit, afin que le sien en puisse souffrir l'union.

Et voilà les admirables conduites de la foi; voilà l'éminence de ses opérations, par-dessus toutes les autres voies; voilà où vous devez aspirer et entrer, si vous prétendez aller bien en avant dans la perfection.

C'est pourquoi dites encore : Oh ! que toutes les lumières soient donc éteintes pour moi ; que les consolations soient à jamais loin de mon âme ; que les sentimens les plus doux n'entrent jamais dans mon cœur ; ah ! j'y consens volontiers, si Dieu n'en ordonne autrement. Toutes ces choses ne me sont plus que comme un néant ; soupire après qui voudra par ses désirs et par ses saintes pratiques ; je les y laisse aller chacun selon son attrait : mais pour moi, je verrais toutes ces voies ouvertes, que je ne ferais pas un pas pour y entrer, puisque j'ai trouvé quelque chose de plus sublime dans la pure foi, qui me purifiant de tout le sensible, m'élève d'une manière bien plus éminente à l'union avec mon Dieu.

C'est là parler comme il faut, Théonée ; et ne venez pas vous plaindre après cela quand vous ne sentirez pas les douces visites de Dieu, et que vous sentirez même la rigueur de ses absences ; car je vous renverrai à la foi, et si vous refusez d'y aller, je vous dirai que vous êtes un sensuel, qui ne voulez servir Dieu que pour ses douceurs et ses consolations.

CHAPITRE III.

Les grands avantages qu'il y a d'agir dans l'esprit de la foi.

Pour ce qui est des avantages qu'il y a d'agir dans l'esprit de la foi, ils sont extraordinaires, et je ne comprends pas comment les autres voies peuvent être recherchées ; je ne sais pas comment ayant de l'ardeur pour se perfectionner, l'on ne s'y porte pas pour obtenir ce que l'on désire. Vous en ferez vous-même le jugement, après que je vous en aurai exposé la vérité.

1. Cette manière d'agir dans l'esprit de la foi, est une voie par laquelle Dieu a coutume de faire marcher les âmes qu'il destine à une éminente sainteté. Il les comble souvent de grâces bien douces, je ne l'ignore pas; mais c'est toujours pour les réduire ensuite à la pure foi, afin qu'étant plus épurée de tout le créé et de toutes les espèces imaginables, elles en soient plus capables d'union. Elie marcha dans la force du pain qu'il avait mangé, jusqu'à la montagne de Dieu (3 *reg.* 2); cette manière d'agir dans le pur esprit de la foi est proprement ce pain céleste, ce pain des forts, dont la nourriture donne à l'âme tant de vigueur et de force, qu'elle monte facilement jusqu'à cette divine montagne de l'union, au-dessus de tous les bruits qui se passent dans la région inférieure, et dont tous les autres états sont capables.

2. C'est la voie la plus sûre, puisqu'elle est seule entre toutes les voies, qui ne soit point capable d'illusion : ces voies de lumières, de goûts, d'appréhensions, de sentimens, sont sujettes à l'erreur et à l'égarement, parce qu'il n'est pas difficile au démon de contrefaire toutes ces choses, étant fondées dans le sens sur lequel il peut agir; mais, par le même principe, il ne peut entrer dans la voie de la pure foi pour y jeter ses illusions? parce qu'étant un état purement spirituel, il n'y peut avoir d'accès par les fantômes dont il se sert pour séduire les âmes, et il ne peut former sur ce fond des mensonges pour des vérités.

3. C'est une voie qui ne manque jamais; toutes les autres ne sont que pour un temps, les douceurs, les sentimens et les lumières sont de beaux jours, qui sont toujours interrompus par la vi-

cissitude des nuits : bien des raisons prouvent que ces états ne doivent être que passagers, et bien des raisons montrent encore que cent choses les peuvent détruire, soit par les dispositions naturelles, soit par les créatures, soit par les démons; mais l'état de l'esprit de foi ne manque jamais non plus que Dieu qui en est l'objet, et le démon avec toute la nature n'en peuvent retirer l'âme, qui se porte au delà, s'élevant jusqu'où rien ne peut parvenir que le pur esprit.

4. C'est une voie de croix toute pure; toutes les autres voies pénibles et désolantes ne laissent pas d'être souvent adoucies de quelque consolation qui n'est pas incompatible avec elles : mais celle de la foi toute pure, dès qu'on la met dans cette pureté, on la dégage tellement de tout, que l'esprit qui en souffre la peine, ne reçoit rien de quelque part que ce soit, qui le puisse consoler.

5. C'est une voie de pur amour; parce que le cœur qui aime Dieu dans cet état, l'aime de la façon la plus désintéressée, en ce que cette foi ne lui montre Dieu que comme un pur esprit; au lieu que les autres états le lui montrant toujours sous quelque aspect assez conforme à son amour-propre ; son amour n'est jamais si spirituel ni si dégagé ; et la foi montre Dieu d'une manière que le cœur n'y trouvant rien qui ait du rapport avec la nature, son amour en devient tout pur comme Dieu.

6. C'est enfin une voie de paix parfaite; la paix n'est jamais parfaite pendant qu'elle est capable d'être altérée, parce que tout ce qui peut laisser à l'âme quelque crainte de perdre son bien, ne lui laisse aussi qu'une possession bien imparfaite; mais la paix que l'état de simple foi donne à la

conscience est si solide, qu'elle ne peut être ébranlée d'aucune part ; car que peut-elle craindre qui lui soit ôté ? Qu'on ôte aux autres leurs lumières et leurs douceurs, elles en sont toutes troublées : mais dans cette voie de pure foi, l'âme n'ayant que Dieu tout pur, c'est ce qui ne lui peut être ravi par tous les efforts de ses ennemis, et c'est ce qui rend sa paix inaltérable.

Jugez après cela, Théonée, si dans le désir que vous avez de vous unir à Dieu, vous ne devez pas beaucoup aimer cette voie qui conduit à cette divine union, d'une manière si sûre, si parfaite et si désintéressée.

MAXIME V.

Il n'est point de personne si obligée de se sanctifier, que celle qui est consacrée à Dieu.

Il ne faut pas penser, Théonée, que tout soit fait pour s'être consacré à Dieu ; car cela est si peu vrai, qu'au contraire il en revient des obligations bien plus grandes à l'âme qui s'est consacrée. Le dessein que j'ai ici est de détromper et de tirer de l'oisiveté les personnes dont l'état de consécration leur peut être comme un état de repos, se persuadant qu'elles sont dans le terme, sans qu'il soit besoin de passer plus avant.

Ayant donc à leur montrer l'importance de leur état, je veux leur donner ici deux maximes, qui sont d'une conséquence extraordinaire : dans la première, qui est celle par où je commence, je leur fais voir la grandeur de leurs obligations, fondée sur la grandeur de leur état : mais comme l'esprit humain ne se rend pas sitôt, je leur dé-

couvre, dans la seconde, comme les fautes les plus légères de leur nature deviennent grièves dans une âme consacrée à Dieu.

J'entre donc d'abord dans la première maxime, où j'ai beaucoup de choses à dire, puisque la parfaite intelligence de cette vérité est absolument nécessaire pour être ensuite mieux convaincu de la seconde.

CHAPITRE PREMIER.

La grandeur de la noblesse d'une âme consacrée à Dieu.

Voici donc tout le raisonnement que je forme. Il n'est rien de si grand comme une âme consacrée, parce qu'en vertu de cette consécration, elle devient le domaine de Dieu, elle est faite épouse de Dieu, et elle passe dans une espèce d'être divinisé, voilà la grandeur de sa noblesse, et le sujet de ce chapitre; d'où je tire cette conséquence, que parce qu'elle est le domaine de Dieu, elle ne doit rien donner à la créature; que parce qu'elle en est l'épouse, elle doit être toute pure; que parce qu'elle passe dans une espèce d'être divinisé, elle ne doit plus vivre que d'une vie divine; voilà la grandeur de ses obligations, que nous verrons dans la seconde partie de cette maxime.

Il y a dans le siècle des personnes consacrées à Dieu, comme dans la religion, c'est pourquoi ce discours s'adresse également aux unes et aux autres; et comme je suppose, Théonée, que vous êtes de ce nombre, je vous prie avec elles de bien comprendre ce que vous êtes, afin d'être capable de comprendre ce que vous devez être.

§ I.

Je dis donc que le premier titre de la grandeur d'une âme consacrée à Dieu, est que sa consécration fait qu'elle en devient le domaine. Pour en venir à la preuve, il faut auparavant savoir qu'il y a trois sortes de domaines de Dieu. 1°. Il y a un domaine nécessaire, qui est celui qu'il a sur tous les êtres, fondé sur ce qu'il en est créateur, de qui ils relèvent essentiellement; et ce domaine est tel, qu'il ne s'en peut dispenser, étant aussi nécessairement leur souverain, qu'il est nécessairement leur principe. 2°. Il y a un domaine sacré qui regarde les temples, les vases, les autels, toutes ces choses étant uniquement du ressort de Dieu; mais ce domaine peut cesser par leur destruction. 3°. Il y a un domaine libre sur l'âme, je l'appelle ainsi, parce qu'il résulte de la liberté, en ce que librement elle se consacre à Dieu; après quoi Dieu acquiert sur elle un domaine, lequel est fondé sur cette libre consécration : ce domaine se peut violer, aussi-bien que celui des temples et des autels; toutefois, il n'est pas moins indispensable que le premier, en ce que l'âme, qui s'est consacrée à Dieu, n'a plus le pouvoir de se retirer de ce domaine, ayant passé par sa consécration de l'état de liberté dans l'état de nécessité (*D. Bern., de præc., a.* 2).

Elle devient le domaine de Dieu, en se consacrant à lui, qui est le même que si elle disait : Je renonce à tous les droits que je puis avoir sur moi, pour le regard de mon corps, de mon âme et de ma liberté; je m'abandonne à toutes les épreuves imaginables, par où l'on voudra me faire passer; je me sacrifie moi-même, et je m'im-

mole autant que je puis opérer ma propre destruction.

1. Or, remarquez maintenant que cette qualité de domaine, que contracte une âme consacrée à Dieu, lui donne une grandeur tout extraordinaire, elle en devient souverainement grande, parce qu'elle en appartient davantage à Dieu.

Ne savez-vous pas que les sujets sont d'autant plus élevés en grandeur, qu'ils appartiennent davantage au roi, et qu'ils approchent davantage de sa personne; un simple officier en reçoit bien quelque honneur, mais un officier de la couronne s'élève bien au-dessus, et un prince du sang l'emporte sans comparaison, la différence de leur grandeur venant de ce qu'ils appartiennent au roi plus ou moins.

Pareillement, comme créature, Théonée, je confesse que vous appartenez à Dieu, mais votre âme par le titre de sa consécration lui appartient d'une manière beaucoup plus étroite, et en devient un domaine plus parfait, en ce que Dieu acquiert un nouveau droit d'en disposer tout d'une autre façon qu'il ne faisait auparavant, parce qu'elle en approche davantage, qu'elle devient une reine, et qu'elle en est faite l'épouse.

2. De plus, votre âme, comme domaine de Dieu, en est infiniment anoblie, parce qu'elle est comme le fond de Dieu, et que Dieu y demeure, comme dans un fond particulier, et cette demeure communique à votre âme une grandeur toute particulière, par la qualité qu'il y prend et par la seule demeure qu'il y fait.

Il a des demeures bien différentes dans toutes les créatures; il demeure dans les astres comme lumière, dans les fleurs comme beauté, dans les

magistrats comme juge; mais il demeure dans votre âme consacrée comme dans son fond, il y demeure en roi.

Il en est comme du lieu du séjour du prince, qui lui donne quelque chose de noble et de grand par sa seule présence, au-dessus de toutes les autres villes de son royaume : de même votre âme faisant le fond et la demeure particulière de Dieu, en a bien plus de grandeur que les autres, qui ne le sont pas d'une manière si propre ni si acquise.

3. Enfin, votre âme consacrée, en tant que domaine de Dieu, est infiniment élevée en grandeur, parce qu'elle n'est uniquement domaine que de Dieu; voilà son élévation, dont elle se peut saintement glorifier. Non, je ne suis qu'à Dieu seul; que le domaine du ciel, de la terre et des enfers soit partagé avec lui aux créatures, mais ma haute gloire est que je ne le suis que de mon Dieu.

En effet, votre âme, par sa consécration, est tellement le domaine de son Dieu, qu'à son égard il ne fait pas moins de défense, qu'il faisait autrefois aux enfans d'Israël (*Num.*, 36); à savoir, que leur héritage et leur possession ne fût point partagée. Votre âme, qui est son héritage, sa possession et son domaine, ne peut être partagée, et ne peut reconnaître d'autre souverain que Dieu.

Oh! qu'on ne me parle point des créatures; votre âme, Théonée, est trop grande pour elles; non-seulement elles n'y peuvent prétendre de droit, mais elles en sont encore indignes; car il se peut dire d'elle ce que dit Isaïe du Sabath, qu'il appelle délicat : elle est comme un Sabath

par sa consécration, c'est-à-dire, qu'elle est toute sainte, mais d'une telle délicatesse, qu'il n'y a que Dieu qui la puisse toucher et en être le possesseur. Quel domaine de Dieu ! mais quelle grandeur de cette âme qui ne peut jamais assez s'étonner de son élévation ?

§ II.

Le second titre sur lequel je fonde la grandeur et la noblesse de votre âme, en ayant fait à Dieu la consécration, est qu'elle en devient aussi l'épouse. Nous sommes faits les frères de Jésus-Christ par son incarnation, et il s'est fait semblable à nous en toutes choses, dit saint Paul : nous devenons les membres de son corps mystique par le baptême ; il nous traite comme ses confidens et ses chers amis de la communion ; mais par notre propre consécration, notre âme reçoit la qualité de son épouse.

Ce que je dis, Théonée, est si vrai, qu'elle en porte avec soi la dot, recevant ce caractère ; et c'est par le moyen de cette dot qu'elle est admise dans cette divine société ; et afin que vous n'en doutiez pas, écoutez ce qu'en dit Origène (*Hom.* 1, *in cant.*), que les biens dotaux de cette âme ainsi consacrée sont son entendement et sa liberté avec son corps ; si bien qu'elle est épouse, dès là qu'elle s'est consacrée à son Dieu : elle passe même jusqu'à une alliance conjugale ; car comme une personne qui se marie n'a plus de droit sur son corps, sur son esprit et sur ses biens, pareillement cette âme perd tous les droits qu'elle avait sur son corps, sur sa liberté et sur son entendement, par le moyen de la consécration qu'elle a faite d'elle-même.

Voulez-vous voir maintenant sa grande noblesse, prise de sa qualité d'épouse? C'est qu'entre elle et son époux Jésus, il y a communauté de biens, communauté de caresses, communauté de secrets : n'est-ce pas là porter bien haut son élévation, et se peut-il rien dire de plus doux?

1. Pour les biens, je dis qu'alors ils sont communs; car n'est-il pas vrai que ce divin époux peut dire de cette personne consacrée, que son esprit n'est plus à elle, que son corps n'est plus de son domaine, que l'usage de sa volonté ne lui appartient plus, mais que les droits lui en étant transportés, tout cela est son propre héritage et sa possession? C'est pourquoi l'époux, dit Isaïe, dans la possession de son épouse, triomphe de joie, ayant fait une si belle conquête, et enrichi son amour d'une si précieuse alliance.

Or, sachez que l'âme, qui en est l'épouse par sa consécration, n'a pas un moindre droit d'en dire autant mutuellement; elle peut donc dire : Oui, l'esprit de mon époux est à moi, afin que j'en sois uniquement animée; son corps est à moi, pour en avoir sans cesse une divine plénitude par la communion; sa volonté est à moi, pour faire tout ce que je veux, puisque je n'ai point d'autres désirs que les siens : voilà comme son époux n'est pas moins à elle qu'elle appartient à son époux.

2. Les caresses leur sont encore communes; car si Dieu peut prendre ses délices avec cette âme, elle n'est pas moins libre pour en prendre avec lui, tout comme il lui plaît. Il y a une parole dans l'Apocalypse (*cap.* 28) qui explique assez bien cette vérité : *L'esprit de Dieu et l'épouse se disent réciproquement, venez à moi*; c'est-à-dire, qu'il se fait comme un écho de voix et de caresses de leurs

deux cœurs ; l'époux crie à cette âme son épouse : Venez à moi au dedans de vous même, afin que j'y prenne mes plaisirs ; cette voix d'invitation lui parle en tout temps et en tout lieu, à laquelle elle ne manque jamais d'obéir ; mais aussi de son côté elle lui crie par ses soupirs et par ses accens amoureux : Venez à moi jusqu'au fond de mon sein, afin que je jouisse de vos chastes embrassemens ; à quoi il ne manque pas de correspondre, ne lui communiquant pas moins de faveurs qu'il en reçoit de caresses ; passant même dans ces douceurs de part et d'autre, dit un père (*Ric. a. S. Vict.*), jusqu'à une espèce de jeu, se renvoyant et recevant leurs délices avec des privautés qui sont ineffables.

3. Leurs secrets ne sont pas encore moins communs : Dieu, comme époux de cette âme, a droit de lui demander la communication de tous ses secrets ; et cette âme, en qualité d'épouse qui lui est consacrée, a aussi quelque droit de prétendre à ses secrets. C'est ce qui fait que l'âme dans ces dispositions n'a point de plus doux plaisirs que de développer devant Dieu les plus secrets replis d'elle-même : cela néanmoins ne vous doit pas étonner ; car il n'est pas extraordinaire que la créature se découvre tout à son Dieu, puisqu'elle trouve des douceurs particulières dans cette manifestation.

Mais ce qui est surprenant, c'est que Dieu lui communique souvent tous les secrets de ses conduites ; il la fait entrer dans la connaissance des choses futures et passées ; il lui découvre les secrets de la gloire et des enfers ; il lui dévoile ce qui se passe dans les ténèbres des consciences ; il lui manifeste la décadence des empires, qui doit

arriver; il lui fait pressentir la mort des grands; il lui fait part des desseins qu'il a de châtier les peuples; voilà les choses dont vous voyez les vies des saints toutes remplies.

Ne vous en étonnez pourtant pas, c'est un époux qui ne peut cacher ses secrets à son épouse. Cela se peut appeler, pour me servir de la parole d'Origène (*Hom.* 1, *in cant.*), un baiser de Dieu à l'âme qui lui est consacrée, lorsqu'il l'éclaire de la connaissance des choses les plus obscures. O Dieu! quelles richesses! quelles caresses! quels secrets et quelle étonnante élévation de cette âme, qui n'est fondée que sur la qualité d'épouse que lui donne sa consécration.

§ III.

Enfin la grandeur de cette âme, qui est consacrée à Dieu, lui vient de ce que par sa consécration elle passe en quelque façon dans un être divinisé. Ce n'est point une pensée extraordinaire, ni qui soit au delà de la vérité; car je vous demande comment il s'est pu faire que l'humanité adorable de Jésus ait passé dans un être divin; parce que, me répondez-vous, elle a été dépouillée de sa propre subsistance, pour être revêtue de la subsistance et de l'hypostase du Verbe, en sorte que pour cela il faut dire que la chair de Jésus est la chair d'un Dieu, que l'âme de Jésus est l'âme d'un Dieu : c'est bien dit, Théonée, et je me sers de votre réponse pour ma preuve.

Je dis donc comme vous, que par une assez juste proportion, cette âme consacrée à Dieu par les vœux, est à sa manière dépouillée de tout ce qui la faisait subsister, Dieu ne la faisant plus subsister que de lui-même; l'essence de son en-

tendement est de subsister de ses propres pensées, et le vœu d'obéissance l'en dépouille, pour ne le faire plus vivre et subsister que de celles des supérieurs qui lui tiennent la place de Dieu : sa volonté ne subsiste que par les attachemens aux biens périssables, et le vœu de pauvreté l'en dépouille, pour ne subsister plus, et n'être plus riche que de Dieu : son corps ne subsiste et ne vit que de plaisirs, et le vœu de chasteté l'en dépouille, pour ne vivre et ne plus subsister que du corps de Jésus, dont la fréquente réception fait toutes ses délices: c'est ainsi proprement que s'opère ce dépouillement du vieil homme dont parle saint Paul, et c'est ainsi que cette âme sortant d'elle-même par sa consécration, est comme toute transformée dans un divin être.

De tout ce discours, vous devez inférer l'incomparable grandeur d'une âme qui est consacrée à Dieu, en devenant le domaine et l'épouse, et entrant avec lui dans une espèce de même être. C'est ce qu'appelle un père, le mystère de l'étonnement et de l'épouvante des saints, quand ils contemplent l'excès des grandeurs où est élevée une âme, par la consécration qu'elle fait de soi à son Dieu. Mais vous-même, Théonée, n'avez-vous pas sujet, étant de ce nombre, de vous effrayer en quelque manière de votre propre élévation : ce qui me donne lieu de vous dire avec un saint : O épouse de l'époux céleste, ouvrez les yeux pour reconnaître votre noblesse et votre éminente dignité, et combien vous lui êtes précieuse entre toutes les âmes.

Vous êtes donc maintenant trop convaincu qu'étant consacré à Dieu, vous avez en même temps contracté une grandeur de noblesse, qui

passe tout ce que l'esprit humain en peut concevoir ; mais aussi, Théonée, voici le mystère et la conséquence ; c'est la grandeur de vos obligations, laquelle ne cède point à la grandeur de votre noblesse, sur laquelle elles sont établies, et d'où elles tirent toute leur essence.

CHAPITRE II.

La grandeur des obligations d'une âme consacrée à Dieu.

Voyez, je vous prie, jusqu'où je vous conduis, et si d'un côté vous n'avez pas autant de sujet de craindre saintement, que vous en avez de vous réjouir de l'autre.

Puisque vous êtes le domaine de Dieu par votre propre consécration, je vous avertis, Théonée, que vous avez une obligation rigoureuse de ne donner plus rien à la créature. Que vous allez voir de raisons, et que vous allez découvrir d'infidélités qui vous donneront de la confusion !

Voici un principe qui ne se peut contester, à savoir, qu'une personne qui n'a aucun droit sur un fonds, ne peut conséquemment faire aucun présent des fruits qu'elle en pourrait cueillir ; parce que ce sont deux droits, dont l'un est nécessairement établi sur l'autre, le droit de donation étant fondé par nécessité sur le droit du fonds.

Souvenez-vous donc bien maintenant que vous n'avez plus aucun droit sur vous-même : je vous l'ai prouvé manifestement, en vous montrant que par votre consécration vous êtes devenu le domaine de Dieu ; parce que vous avez renoncé à tout le droit que vous aviez sur vous, par une cession libre et volontaire, et que vous en avez fait à

Dieu un transport si entier, que vous ne vous en êtes absolument rien réservé. De là vient que vous en êtes, pour me servir d'un terme de l'Ecriture sainte, la possession sacrée, où tout est si auguste et si divin, que personne n'y peut rien partager avec Dieu. C'est donc une vérité très-constante que vous n'avez plus aucun droit sur vous-même, après être devenu le domaine de Dieu par une volontaire consécration.

1. Si cela est, voici deux conséquences très-considérables que j'en tire. La première est que vous ne pouvez pas donner à la créature la moindre chose, non plus que la plus grande, n'ayant aucun droit de disposer de rien de vous-même, quelque léger et quelque petit qu'il puisse être.

Non, Théonée, vous ne pouvez accorder une simple inclination de votre cœur; vous ne pouvez vous donner la plus légère occupation, purement pour vous satisfaire; vous ne pouvez disposer d'un seul entretien comme d'une chose qui vous appartienne; vous ne pouvez pas même jouir de la simple vue d'un objet agréable, et de soi assez innocent, pour en demeurer là; parce que tout cela appartient aussi-bien au domaine de Dieu, que les choses qui pourraient avoir plus de conséquence, comme les feuilles de l'arbre ne sont pas moins de droit au maître que les fruits.

Les actions qui ont plus de conséquence sont comme les fruits de vous-même, sur lesquels on sait bien que Dieu seul a droit, et dont vous ne pourriez disposer sans injustice; mais celles qui sont comme les feuilles, et moins considérables, ne laissent pas de lui appartenir également, et vous y avez aussi peu de droit que sur les premières.

Voilà, Théonée, jusqu'où doit aller le parfait holocauste de vous-même, que Dieu appelle l'holocauste d'une très-douce odeur; voilà votre grand dépouillement et votre impuissance à disposer de rien, fondée sur ce grand domaine que Dieu a sur vous, à qui vous en avez fait le transport par votre consécration. Dites-lui donc, ô adorable et aimable domaine de Dieu sur tout mon être! Qu'il m'est doux de me voir tout détruit, et que je ne voudrais pas, pour tous les empires du monde, pouvoir encore disposer d'un seul cheveu de ma tête, et des plus légères actions de ma vie! chère impuissance, chaînes toutes précieuses, qui laissez à mon Dieu un droit pur, et un pouvoir entier de s'approprier uniquement tout ce que je suis.

2. La seconde conséquence que je tire de ce que vous êtes le domaine de Dieu, c'est que vous ne pouvez rien donner à la créature, par vos sorties et par vos épanchemens, sans faire à Dieu un insigne larcin; parce que n'ayant plus de droit sur vous, ne voyez-vous pas que c'est un bien divin que vous ravissez autant de fois que vous disposez de vous en quoi que ce puisse être? Car où sont vos droits, et sur quoi êtes-vous fondé, pour porter la main sur ce sacré domaine? Vous êtes donc un prévaricateur, et un voleur du bien de Dieu, quand vous vous partagez à la créature: vous avez cédé tout votre droit en vous consacrant, vous ne pouvez donc en reprendre l'usage qu'injustement; et le faisant, vous ne pouvez attendre que les colères de celui dont vous usurpez la possession.

Mais je vous dirai encore qu'étant le domaine de Dieu, vous n'avez plus aucun droit de rien donner aux créatures; parce que (souffrez, je vous

prie, cette pensée) vous n'avez plus même droit, à parler proprement et dans la rigueur, de rien donner à Dieu ; la raison en est manifeste, c'est que nous supposons nécessairement que celui qui donne a quelque chose en effet qui puisse être la matière de son présent : or, vous appartenez tout entier à Dieu, Théonée, par la consécration que vous lui avez faite, sans qu'il vous reste rien de vous-même dont vous puissiez disposer; dites-moi donc comment il se peut faire que vous donniez encore quelque chose à Dieu? Si vous ne le pouvez pas, vous voyez bien que c'est un pur attentat de prétendre donner à la créature ce que vous n'avez pas même droit en quelque manière de donner à Dieu.

Non, je vous le répète, vous n'avez plus droit, à le bien prendre, de présenter rien à Dieu ; car votre âme ainsi consacrée, dit saint Cyprien, est entre vos mains comme un dépôt, que vous ne devez avoir soin que de lui rendre fidèlement : mais je vous dirai que ce que j'estime que vous avez à faire simplement dans cet état : 1°. c'est de vous exposer fort nûment devant Dieu, afin qu'il mette en son fonds, et qu'il exerce sur son domaine tout ce qu'il lui plaira sans y agir autrement, ni prétendre rien de votre part ; 2°. c'est de penser en vous conservant, que votre grand soin ne doit être que de conserver le bien de Dieu, sans vous regarder comme quelque chose qui vous appartienne, et sur quoi vous ayez droit d'action ; 3°. c'est de penser encore que l'occupation, qui vraiment vous est propre, est de bien régler et de sanctifier tout l'extérieur, dont Dieu vous laisse particulièrement le soin, pendant qu'il s'emploie à purifier l'intérieur.

§ I.

La seconde obligation que vous avez n'est pas moins grande que la première : je la fonde encore sur la grandeur de votre noblesse, et je dis que parce que votre âme a été faite épouse de Dieu par sa consécration, elle a une obligation très-rigoureuse d'être toute pure ; voici pour vous un emploi bien pressant et un travail bien étrange ; il faut pourtant que vous vous y consumiez, sans vous en pouvoir dispenser.

1. Premièrement, parce qu'entre l'époux et l'épouse, il faut qu'il y ait toujours quelque sorte d'égalité. C'est pourquoi quand quelqu'un cherche l'alliance d'une personne, ou il tâche à en trouver quelqu'une qui lui soit égale, ou bien il l'élève à sa condition, afin qu'elle le soit. Dieu donc acceptant votre âme pour son épouse, et n'y trouvant point d'égalité, il faut nécessairement qu'elle soit élevée à quelque sorte de proportion, afin que cette union puisse subsister.

Or, voyons quelle est la pureté de ce divin époux? elle surpasse toutes nos intelligences, elle est la source de toute la pureté du paradis, elle est Dieu même. S'il faut donc qu'il se trouve quelque égalité entre cet époux céleste et votre âme, ah ! que ne devez-vous pas devenir ! Quelle pureté incomparable doit être la vôtre ! et avec quel soin ne devez-vous pas y travailler ! Comprenez-vous bien cette obligation, qui n'est pas moins grande qu'il est vrai que la pureté de Dieu ne peut souffrir la seule ombre de quelque impureté? Ou il faut, Théonée, que votre âme soit pure comme Dieu, ou il faut qu'elle soit dégradée de la qualité d'épouse.

2. De plus, concevez encore cette étroite obligation, de ce que les fautes légères en apparence deviennent grièves dans une épouse. Ne vous flattez pas ici, je vous prie, comme beaucoup d'autres, qui étant consacrés à Dieu, passent facilement par-dessus bien des fautes, parce qu'elles ne leur paraissent pas fort criminelles; ils s'égarent, et vous vous égareriez avec eux. Sachez donc que dans une âme qui est l'épouse consacrée d'un Dieu, les fautes les plus communes contractent je ne sais quoi de bien plus criminel.

Et cette grièveté particulière lui vient de son état, car ce caractère qu'elle porte étant un privilége extraordinaire, des infidélités, qui seraient tolérables dans un autre, deviennent en elle insupportables; elle vient encore de la nature de ses fautes, car se retrouvant dans une épouse, elles passent, selon qu'en parlent les pères, pour une espèce d'adultère; elle vient enfin du coté de l'amour de ce divin époux, dont la délicatesse est plus sensiblement blessée d'un cheveu déréglé de son épouse, qu'il ne l'est souvent des grands égaremens des âmes communes.

Ne m'allez donc pas dire que, dans des âmes qui portent cette éminente qualité, il y a des fautes dont elles ne doivent point tant se tourmenter; ce serait bien vous tromper, comme je ferai voir tout au long dans la maxime suivante. Mais dites que tout y est grand, parce que la nature de leurs fautes suit la nature de leur état.

3. Enfin pouvez-vous douter de l'obligation que vous avez de travailler à une divine pureté? Car vous vous trompez, si vous pensez que Dieu ait élevé votre âme à ce lien d'épouse par une sainte consécration, à cause d'elle-même. Il ne vous a

inspiré cette consécration, qu'afin de mettre votre âme en état qu'il y puisse prendre ses délices ; il ne trouve point ces dispositions dans des âmes séculières, où il ne rencontre qu'impureté, et dont il ne reçoit que des rebuts : c'est pourquoi il appelle de certaines âmes, comme il a fait de la vôtre, à cette sainte consécration d'elles-mêmes, et il en exige comme de ses épouses une pureté souveraine, pour y demeurer et pour s'y pouvoir communiquer avec plaisir.

Voyez donc les obligations que vous avez de tenir votre âme toute pure ; car si elle ne l'est pas, où voulez-vous qu'il se retire? S'il ne trouve pas une demeure assez pure dans son épouse, où peut-il en espérer parmi des âmes séculières et profanes? et serait-ce là tout ce qu'il pourrait recueillir, pour avoir élevé la vôtre à cette dignité si considérable ? Il me semble que cette seule vue d'un Dieu si mal reçu et si maltraité de toutes parts, vous devrait toucher sensiblement, afin de lui préparer en vous une âme assez pure pour le loger, et pour faire le sujet de ses délices.

Si elle en est donc l'épouse, vous voyez maintenant combien vous êtes étroitement obligé de travailler incessamment à la purifier, si vous n'aimez mieux vous révolter contre tant de raisons, et étouffer vos reproches intérieurs : mais aussi vous avez à craindre (ce qui est terrible) qu'une âme épouse n'ayant pas toute la pureté que Dieu en attend, il ne la punisse par un châtiment contraire, permettant qu'elle s'égare dans toutes les impuretés : c'est une voie de Dieu tout à fait épouvantable, laquelle se remarque tous les jours dans les conduites de sa justice.

§ II.

Le troisième principe de la grandeur de vos obligations, se prend de ce que votre consécration vous a fait passer dans une espèce d'être divin; ce qui m'oblige à vous dire que parce que votre être est par ce moyen en quelque manière divinisé, l'obligation que vous avez de vous laisser tout animer de l'esprit de Dieu est très-étroite.

Je ne vous demande qu'un regard pour comprendre cette vérité : n'est-il pas vrai que tout être vit de la manière qui est propre de sa nature? parce que les actions suivent nécessairement la nature de leur principe. Si cette maxime ne se peut contredire, vous ne pouvez nier aussi que vous ne deviez vivre en tout uniquement de l'esprit de Dieu, puisque, par la consécration de vous-même, vous êtes devenu quelque chose de divin.

1. D'où je tire cette conséquence, que si Dieu veut vivre dans vous d'une vie, ou ténébreuse, ou délaissée, ou tentée, ou persécutée, ou de quelque autre manière que ce soit, vous devez le laisser vivre et faire selon sa volonté, ne faisant qu'en recevoir simplement toutes les opérations, toutes les conduites et toutes les permissions; car non-seulement vous n'êtes point à vous, mais vous n'êtes plus vous-même, en vertu de la totale consécration que vous avez faite de votre fonds. Pourquoi donc voudriez-vous reprendre cette vie volontaire à laquelle vous avez renoncé?

Pourquoi prétendriez-vous agir dans un être que vous ne devez plus regarder que comme étranger, puisque vous ne le devez plus regarder que comme un être tout passé en Dieu? C'est pour

cela que vous devez souvent vous dire à vous-même, par un retour sur tout votre être : Ce n'est plus moi, mes sens ; non, ce n'est plus moi, désabusez vos vues trop grossières et matérielles : ce que vous voyez et ce que vous contemplez est quelque chose qui est entré par une sainte consécration dans un état tout divin.

Mais aussi, dites-vous à vous-même, Théonée, que ce serait tout ensemble une profanation, une usurpation et une injustice, que de rien faire par quelque autre principe que par l'esprit de Dieu ; car l'âme n'a pas plus de droit de donner le mouvement à tout son corps, que ce divin esprit d'être en tout l'âme de vos actions.

C'est pourquoi vous devez recevoir indifféremment toutes les différentes vies qu'il y voudra introduire ; parce que chacun a droit de vivre chez soi, selon sa volonté et comme il lui plaît. Vous serez trop honoré d'être uniquement animé de la vie d'un Dieu, qu'elle soit douce ou amère, qu'elle soit lumineuse ou ténébreuse, c'est toujours une divine vie, et beaucoup plus excellente que vous n'eussiez osé espérer.

2. J'infère encore, par une même suite, que votre consécration ayant fait de vous un être comme divinisé, vous ne devez plus regarder ce qui s'opère en vous et hors de vous que comme des opérations divines : cela veut dire que vous ne devez plus regarder vos persécutions, vos maladies, vos calomnies, vos tentations, que comme faites à Dieu, et non pas à vous, vous disant à vous-même, lorsque ces choses sembleront tomber sur vous.

Ne vous trompez pas, mon âme, en vous attribuant tout ce qui vous arrive ; mais dites plutôt :

c'est maintenant mon Dieu qui est tenté, c'est lui qui est malade, c'est lui qui est calomnié, vous n'êtes de vous-même qu'un fonds brut et grossier, pendant que cet esprit divin est souffrant et agissant en vous comme chez soi, et dans son propre fonds; et il ne l'est pas moins qu'il l'était autrefois dans les premiers chrétiens, sous les persécutions de Saul.

Et moi, Théonée, je vous dirais, lorsque vous seriez dans ces accès : Plaignez donc Jésus plutôt que vous-même; plaignez-le, parce que, n'étant plus rien de vous depuis votre consécration, c'est lui en effet qui souffre; plaignez-le, parce que, quand bien même je vous accorderais que vous souffrez, le contre-coup que son amour en ressent surpasse tout le mal que vous en pouvez avoir.

3. J'inférerai enfin cette obligation, si vous voulez; à savoir, que parce que votre consécration vous a donné comme un second être, qui est tout divin, vous devez avoir pour vous en tout temps une profonde vénération, vous contemplant comme une chose tellement fondue en Dieu, qu'il n'y a plus que Dieu que vous y deviez considérer.

Oh! si vous êtes bien pénétré de cette vérité, que d'admirables effets en réussiront, de recueillement, de respect, d'anéantissement, de pureté! et de quelle obligation ne vous sentirez-vous point pressé, pour laisser toute la place et toute l'action à Dieu! Mais afin d'avoir sur ce sujet toutes les pensées que votre dévotion en pourrait attendre, je vous renvoie au premier tome, à la maxime de la consécration de nos êtres, sur la fin du livre second.

§ III.

Dites-moi maintenant, Théonée, qui que vous soyez, épouse consacrée à Jésus, ce que vous pensez de la grandeur de vos obligations, que vous impose la grandeur de votre noblesse, après votre consécration volontaire? Il ne s'agit plus de votre élévation, dont nous ne sommes point en doute; mais il est question de voir si vous remplissez vos obligations comme il faut; si votre grandeur étant d'elle-même si sainte, vos obligations ne sont pas infiniment étroites.

O Dieu! avouez-le-moi, quel terrible examen n'avez-vous pas à faire là-dessus! Peut-être que la grandeur de votre consécration est l'occasion de vos grands malheurs, et que vous êtes un débiteur extraordinairement criminel, parce que votre élévation a été trop engageante, comme elle était trop sublime. Peut-être eût-il été mieux pour vous de ne vous être jamais consacré avec tant de gloire, que d'y jeter vous-même la honte et l'opprobre par vos infidélités. Mais qu'en est-il après tout? C'est à vous de vous examiner de près, et je ne doute pas que dans votre fonds vous n'entendiez, ou les terribles arrêts, ou les témoignages favorables de votre conscience.

Quoi qu'il en puisse être, voulant néanmoins pencher toujours aux plus douces pensées, je veux finir par trois mots d'avis, qui vous pourront être fort utiles.

1. Eloignez bien loin de vous tout le créé, et ne lui donnez jamais rien, non plus que vous ne devez pas être assez facile pour en recevoir les douceurs; parce que votre consécration vous ayant fait le domaine de Dieu, vous ne pouvez jamais

avoir de commerce avec la créature, sans une grande injustice.

2. Oh! je vous conjure, soyez tendrement et délicatement fidèle dans les moindres choses qui pourraient flétrir votre âme; car étant l'épouse d'un Dieu, elle doit travailler à n'être pas moins pure que lui.

3. Que votre intérieur ne soit plus animé d'autre vie que d'une vie divine: faites-en votre grand soin; rabattez pour cela toutes vos activités, arrêtez les mouvemens humains les plus légers; parce que votre consécration vous ayant donné un être tout passé en Dieu, vous ne devez non plus retourner à la vie animale, pour le dire ainsi, que la pureté de Dieu n'est pas capable de s'y abaisser.

MAXIME VI.

Les fautes qui sont petites de leur nature, deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Ne pensez pas, Théonée, que je veuille ici parler des petites fautes et des péchés véniels, qui sont d'ordinaire la source de tous les grands désordres qui arrivent à l'âme; car ces sortes de fautes sont en effet des fautes de quelque considération; elles sont communes à toutes sortes de personnes, aussi-bien à celles qui sont dans les voies communes, qu'à celles qui font une profession particulière de piété: et les preuves qu'on en apporte sont universelles pour toutes les fautes de cette nature.

Les fautes légères, dont je prétends parler, à peine le sont-elles, et elles ne passent pas même pour l'être dans l'opinion du vulgaire; ce sera un

petit épanchement, une légèreté, une curiosité, une démonstration un peu naturelle, une joie humaine, une inexactitude à ses règles : je ne veux encore parler que de ces légères fautes qu'à l'égard des personnes consacrées à Dieu ; car pour ce point Dieu laisse assez les âmes communes à elles-mêmes, n'exigeant pas d'elles tant de sainteté : et les preuves que j'en apporterai ne prouvent nullement pour les petites fautes dont il est ordinairement question ; mais elles prouvent uniquement pour les fautes légères et les imperfections qui se trouvent dans une âme consacrée, et qui en deviennent pour cela bien plus criminelles.

Je vous ai montré dans la maxime précédente la grandeur de l'obligation de ces âmes ; mais comme pour être obligées d'être entièrement à Dieu, elles n'en comprendraient pas davantage la brièveté des fautes les plus légères : je veux la faire concevoir, afin que si vous êtes consacré à Dieu, vous compreniez la nature de ces imperfections affectées, lesquelles sans doute sont plus considérables qu'il ne se peut jamais concevoir.

Oh ! pour Dieu, ne soyez pas du nombre de ceux qui, après s'être consacrés et dévoués, pensent qu'il leur soit libre de donner à leurs sens et à leur humeur tout ce qui ne paraît pas criminel ; mais entrez plutôt, je vous prie, dans cette vive appréhension, que les légères fautes qui se rencontrent dans une personne consacrée à Dieu, y contractent une grièveté extraordinaire. Hé ! que je serai heureux, si je vous en puis bien persuader, et si je puis faire, étant assisté de la grâce, que ces âmes ne craignent pas moins de se souiller de quelque petite imperfection, que les autres de tomber dans le péché mortel ; je prends les

preuves de cette vérité du côté de la grâce, du côté de Dieu et du côté des conséquences qui en arrivent.

CHAPITRE PREMIER.

Raisons prises du côté de la grâce, pour maintenir que les fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Je vous déclare donc que vous n'en êtes pas où vous vous êtes peut-être persuadé, ô âme, qui êtes consacrée à votre Dieu, si vous croyez pouvoir passer si facilement par-dessus les légères fautes; l'on demande bien de vous une autre délicatesse et une autre pureté; sortez donc de cet aveuglement, pour voir que vos imperfections, qui seraient tolérables dans des âmes du commun, ne sont en vous guère moins coupables que votre état est élevé; et ces derniers mots sont justement le premier principe par où je commence mes preuves.

Je veux dire que la pureté de l'âme doit être proportionnée à son état et à son caractère, comme il doit y avoir du rapport et de la convenance entre la matière et la forme : c'est pour cela que des qualités plus ou moins nobles et relevées conviennent aux hiérarchies célestes, selon qu'elles ont un plus haut ou un moindre degré de grandeur et de supériorité : et c'est aussi pour cette même raison que Notre-Dame, faisant un ordre particulier au-dessus de toutes les créatures, a dû avoir une pureté et une sainteté qui eussent de la proportion avec son état.

Or, il est certain qu'entre toutes les voies de

grâces qui font les différens états de l'âme, il n'y en a point qui soit si noble et si élevé en grandeur que celui d'une personne qui est consacrée à Dieu; je vous en ai fait voir évidemment la vérité dans la dernière maxime, n'étant rien de sublime et de divin où elle ne soit élevée par sa consécration.

Si ce principe est indubitable, répondez-moi donc, Théonée, si la pureté de votre âme ne doit pas aussi être proportionnée à la sublimité de son état? Cela est évident, me direz-vous; et moi, je vous dis pareillement qu'il n'est pas moins évident qu'une légère faute et une petite imperfection ôtent la parfaite exactitude de cette pureté? vous le voyez bien, puisque c'est toujours une tache et une ombre qui en ternit l'éclat; me pourrez-vous donc dire après cela, qu'une faute et qu'une imperfection qui en obscurcit la beauté soit quelque chose de si léger?

C'est encore une vérité qu'ordinairement les âmes qui sont ainsi consacrées à Dieu abondent plus que les autres en lumières et en connaissances, soit que Dieu trouve en elles plus de disposition à recevoir ses illustrations, soit qu'il les éclaire, selon les desseins particuliers qu'il a sur elles, d'une grande sainteté, soit que ses splendeurs éclatent en ces âmes avec bien plus de gloire; mais de quelque côté que cela provienne, nous voyons par expérience que c'est dans elles que se remarquent davantage ces divines irradiations.

Nous savons d'ailleurs que la grièveté d'une faute suit la grandeur des lumières, parce qu'elle se commet alors avec plus d'opposition à la vérité connue. Je vous demande maintenant à vous-

même, Théonée, qui êtes consacré à Dieu, ce que vous pouvez penser de ces fautes, que l'on traite de légères et de petites? Oserez-vous me dire que c'est peu de chose? Je vous mettrai aussitôt devant les yeux l'abondance de vos lumières, qui vous découvrent la nature de vos moindres déréglemens, et à la vue desquelles rien n'est petit; et c'est contre ces mêmes lumières que vous les faites délibérément, voulant comme à dessein souiller la grande pureté de votre âme. A votre avis, cette imperfection que vous commettez avec tant de vue, n'en devient-elle pas bien grièvе?

§ II.

Mais examinons un peu ceci plus à fond; de quoi est-il question, Théonée, et quand nous parlons de légères fautes d'une âme consacrée à Dieu, laquelle marche dans les grandes voies? Il ne s'agit d'ordinaire que de quelque légèreté, ou de quelque sortie un peu épanchée, ou de quelque défaut d'exactitude à faire ses devoirs, ou de quelque vaine joie, à laquelle on ouvre son cœur, ou de quelque curiosité de regards, ou de demandes et de choses pareilles : voilà donc toute la nature des fautes dont nous parlons; en vérité, c'est trop peu de chose pour ne s'en pas défaire aussitôt.

Considérez néanmoins d'un autre côté que cette âme a une grâce de Dieu toute particulière pour se défendre de ces misères, et que vous l'avez vous-même, Théonée, parce qu'il la donne, suivant le désir qu'il a de votre sanctification? Or, vous ne pouvez douter que lui ayant consacré votre âme, il n'en désire une éminente sainteté; vous êtes donc obligé de conclure que pour vous défaire de tous ces défauts, qui vous sont si faciles

à surmonter, il vous donne néanmoins une grâce si éminente.

Après quoi, quel est l'esprit qui osera dire que les légères fautes et les imperfections d'une âme consacrée à Dieu, ne contractent pas bien de la griéveté, quand elle s'y laisse aller, lorsque l'assistance de la grâce est si puissante, et la matière de la victoire si petite? cela, je vous l'avoue, ne me semble pas moins criminel qu'il me paraît lâche et honteux.

§ III.

De plus, avez-vous jamais bien considéré quel est le soin particulier que Dieu prend à l'égard d'une âme qui lui est consacrée, et quel est celui qu'il laisse à cette âme, pour en faire son occupation et son principal emploi?

Je vous le dirai, son grand soin est de la conserver comme son précieux héritage, empêchant que ses ennemis n'y entrent par des péchés considérables. C'est pour cela qu'il dit (*Is.*, *c.* 26) qu'il l'environnera de doubles murailles, pour arrêter les approches de ceux qui la voudraient perdre; ou bien, comme il s'exprime encore ailleurs (*Matth.*, 2), qu'il mettra une forte haie d'épines autour d'elle, pour l'opposer aux voleurs qui, selon Job (*Job.*, 9), l'assiégent incessamment : voilà le grand soin d'un Dieu, pour la conservation de cette portion consacrée, où toutes nos industries seraient trop faibles.

Que laisse donc aussi à Dieu cette âme pour tout son soin? Rien autre chose, sinon qu'elle lui donne ce témoignage de sa fidélité : à savoir, de se défendre des plus légères imperfections, et de réformer tous les petits déréglemens où la nature

se pourrait épancher : et quelle grâce a-t-elle pour cet emploi ? une grâce très-particulière qui surpasse de beaucoup la difficulté de l'occupation.

Ces soins donc étant partagés avec tant d'amour entre l'âme et son Dieu, que peut-on penser, Théonée, d'une personne qui lui est consacrée, laquelle se met peu en peine de se relever d'une vie humaine et naturelle? Ne faut-il pas confesser que ces défauts, qui paraissent légers, deviennent très-coupables, puisque Dieu se chargeant de ce qu'il y a de plus difficile, lui en laisse si peu à faire par un excès d'indulgence?

§ IV.

Mais voici un raisonnement que je vous fais, par lequel vous pouvez, si je ne me trompe, entrer parfaitement dans cette vérité ; je veux le porter un peu plus loin, étant d'une conséquence très-particulière.

Vous saurez qu'il y a des choses, lesquelles sont fort innocentes dans les autres, et qui néanmoins peuvent devenir défectueuses, et contracter la nature du péché dans des âmes consacrées à Dieu ; c'est ce qui me semble bien nettement expliqué par le Saint-Esprit. Le démon, dit-il, est toujours en embûches à l'égard des âmes choisies et consacrées à Dieu pour les souiller de quelques légères taches ; faisant que les choses, qui de leur nature n'ont que de l'innocence, deviennent mauvaises à leur égard.

Mais vous me demanderez comment cela se peut faire ; je vous réponds que quoiqu'il soit entièrement libre à ces âmes de faire ou de laisser cent choses bonnes d'elles-mêmes, qui ne sont simplement que pour leur plus grande perfection ;

toutefois il y en a que Dieu peut exiger d'elles, de telle manière que n'étant point fautes dans les autres, ces âmes deviennent coupables en les commettant ; voici le fondement de cette vérité. Oui, Théonée, vous ferez souvent mal, vous qui êtes consacré à Dieu, ne faisant pas ce que sa grâce vous inspire, qui n'est pourtant que de perfection ; et pourquoi ? à cause du grand jour et des grandes lumières dans lesquelles il vous déclare si hautement ses volontés, que ne pouvant y résister sans être manifestement rebelle, vous ne le pouvez aussi sans en devenir criminel.

Cela ne se peut encore, à raison du souverain domaine qu'il a sur vous ; car comme il nous a imposé des choses, sous peine de péché, seulement parce qu'il l'a voulu ; il peut aussi en de certaines circonstances exiger de vous une pareille obéissance à sa grâce, sous peine de péché, dans des choses qui seront au reste purement de perfection, vous manifestant en cela ses volontés par de nouvelles illustrations, et par des impressions extraordinairement pressantes.

Et puis, ne vous peut-il pas obliger à une exacte et à une rigoureuse fidélité, dans un tel point de perfection qu'il veut de vous ? Il le peut sans doute, et il vous le déclare par les grandes vues qu'il vous en met dans l'esprit. Or, pouvez-vous alors lui être infidèle, et ne pas être coupable ? Non, en sorte que des choses que d'autres ne feront pas, sans en être pour cela plus criminels, n'étant que des sujets de perfection, deviennent à votre égard une espèce de préceptes, et vous ne pouvez vous en dispenser sans offenser Dieu, et saus vous rendre digne de ses colères.

Si ce que je viens d'avancer est vrai, je dis main-

tenant avec autant de vérité, que ce qui peut être dans les autres un péché assez léger et commun, Dieu n'en exigeant pas tant de ses âmes communes, devient assurément grief dans celles qui lui sont consacrées, parce que Dieu leur manifeste bien davantage ses volontés sur ce point. Avouez donc, Théonée, que bien des fautes légères de leur nature, ne le sont plus dans ces sortes d'âmes choisies.

§ V.

Oh! si vous voyiez un séraphin qui, par quelque effet étrangement surprenant, fût capable de quelqu'une de ces fautes, que le monde appelle légères, diriez-vous alors qu'elle fût légère en lui? Non certainement, et en étant saisi d'étonnement, vous la regarderiez comme quelque chose de bien indigne, à cause de son état de lumière et d'amour; vous n'en devez pas moins dire avec quelque proportion de ces fautes qu'on appelle légères, dans des âmes qui appartiennent à Dieu par leur consécration : car y a-t-il rien de petit et de léger dans celle qui est tellement favorisée pardessus les autres, qui voit si bien ce qu'elle doit à son Dieu, et qui ne peut y contrevenir qu'avec une détermination affectée?

Oui, Théonée, toute la grâce, dans ces sortes d'âmes et dans la vôtre, forme des plaintes à Dieu, quand vous passez facilement par-dessus ces imperfections; et cette lumière qui vous montre que tout est grand au service de Dieu, après vous y être consacré, ne peut souffrir, sans vous en faire le reproche, que vous traitiez de petit le moindre égarement que vous puissiez faire.

Oui, cette grâce sera votre juge, comme elle

est votre admoniteur, et c'est elle qui vous demande cette profonde soumission de la croire, quand elle vous dit que dans une âme sanctifiée et rendue auguste par sa consécration, une légère tache ne doit plus se regarder que comme une grande difformité; suivant pour cet effet le conseil de l'ecclésiastique, qui vous avertit que vous ne souffriez pas la moindre chose qui puisse obscurcir votre gloire; cette gloire est la grandeur de votre état, et ce qui la peut obscurcir, sont les petites fautes où l'infidélité et la paresse vous peuvent faire dégénérer.

Tout cela donc vous oblige à vous observer dans les plus légers égaremens, comme vous le faites pour les plus considérables.

CHAPITRE II.

Raisons prises du côté de Dieu, pour montrer que des fautes légères deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Si la maxime que j'ai avancée est véritable du côté de la grâce, elle ne l'est pas moins du côté de Dieu, comme nous l'allons voir dans ce chapitre, où vous serez encore obligé de conclure que les imperfections et les fautes qui sont légères d'elles-mêmes, changent de nature dans une personne consacrée à Dieu, et deviennent coupables.

Une âme déplaît autant à Dieu, quand elle pèche, qu'il a d'amour pour elle, parce que la nature de la déplaisance se prend de la mesure de l'amour: c'est pourquoi nous disons que quand l'amour est petit, l'on ne s'inquiète point tant de voir beaucoup de choses imparfaites dans l'objet, pour qui

l'on a seulement quelque sorte d'inclination; mais quand cet amour est grand, il en souffre extrêmement, et il lui déplaît par-dessus tout de remarquer la moindre imperfection dans ce qu'il aime; cela vient de ce que cette délicatesse croît toujours à proportion de l'amour.

Après cela, pouvez-vous douter, Théonée, que l'amour que Dieu a pour une personne qui lui est consacrée ne soit extrême? Cela est sans aucun doute, parce que cette âme, en vertu de sa consécration, lui appartient d'une façon qui n'est pas ordinaire, je vous en ai montré la vérité dans la dernière maxime : et n'est-il pas naturel que chacun aime son propre bien plus que tout ce qui ne lui appartient pas? Ne faut-il donc pas que Dieu ait un excès d'amour pour cette âme qu'il a choisie entre une infinité d'autres, qu'il n'a pas voulu honorer de ce grand privilége de lui être consacrées? Or, ce choix ne s'est fait que par le mouvement d'un amour spécial, la nature du choix étant l'effet d'un amour de préférence.

De plus, cette âme, par sa consécration, n'a-t-elle pas encore surtout immolé à Dieu sa liberté? Et le sacrifice de la liberté n'est-il pas la chose du monde qu'il aime le plus? Voyez maintenant si ce n'est pas une suite bien naturelle de ce que je viens d'avancer, à savoir, que Dieu aimant d'un amour spécial une personne qui lui est consacrée, il n'en peut supporter les plus légères imperfections qui lui sont autant désagréables qu'il a d'amour pour elle.

§ I.

Mais n'est-il pas vrai que c'est ordinairement à ces personnes consacrées qu'il départ les excès de

ses caresses et de ses dons, ne les honorant pas moins de ses privautés, qu'il les comble de ses richesses ; parce qu'il ne veut pas se laisser vaincre en libéralité, et que voyant qu'elles se sont dépouillées de tout, pour se donner à lui, il les remplit à proportion qu'elles se sont vidées.

Or, vous devez être convaincu de cette vérité, Théonée, que Dieu, par un trait de sa justice, attend de ces personnes une extrême pureté qui corresponde à la douceur et à la grandeur de ses communications ; et n'est-il pas évident que ces petits défauts et ces imperfections répugnent tout à fait à cette exacte pureté, et deviennent par conséquent plus coupables, se rencontrant dans de semblables personnes, avec tous les avantages dont la grâce les a prévenues ?

Une âme qui reçoit le privilége de ces faveurs par sa consécration, doit être, selon cette parole de la sagesse, un miroir sans tache de la majesté de Dieu. Cette auguste majesté est incapable d'aucune tache ; l'âme donc qui lui est consacrée, et qui est comblée de ses biens et de ses faveurs, en étant le miroir, il faut qu'elle porte la pure représentation de son objet, et qu'elle soit sans tache, comme la majesté de Dieu : oh ! quelle obligation, et quel honneur tout ensemble ! Et après cela l'on dira qu'une imperfection est légère, qui ternit ce miroir de la divinité ?

§ II.

Et puisque nous parlons de ces divines faveurs, combien pensez-vous, Théonée, qu'une âme coûte à Dieu avant que de lui être consacrée ? Combien il y épuise de grâces ? combien elle lui vaut de poursuites ? combien il en reçoit de rebuts et de

mépris? Car, comme vous savez par votre expérience, il n'est pas croyable jusqu'où vont les démarches de Dieu, avant qu'il en obtienne ce qu'il prétend : mais aussi tirez-en cette conséquence nécessaire, que cette âme lui ayant tant coûté, il lui est infiniment désagréable d'y remarquer les plus légères imperfections.

Car vous-même n'auriez-vous pas bien de la peine à supporter quelque chose qui vous déplairait dans une personne, laquelle vous aurait toutes les obligations? Vous l'auriez assurément, parce qu'elle vous devrait tout ce qu'elle est; vos bienfaits à son égard vous reviendraient incessamment dans l'esprit, et vous y verriez une lâche ingratitude : n'est-ce pas où en est Dieu à l'égard d'une âme qui lui est consacrée, après laquelle il consume tant de peines et de grâces, et qui néanmoins s'oublie elle-même par les imperfections et les fautes où l'emporte son infidélité.

Il voit que cette âme toute entière et que toutes ses actions lui sont dues, sans qu'elle en puisse rien divertir; il rappelle tout ce qu'il lui a fait de bien et tout ce qu'il en a souffert; il y remarque ensuite un esprit extrêmement ingrat, en ce qu'elle se dérobe à lui par des épanchemens humains et par des libertés qui sont indignes d'une épouse. N'est-ce pas là ce qui vous doit faire concevoir que ces sortes de fautes qu'elle commet et qu'on appelle légères, ont beaucoup plus de grièveté qu'on ne se l'imagine?

Ce n'est qu'un regard, il est vrai, ce n'est qu'un cheveu, je le confesse; mais pourtant ce regard et ce cheveu étant déréglés, blessent le cœur de ce divin époux, comme il en fait lui-même ses plaintes; et pouvant souffrir avec assez de patience

tous les outrages du reste des hommes, il ne peut souffrir sans se plaindre les plus légers déréglemens dans une âme qui lui est consacrée, et qui est le prix de son travail et de son amour.

§ III.

Mais voici un autre grand principe sur lequel je fonde cette vérité, à savoir que les âmes consacrées entrent, après cette consécration, dans une sainte obligation de n'être plus animée que du Saint-Esprit. Cela ne vous doit pas surprendre, si vous considérez qu'en se consacrant elles se sont tellement dévouées à Dieu, que cela s'est fait par le renoncement de leur propre esprit, pour n'en avoir plus aucun usage; de sorte que le dépouillement de leur esprit propre leur laisse comme une nécessité de n'être animées que de l'esprit de Dieu.

Cette consécration leur a encore ôté tout droit d'user jamais de leur esprit; elles n'en peuvent user non plus que d'une chose dont elles ont fait cession; et elles ne le doivent pas, leur esprit ayant été la source de tous leurs désordres, si bien que c'est à celui de Dieu de les animer, puisqu'il est entré dans tous leurs droits.

Ajoutez que cet esprit divin n'a point d'autre lieu qui fasse proprement le lieu de son empire, que ces âmes qui lui sont consacrées : et comment cela? parce que partout ailleurs, ou il n'est point reçu dans les consciences quand il y frappe, ou l'on en étouffe tous les mouvemens quand il y parle, ou il n'y trouve que des révoltes quand il les veut assujettir à ses inspirations; il n'y a que ces âmes dévouées où d'ordinaire sa voix soit écoutée, et où son empire soit reçu avec soumission.

Or, il est constant, Théonée (remarquez-le bien), qu'il n'est rien qui arrête le cours des mouvemens de ce divin esprit, dans des âmes qui en sont les épouses, comme ces saillies humaines et naturelles, et ces petits déréglemens que le vulgaire ne comprend seulement pas. Je vous demande donc comment vous appellerez ces imperfections qui s'opposent en elles à la conduite du Saint-Esprit, et si vous les pouvez nommer légères, puisqu'elles sont capables d'empêcher un effet si divin.

§ IV.

Si nous voulons maintenant prendre la chose du côté des desseins que Dieu a sur ces personnes qui lui sont consacrées, je vous dirai que les appelant à cet état, et vous y appelant vous-même, ç'a été pour faire de vous ses délices, et pour être seul dans la pure et la douce jouissance de votre cœur, puisque, comme je vous l'ai montré dans la maxime précédente, il ne peut venir jusque-là avec des âmes séculières. Si vous ne pouvez douter de cette vérité, vous ne pouvez non plus douter de cette autre, que des imperfections et de légers défauts trop volontaires apportent absolument un obstacle à la perfection de ces divines délices, et ruinent la fin que Dieu s'était proposée lorsque vous lui avez fait la consécration de vous-même : le voulez-vous voir?

C'est que les délices que Dieu prend dans une âme ne sont parfaites que quand l'âme de tout point lui est agréable; quand il ne s'y trouve rien qui soit contraire à ses divines inclinations; quand il reçoit de sa part un mutuel amour, lequel répond, selon sa capacité, à toute la pureté du sien.

Là-dessus considérez, je vous prie, que votre âme ne lui peut être agréable en toute manière, pendant que vous vous laisserez aller à quelques épanchemens de vos sens, à quelques sorties trop humaines de votre cœur, à quelques vaines curiosités, à quelque joie trop sensible; parce que cette voie est impure, et que ces misères de votre âme, quelque légères que vous les fassiez, font toujours qu'elle ne lui est pas entièrement agréable, et que les délices qu'il prétend, sont bien diminuées par ces déréglemens qu'il y remarque.

Dieu n'y peut encore prendre ses délices parfaitement, parce que toutes ces imperfections trop grossières et coupables altèrent beaucoup l'amour de votre cœur, et empêchent le sien par cette contrariété, de vous faire ses communications familières.

Et puis, ces imperfections commises avec trop de légèreté ou d'affection, prouvent bien encore que le plaisir qu'il pourrait prendre avec votre âme, serait toujours fort imparfait, parce qu'il montre assez que vous n'avez pas un amour qui corresponde au sien, puisqu'il est diverti et arrêté par des choses si basses. Je vous laisse maintenant à former le jugement, si l'on ne doit pas dire qu'il y a bien de la grièveté dans les défauts que l'on veut faire passer pour innocens, puisqu'ils troublent les délices que Dieu veut prendre avec votre âme?

§ V.

Pour conclure ces preuves, je vous dirai que Dieu a encore une autre fin à l'égard de ces personnes consacrées, qui sont des desseins d'une perfection fort élevée; faites réflexion, Théonée,

sur ce que je dis : oui, je vous le répète, Dieu vous ayant donné le mouvement de vous consacrer à lui, il a conçu en même temps le dessein de vous conduire à une éminente perfection.

Car nous jugeons quelle doit être l'élévation d'un édifice, avant qu'elle paraisse, par la profondeur des fondemens que nous en voyons : or, la consécration que vous avez faite à Dieu de votre âme, ne sont-ce pas les fondemens de la perfection où elle a été destinée? Et ne sont-ce pas là des fondemens très-profonds, dans lesquels tout votre être a été comme abîmé par cette consécration?

Cela est constant; mais c'est aussi une vérité qui n'est pas moins constante que les épanchemens trop humains de vos sens, de votre cœur ou de votre esprit, combattent tous ces grands desseins de Dieu, soit en les ruinant, soit en les retardant; car cette imperfection, et ce défaut que vous estimez léger, est toujours un petit lien qui retient le vol de votre âme, il est un poids qui l'abaisse toujours un peu; il empêche que Dieu seul ne règne en vous, puisqu'il y demeure avec lui; et il ne laisse pas de causer quelque froideur dans l'amour de Dieu, qui en voit ses desseins arrêtés.

Enfin l'âme en est souillée; hélas! ne s'en plaint-elle pas, s'en prenant à l'infidélité de ses sens, qui la trahissent par leurs épanchemens; ces mauvais gardiens, dit-elle dans le Cantique, qui devraient garder les murailles, fermant les avenues, se sont jetés au dehors, et me blessant ainsi par l'ouverture qu'ils y ont faite, m'ont enlevé mon manteau, qui était la récollection dont je me défendais contre mes ennemis.

Dites-moi maintenant si, après tant de preuves

convaincantes, il est possible de douter que des façons d'agir humaines et naturelles, que cette vie commode aux sens, que ces défauts assez innocens et légers en apparence, ne soient pas devant Dieu beaucoup plus griefs dans une âme qui lui est consacrée, que l'immortification n'a coutume de nous le persuader.

CHAPITRE III.

Raisons tirées des conséquences, pour montrer que des fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Quelques preuves que j'aie pu vous apporter jusques ici, pour vous faire voir que les petites fautes dans une âme qui est consacrée à Dieu, et les imperfections trop humaines où l'emporte son immortification, deviennent en elle fort grièves; je pense néanmoins que vous en serez encore mieux persuadé par les tristes conséquences que l'expérience nous en apprend.

Prenez donc garde, ô âme, épouse de Dieu, et élevée dans l'abondance de ses faveurs; et vous-même, prenez-y garde, Théonée, qui êtes celui à qui je me propose d'adresser ce discours, et me répondez.

Après que vous êtes sorti de vous-même par vos sens avec quelque légèreté, et que votre cœur s'est porté par quelque manière trop sensible, ou par quelque amour de vous-même à trop rechercher vos aises, n'est-il pas vrai que votre conscience en a senti des remords inquiétans, quoique l'égarement ne fût pas en soi bien criminel, et que vous avez toujours été poursuivi de ce re-

proche, que pour une âme si favorisée ces bassesses étaient indignes et bien éloignées de la vie que vous deviez mener.

Ne vous êtes-vous pas trouvé dans de certains éloignemens de Dieu, dont se plaint l'époux dans les Cantiques, lorsqu'il dit qu'une légère infidélité de l'âme l'a fait sortir de son cœur, ne le pouvant plus trouver dans vos oraisons, quelques recherches et quelques gémissemens que vous ayez pu faire, mais ne rencontrant qu'une triste solitude de votre conscience, où il se montrait auparavant avec tant de facilité et d'amour?

Et n'en avez-vous pas même éprouvé de certaines froideurs, et des dédains par lesquels il vous faisait ressentir que sa délicatesse ne pouvait supporter que vous vous tournassiez vers la créature; et néanmoins vous savez que ces reproches intérieurs vous ont fait connaître que ce n'ont été là simplement que les suites de quelques fautes, que toute personne pourrait appeler fort légères.

En vérité, je vous demande sur cela ce que vous en devez inférer, et si vous ne devez pas passer bien au delà de ce qui en paraît, et de ce qu'on en peut juger communément, puisque les imperfections et les négligences d'une personne consacrée à Dieu ont devant lui une tout autre griéveté qu'on ne pense. Ah! que la conscience, touchée des mouvemens de la grâce, juge bien autrement que ne fait l'esprit humain! et c'est où je renvoie tous ceux qui pourront douter de cette vérité.

§ I.

Je vais encore plus loin : avouez, Théonée, si

après ces légères fautes vous n'avez pas expérimenté ce qui est bien plus considérable; à savoir, 1°. des soustractions de grâces, ne vous sentant plus élevé dans vos opérations, mais abandonné à vos propres efforts; 2°. je ne sais quoi de languissant et de glacé à faire tous vos devoirs, n'y sentant plus cet esprit de ferveur qui avait coutume d'y donner l'ardeur et le feu; 3°. une facilité bien moindre à vous recueillir en vous-même, d'où vous vous êtes vu comme banni, et où vous aviez coutume d'entrer aussi aisément que l'a une personne d'entrer dans le logis qui lui appartient; 4°. un rebut si étrange de l'oraison, que bien loin d'y courir comme à votre repos, vous n'y alliez plus que comme à un lieu de travail.

Ce sont là autant de témoignages que Dieu était fâché contre vous, le faisant voir par toutes ces voies, à cause des imperfections volontaires et trop affectées où votre infidélité vous avait égaré: me pourriez-vous donc dire maintenant qu'elles ne soient pas grièves et bien coupables. J'en appelle à votre propre conscience; répondez, oseriez-vous encore, après des effets intérieurs si rigoureux, maintenir que ces sortes de fautes dans une personne consacrée à Dieu puissent être légères? Le pense qui voudra; pour moi, je ne croirai jamais que vous soyez capable d'un si bas sentiment.

§ II.

Mais voici, après tout, bien d'autres marques de la grièveté de ces défauts, où une âme consacrée à Dieu se laisse emporter avec lâcheté: ce sont de grandes chutes où Dieu permet qu'elle tombe déplorablement; j'en parle assez au long

au second tome, dans la maxime de la chute des grandes âmes, livre trois.

Dieu en use ainsi, premièrement, soit que la jalousie de son amour se veuille venger, par ces terribles châtimens, d'une âme qui lui a tant coûté avant que de la posséder, qui néanmoins se reprend encore de temps en temps par de petites légèretés; 2°. soit qu'il le fasse, afin que l'âme se retire avec horreur de ces épanchemens humains, qu'elle voit être suivis de punitions si étonnantes, et qu'elle s'en défasse après avec plus de circonspection et de crainte; 3°. soit qu'il veuille par là lui faire comprendre qu'elle s'est aveuglément égarée, et la faire rentrer dans les grands desseins qu'il avait sur elle, dont elle s'était éloignée avec autant de lâcheté que d'infidélité; 4° soit qu'il prétende par ce moyen qu'elle connaisse ce que c'est que Dieu, et qu'elle apprenne combien il est terrible à une âme qui en est devenue l'héritage par sa consécration, de lui déplaire dans beaucoup de petites libertés, dont elle veut satisfaire son immortification.

Permission funeste et épouvantable! Ah! que vous êtes une effroyable voix à ces âmes, pour leur dire jusqu'où va la grièveté et le poids de leurs imperfections et de leurs recherches naturelles, depuis qu'elles ont été consacrées à Dieu. Oh! qui ne tremblera, quand il s'oublie un peu par quelque sortie de soi-même! et combien en est-il qui prouvent à leurs dépens et par leurs désastres, ce que leur a valu, après s'être consacrés, de s'être satisfaits humainement comme les autres en bien des choses qui semblaient être très-innocentes. Dieu souffre que les autres se contentent dans une vie naturelle; mais pour vous,

vous ne le ferez point que vous n'en sentiez la vengeance.

§ III.

Je finis ce discours par un dernier raisonnement que je tire de saint Pierre (1, *c.* 4). Il dit que le jugement commencera par la maison de Dieu, c'est-à-dire, par les personnes de la plus grande piété, que l'on doit dire être proprement de sa maison, étant consacrées à son service. De sorte que ceux qui éprouveront les premiers la sévérité de ce jugement, seront les âmes qui ont été les plus favorisées de Dieu, en ayant été les épouses. C'est jusque dans le fond de leurs consciences qu'il portera le flambeau, pour y découvrir les fautes les plus cachées, n'étant pas dit (*Soph.* 1) qu'il fera une recherche si exacte et si rigoureuse à l'égard de celles qui sont du commun des hommes.

Et sur quelle mesure fera-t-il cet examen et ce jugement? Il le fera selon la grandeur de son amour et de ses faveurs; c'est-à-dire, qu'il examinera leurs plus légères fautes dans toute la rigueur. Où je vous prie, Théonée, de faire réflexion sur deux choses, que ce n'est pas sans grande raison que j'ai avancé qu'il fera l'examen de leurs fautes les plus légères, et qu'il usera d'une extrême rigueur.

J'infère que la rigueur en sera grande, parce que Dieu commencera son jugement par ces âmes; les affaires qui sont examinées les premières ayant coutume de l'être le plus sévèrement comme étant les plus difficiles, et essuyant les premières rigueurs du juge. J'infère aussi que cette sévérité s'exercera sur les imperfections et sur les petits

défauts de ces personnes consacrées ; voyez-en la raison.

C'est que d'ordinaire ce sont des âmes, dont la vie est éloignée des grands péchés, ayant au reste les inclinations tournées à tout ce qui est de piété : ce ne seront donc point leurs grands péchés qui feront la matière de ce rigoureux jugement ; néanmoins, puisque d'ailleurs elles doivent toutes les premières en ressentir la rigueur, n'est-ce pas une chose manifeste que ce seront leurs imperfections et leurs fautes les plus légères qui seront abandonnées à sa sévérité ?

Et puis, vous me direz que les fautes et les imperfections affectées de ces épouses ne sont pas grièves? Vous êtes obligé de le confesser avec moi, et d'en tirer cette conséquence, puisqu'elles doivent passer les premières par un si sévère jugement.

§ IV.

O Théonée, que nous sert d'avoir fait à Dieu une si auguste consécration de nous-mêmes, si nous n'avons une incroyable délicatesse pour l'ombre de l'imperfection ? Hélas ! ce n'est point à nous de prendre jamais part à la douceur des sens, ni à aucune manière d'agir qui soit humaine : nous devons être tendres, pour ne blesser pas d'un seul regard les yeux jaloux de notre Dieu. Il ne sort pas une simple respiration de notre poitrine qui ne doive être sainte, et nous devons toujours nous souvenir que le fond de notre être consacré est un fonds dont les moindres productions sont criminelles, si elles se tournent à contenter purement nos inclinations ; parce que tout ce que nous sommes, n'appartenant plus qu'à

Dieu en vertu de notre consécration, les moindres mouvemens en sont réservés à un jugement très-sévère.

Laissons dire les autres, comme il leur plaira, à qui Dieu n'a pas fait l'honneur d'en être les victimes consacrées par les liens les plus étroits, par une profession déclarée, par des dons et des faveurs insignes; ils ne se gênent pas tellement des petites fautes, et veulent jouir à leur gré de ce que le cœur, les sens et la vie un peu libre peuvent goûter.

Mais pour nous, mon cher Théonée, retranchons-nous à nous défendre d'une légère imperfection, comme d'un péché considérable; et, pour me servir à ce propos de la pensée de Tertullien, ayons honte, et rougissons de nous voir arrêtés dans les voies de la vertu par les actions basses d'une vie naturelle, et par de légères et faibles satisfactions des sens, après avoir remporté tant de glorieuses victoires dans les plus rudes tentations.

MAXIME VII.

L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie, sa demeure que dans une âme humble, et son entretien qu'avec une âme simple.

Comme tous les mystères de notre religion ont été comme consommés par la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, nous pouvons dire aussi que la consommation des voies de l'intérieur consiste à recevoir en soi l'esprit de Dieu, à en conserver la possession après l'avoir reçu, et à en avoir la douce jouissance en le possédant: car la

fin de la vie intérieure est de faire en nous un nouvel être par un nouvel esprit, comme nous voyons que le corps fait avec l'âme un être nouveau : mais comme pour cet effet, il faut que le corps soit préparé par les organes, pour recevoir l'âme; que l'âme y demeure par l'union qu'elle contracte; et qu'ensuite elle y fasse toutes ses fonctions; de même il importe de savoir ce qui est capable de faire en nous l'entrée de cet esprit divin, d'y établir sa demeure, et de nous en procurer la possession et la jouissance.

C'est là, Théonée, où aspirent tous nos travaux et tous nos vœux, à ruiner notre esprit pour nous remplir de l'esprit de Dieu; mais hélas! d'ordinaire que l'on se prend mal pour l'introduire, qu'il y demeure peu après y avoir été reçu, et s'il n'en sort pas, que l'on sait peu en jouir, et s'entretenir avec lui! C'est ce que je veux tâcher ici de vous apprendre, afin que vous ne soyez pas privé de la présence et de la douceur du premier de tous les biens : et pour cela je vous dirai que la récollection de l'âme lui donne entrée, que son humilité en établit la demeure, et que sa simplicité en attire les privautés et les caresses.

O esprit de Dieu, esprit d'amour, daignez donner à mon cœur un peu de votre chaleur, afin que j'en puisse inspirer quelque chose dans le cœur de ceux qui liront cet ouvrage, et qu'ils apprennent tellement à s'y abandonner, qu'ils en soient des victimes aussi-bien consumées qu'animées. Tout le monde vous veut et vous invoque, Esprit-Saint, tout le monde aspire à goûter vos douceurs; et vous êtes si bon, que vous ne vous refusez à personne, quand on sait vous préparer une de-

meure. Vous avez une extrême joie, ô esprit tout d'amour, quand vous avez pu réussir dans la conquête d'une âme ; mais hélas ! ou vous n'en approchez guère, en étant empêché par nos épanchemens ; ou vous n'y demeurez pas long-temps, en étant banni par notre orgueil ; ou vous n'y prenez presque point vos plaisirs, en étant retenu par notre sagesse mondaine et charnelle.

CHAPITRE PREMIER.

L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie.

Je vous ai montré, Théonée, au premier tome des maximes, livre 2, combien la récollection est nécessaire par des raisons prises du côté de l'oraison, de la mortification et de la connaissance de nous-mêmes : que si elle vous a paru telle, pour des considérations si importantes, elle vous doit encore paraître infiniment plus pressante pour le sujet que je vous présente, où il s'agit d'ouvrir les portes de votre cœur et de votre âme à l'esprit de Dieu, et de ne le point tant faire attendre quand il y frappe. Hélas, Théonée, que nous le faisons languir, infidèles que nous sommes, tout lui étant uniquement fermé, pendant que nous l'ouvrons indifféremment aux créatures !

Persuadez-vous donc que jamais l'esprit de Dieu n'entrera dans vous, pour en être le souverain, que vous ne lui en prépariez l'entrée par une continuelle récollection ; car cet esprit divin n'entre jamais où est le bruit et le trouble, n'étant rien qui l'éloigne tant de nous que cette disposition : et pourquoi ? parce qu'il est lui-même

un esprit calme et paisible, qui porte toujours dans l'âme le silence et la paix. Il y porte le silence, car il n'y parle le plus ordinairement que par les embrassemens, par les douceurs et par les suaves impressions qu'il forme au fond de sa substance; et s'il y parle quelquefois, ce n'est que par des gémissemens, ou par quelque simple parole, qu'il fait couler dans le secret de la conscience, mais qui porte plus de sens et plus d'effet que ne font les plus éloquens discours.

Il porte encore la paix dans l'âme; car il s'y écoule, dit Isaïe, (*cap.* 66), comme un fleuve pacifique, dont elle est heureusement toute noyée; et il y produit cette paisible disposition, soit en s'appliquant lui-même à toutes ses puissances, soit en répandant un certain doux tempérament sur toutes ses passions. Il le fait, dit Origène, (*In Cant.*), à la façon d'un habile joueur de luth, qui insinue je ne sais quoi de doux et de paisible dans les sens, par la douceur de son instrument; pareillement, ce divin esprit par la douceur de sa grâce pacifie les passions, et les réduit à un accord très-harmonieux.

C'est pourquoi, avant que d'entrer dans l'âme, il la veut trouver dans le silence, parce que sa voix est si modeste, elle est si basse et si délicate, que le moindre bruit empêcherait qu'elle ne fût entendue; puisque, selon saint Grégoire (*in Job.*), elle se voit plutôt qu'elle ne s'entend, parce qu'elle s'insinue sans aucun bruit de paroles, et que bannissant les ténèbres, elle porte les illustrations dans l'entendement.

Il la veut encore trouver dans la paix, pour y faire son entrée; parce que l'obscurité n'est pas moins compatible avec la lumière, que le trouble

d'une âme avec ce divin esprit, puisque, selon l'Ecriture (*Ps.* 75), c'est dans la paix qu'il met les délices de sa demeure : aussi la disposition pacifique de cette âme est l'attrait qui fait pencher vers elle cet Esprit-Saint, et qui lui en ouvre toutes les portes, afin qu'il y entre lui-même comme un pacifique Salomon.

Avouons, Théonée, que ceux-là sont bien trompés, qui pensent attirer en eux ce cher et divin hôte, par le bruit de leurs soupirs et de leurs actes et par un empressement inquiétant de s'en voir remplies. Oh ! je les prie de tout mon cœur d'apprendre bien à se taire et à se désoccuper de tout empressement, et d'avoir pour leur soin principal de s'accommoder à la délicatesse de sa voix, et à la nature paisible de ses opérations.

Il est donc constant que le silence et la paix de l'âme, sont la préparation naturelle à son entrée : or, je désire bien maintenant que vous sachiez que c'est uniquement la récollection qui met l'âme dans cette paix et dans ce silence ; car n'est-ce pas elle qui la retire de tous les bruits extérieurs, et qui la dégage même de la multiplicité des opérations intérieures, pour la conduire jusqu'à la solitude de l'esprit ? N'est-ce pas elle qui rabat incessamment tout ce qui se veut élever dans la conscience avec quelque émotion ? Car elle n'a point de plus grand exercice tout le jour, que d'en régler et d'en adoucir les mouvemens ; n'est-ce donc pas la récollection, sans laquelle l'esprit de Dieu ne peut entrer dans une âme ?

§ I.

Elle y est encore absolument nécessaire ; parce que cet esprit divin y fait son entrée par un

écoulement si doux, et d'une manière si insensible, que l'âme qui n'est point recueillie ne le peut apercevoir. Il n'y vient pas d'ordinaire comme un vent impétueux, quoiqu'il l'ait fait autrefois dans le cénacle sur les apôtres, qui avaient besoin, étant encore grossiers, de quelque signe visible qui donnât plus de confirmation et plus d'éclat à cette communication merveilleuse; mais il s'écoule dans l'âme, pour me servir de la pensée et des termes du troisième livre des rois comme le sifflement d'un doux zéphir. Je trouve néanmoins cette entrée insensible encore mieux expliquée par un prophète (*Osée*, 6); il dit que cet Esprit-Saint fait son entrée dans l'âme de la même manière que l'aurore naissante s'élève peu à peu sur l'oraison, et qu'il y vient comme une douce pluie, qui tombe imperceptiblement, et qui pénètre le sein de la terre.

Or, s'il est vrai que son entrée se fasse d'une manière si peu sensible, remarquez qu'il n'y a que la récollection qui la puisse favoriser; car c'est elle dont l'exacte attention découvre les plus déliées opérations qui se passent dans l'âme; et n'est-il pas à propos que par cette découverte qu'elle en fait, apercevant les écoulemens de ce divin esprit, elle porte l'âme à se préparer pour le recevoir, par le profond respect qu'elle lui inspire? Autrement étant surprise par l'imperceptible insinuation de son entrée, elle le recevrait peut-être avec irrévérence, bien loin de le faire avec toute la vénération qui lui est due.

§ II.

Mais persuadez-vous bien, Théonée, que sans la récollection l'esprit divin n'entrera jamais dans

votre âme : parce que son dessein est de la trouver toujours seule, et il n'en peut souffrir les approches, non plus que la demeure et l'entretien, quand il la trouve déjà occupée de quelque compagnie. C'est pour cela qu'il veut, ou qu'elle soit extérieurement séparée de tout commerce ; ou qu'elle ait un dégagement intérieur, comme s'il n'était point de créature pour elle ; ou qu'elle soit toute solitaire en elle-même, par une occupation secrète, qui la retire tellement en soi, qu'elle en perde quasi l'usage de tous les objets des sens.

O esprit d'amour, qui ne consentira volontiers à une générale séparation de tout, pour vous trouver seul ? Est-il rien dont la compagnie doive arrêter mon âme pour un moment, lorsque vous l'attendez dans la solitude ? Car, ô le moment précieux ! auquel elle se pourra réjouir, comme votre épouse, d'avoir trouvé seul celui que son amour désire, sans que rien la puisse retirer d'un si doux entretien, non plus que de sa retraite.

Il est bien juste, Théonée, que cet esprit sacré trouve notre âme seule, avant que d'y faire entrée ; car pourquoi lui voudrait-on donner un second, lui à qui rien ne peut être comparé ? Pourquoi voudrait-on partager une si petite possession, puisque toutes les âmes et tous les cœurs ne sont qu'un point à son égard ? Ne sait-on pas que les yeux sont délicats, et qu'ils ne peuvent supporter aucun rival ? Ne sait-on pas encore que la pureté de son amour a des secrets et des privautés que l'âme n'est capable de recevoir que lorsqu'elle est seule en sa compagnie ? Mais que peut faire un troisième, sinon de troubler ce divin commerce ? Et puis, l'âme ne serait-elle pas indigne de recevoir la visite de cet esprit d'amour,

si elle ne se défaisait pas absolument de tout?

Si ce que je viens de dire est véritable, oh! que la récollection est précieuse et nécessaire, puisque c'est elle seule qui nous peut mettre dans cette heureuse solitude. Tous les sens veulent incessamment se répandre au dehors, mais c'est elle qui les ferme à tous les objets, et qui les tient au milieu des choses, sans en avoir presque l'usage, ou sans s'y appliquer. L'inclination nous porte à parler et à voir, mais c'est son emploi de n'emprisonner pas moins une personne dans sa chambre que dans sa conscience : le cœur jusque dans la retraite la plus profonde a ses saillies continuelles, pour courir et voler de toutes parts, par ses mouvemens déréglés ; mais il trouve dans la récollection, dit saint Augustin, comme une barrière qui arrête son vol, et qui l'oblige de rester seul en son fonds, pour y goûter les douceurs de son Dieu.

Oh! donc, chère et aimable récollection, qui rendant l'âme capable de cette divine solitude, la dispose aussi aux approches de cet Esprit-Saint! O porte dorée! par où il entre en triomphe dans l'âme, sans autre compagnie que lui-même! O fonds riche et précieux de récollection! où se voit naître le trésor de cet adorable esprit.

§ III.

Enfin, vous comprendrez la nécessité absolue de la récollection, pour donner entrée en vous à l'esprit de Dieu, par cette vérité très-constante, à savoir, qu'il n'entre dans l'âme que quand toutes les avenues en sont fermées. Il le fait d'une manière tout opposée à celle des objets créés ; car il faut que les sens soient ouverts, afin que les ob-

jets puissent entrer; les yeux le doivent être pour donner entrée à tout ce qui est visible : les oreilles le doivent être pour recevoir le son ; la voix et la parole, et le reste des sens doit ainsi s'ouvrir pour faire passage à leurs objets.

Mais cet Esprit-Saint veut tout le contraire ; car il est nécessaire que les sens soient fermés pour favoriser cette entrée. Nous avons une belle figure de cette manière d'opérer dans les Actes des apôtres, où il est dit que Notre-Seigneur entra, les portes étant fermées, dans le lieu où ils étaient, en attendant la venue du Saint-Esprit ; c'est ce que ce même esprit désire pour faciliter son entrée dans les consciences; à savoir, que tous les dehors en soient bien fermés. Il prétend, par ce moyen, que les images des choses créées n'entrent point dans l'âme avant lui ; il prétend que la place en soit mieux purifiée, n'y étant rien entré d'impur ; il veut par là montrer son pouvoir, en ce qu'il n'a pas besoin, comme les créatures, que les portes lui soient ouvertes pour entrer ; il prétend encore par cette voie montrer à l'âme que c'est lui en vérité, n'étant point entré à la faveur des espèces, ni d'aucun objet extérieur.

Or, je vous demande ce qui ferme ainsi toutes les portes des sens, sinon la récollection ? Car n'est-ce pas elle qui fait que l'âme, toute repliée en elle-même, et retirée dans son fond le plus intime, y attend la venue et l'infusion de son esprit d'amour ? Et pour n'en pas être interrompue par l'entrée des objets créés, elle se ferme toute aux créatures, soit par l'éloignement des conversations, soit par la mort continuelle de ses sens ; contribuant ainsi, par son occupation et par son industrie, à donner une entrée libre, pleine et victorieuse à l'esprit de Dieu.

Qui ne désirera donc maintenant cet esprit de recueillement, et qui s'en pourra dispenser ? Dites plutôt : Oh ! que je sois éternellement enseveli et emprisonné dans mon intérieur, pour préparer les voies à cet esprit adorable ! Très-précieuse et féconde récollection, qui lui ouvrez le chemin pour entrer en son domaine, oh ! que volontiers je me perds dans votre sein, où je puis attendre assurément la venue de ce bien divin, sans que mon attente en soit trompée, parce que vous lui êtes un attrait particulier, et que vous en ôtez si bien les obstacles. Puisque vous me valez l'infusion de l'esprit d'un Dieu, hélas ! ne serais-je pas bien malheureux de ne chérir pas votre sainte captivité, vu que vous faites si bien par vos préparations, qu'il me vient rendre visite jusque dans la solitude de ma conscience, pour m'y tenir une fidèle compagnie.

Demeurons-y, mon cher Théonée, oh ! demeurons-y donc, car malheur à l'âme qui, pour se satisfaire dans l'épanchement de ses sens, aime mieux ne se pas un peu contraindre dans le recueillement, et perdre la communication de l'esprit de Dieu, que de perdre celle des créatures.

CHAPITRE II.

La demeure de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme humble.

Il y en a bien en qui cet esprit divin entre, y étant invité par leur récollection ; mais hélas ! qu'il y en a peu en qui il fasse une longue demeure ! Il ne fait que passer sans s'y arrêter, dit le prophète (*Is.* 102), parce que la place n'est pas

en état de le loger. N'êtes-vous point de ces personnes, Théonée, qui ayant assez de recueillement pour l'inviter à venir, n'ont pas une disposition capable d'en arrêter la présence ; car il faut être profondément humble, et vous ne l'êtes peut-être pas. Une âme humble est l'unique demeure où il repose ; et comme il ne trouve d'ordinaire en vous qu'orgueil, et une propre élévation, il s'en écoule aussitôt, comme font les pluies du haut des montagnes. O Dieu ! soyons donc humbles jusqu'à l'abîme, afin d'être capables de retenir cet Esprit-Saint, et d'en être toujours la perpétuelle demeure, pour en avoir toujours la plénitude.

Je laisse là tous les avantages de l'humilité, et il me suffit pour mon dessein, de vous montrer comme une âme fondée en cette vertu est la véritable demeure de l'esprit de Dieu.

Notre-Seigneur lui-même nous dit qu'il nous l'enverra pour opérer tout en nous ; ce qu'il ne peut que par la demeure qu'il y fait ; saint Paul (*Gal., c. 4*) nous apprend et nous confirme qu'il habite au fond de nos êtres, comme une autre âme de nous-mêmes ; et de très-fameux théologiens enseignent qu'il habite tellement en nous, qu'étant en grâce nous en sommes essentiellement sanctifiés. Mais vous me demanderez, Théonée, comment une âme humiliée est celle qui fait la demeure où repose cet esprit divin ; c'est ce qu'il faut savoir.

§ I.

Je dis donc que l'esprit de Dieu lui-même est tout humble, y avez-vous jamais pensé ? 1°. En ce qu'il humilie ; 2°. en ce qu'il porte les autres à

s'humilier ; 3°. en ce qu'il s'humilie aussi lui-même.

1. N'a-t-il pas commencé par le verbe qu'il a humilié jusqu'à notre chair, le faisant se perdre et s'anéantir dans un peu de boue ? car c'a été par son opération que s'est fait ce prodigieux anéantissement, où l'on peut dire qu'il l'a fait descendre, et où le verbe n'est descendu que par l'obéissance qu'il lui a rendue. N'humilie-t-il pas encore tous les jours la majesté de Dieu, lorsqu'il s'abaisse dans les consciences jusqu'à s'oublier en quelque façon de sa grandeur, par toutes les privautés qu'il a avec elles ?

2. Il ne porte pas moins les saints à s'humilier, leur humiliation étant un de ses grands emplois ; car il les fait incessamment courir aux opprobres et aux humiliations, ce mouvement étant un effet des impressions qu'il donne à leurs âmes.

3. Mais lui-même ne s'humilie-t-il pas en s'anéantissant ? c'est lui qui s'est abaissé à la recherche de Marie ; c'est lui qui a formé de ses mains un corps au Verbe ; c'est lui qui s'abaisse, jusqu'à prévenir à toute heure le pécheur par ses inspirations.

Jugez donc si ce divin esprit, étant tout humble de sa nature, peut avoir une demeure plus naturelle et plus agréable que les âmes humbles ; il s'y repose comme dans son centre, y trouvant le terme de ses inclinations ; il s'y plaît comme dans un lieu dont l'humble et profonde capacité peut comprendre toute sa plénitude ; il y prend ses plaisirs comme avec un égal, parce que plus ses communications sont humbles, plus ces âmes en sont anéanties. Oh ! jusqu'à quel point ne devons-nous donc pas être humiliés, pour être le fond de

la demeure et des douceurs de cet Esprit-Saint. Quel abîme d'une humble profondeur ne devons-nous pas avoir pour être le centre de son repos ? et pouvons-nous ne nous pas anéantir, le voyant s'humilier par les recherches continuelles qu'il fait de nos âmes, avec plus d'empressement que ne ferait l'amant le plus passionné ?

§ II.

Je dis encore qu'une âme humiliée est le plus puissant attrait, pour obliger l'esprit de Dieu à y faire sa demeure ; parce que, par une propriété particulière de sa personne, étant communicatif, il n'y est que pour faire la communication de ses dons, et qui en est, je vous prie, plus capable que les humbles ?

Car n'avez-vous jamais remarqué comme Dieu semble rechercher avec soin sur qui reposera son esprit. Sur qui reposera mon esprit, dit-il ; vous diriez qu'il a cherché de tous côtés des dispositions dignes de le recevoir, et que n'en ayant pu trouver, il en est en peine : et puis enfin que conclut-il, à votre avis ? Il ne dit pas qu'il reposera sur une âme zélée pour procurer sa gloire ; ni sur une âme débonnaire, qui en pourrait faire une agréable demeure ; ni sur une âme tout ardente de son amour, laquelle semblerait y avoir des dispositions plus nobles et plus naturelles ; mais comme s'il avait trouvé tout ce qu'il n'a point rencontré ailleurs, il conclut que c'est sur une âme humble ; voulant dire qu'elle a bien plus de disposition que les autres à la communication de ses dons, et qu'elle peut bien mieux recevoir et soutenir tous les excès de son amour.

Si vous en voulez savoir la raison, je vous dirai

que les eaux vives de sa grâce cherchent toujours quelque lieu profond qui puisse les retenir et les conserver; et est-il rien de plus profond et de plus abîmé qu'une âme humble ? car les abaissemens intérieurs en sont quelquefois si grands, qu'elle semble se jeter au delà du néant; soit qu'elle soit confondue par ses misères, soit qu'elle le soit par la vue des grandeurs de Dieu : et c'est ici où cet Esprit-Saint trouvant dans cette âme une profondeur proportionnée aux grands excès de ses biens, y est arrêté pour lui en faire part, avec toutes les profusions.

Il y demeure encore volontiers, parce qu'il peut verser en son sein les faveurs les plus signalées, sans qu'elle s'en élève davantage : au contraire, vous remarquerez qu'une âme humble ne reçoit jamais aucun don divin qu'avec confusion, et vous devez beaucoup examiner l'esprit de celles qui les reçoivent avec privauté; car d'ordinaire les grandes communications de ce divin esprit humilient et confondent l'âme qui en est favorisée : hélas ! dit-elle, je crois quasi que ces faveurs se sont trompées dans leurs cours, tant elles me conviennent mal, ne m'étant bonnes que pour me découvrir davantage mon indignité ? hé ! où suis-je, ô mon Dieu, parmi tant de caresses de vos grâces? et où êtes-vous vous-même jusque dans le sein de mes impuretés? Cette âme humble tire ainsi sa confusion de sa gloire, et elle se fait en elle-même comme une espèce d'enfoncement, où elle fuit et où elle se cache tant qu'elle peut, loin des caresses de cet esprit d'amour, qui s'en communique encore davantage à elle, et qui en aime plus la demeure. Elle imite Jonas dans sa fuite, mais d'une manière bien plus louable ; ce prophète

fuyait de la face du Seigneur, pour éviter la confusion de son ambassade; et elle le fait, cherchant à se cacher dans les abîmes de sa conscience, par la confusion qu'elle a des faveurs dont elle est accablée.

Elle entre jusque dans les sentimens de crainte que ces divines visites ne soient son unique récompense, tirant ainsi des sujets de trembler de ce qui semblerait devoir faire son assurance. Esprit-Saint, dit-elle, ce n'est pas ici le lieu de vos largesses, et si vous me les départez, n'ai-je pas sujet de craindre que vous ne me les vouliez pas réserver pour l'avenir?

Il n'est point de posture humiliante, que cette âme ne prenne parmi ces dons; et c'est ce qui oblige cet esprit divin d'en faire sa demeure, parce qu'il peut se satisfaire pleinement dans ces communications, sans qu'il y ait aucun danger qu'elles soient mal reçues.

§ III.

Enfin l'humble fond de cette âme arrête l'esprit de Dieu; parce que cet esprit n'est pas moins pureté qu'il est amour, et il n'est pureté que parce qu'il est amour, dont le feu sacré a cela de propre, de ne pouvoir rien souffrir qui soit impur; c'est pourquoi il demeure avec tant de plaisir dans l'âme humble, parce qu'il n'est rien qui engendre la pureté comme l'humilité.

Ce qui souille ordinairement les âmes les plus vertueuses, c'est qu'elles se regardent dans les richesses de leur conscience; elles font quantité de fautes qu'elles estiment légères, et elles négligent de sanctifier beaucoup d'actions communes. Or, c'est de là même que l'âme humble prend la source

de sa pureté ; 1°. car, oh ! qu'elle est éloignée de s'attribuer rien de ses faveurs ! puisque, comme nous l'avons vu, elle n'en retire que de la confusion. 2°. Elle n'estime aucune faute légère, dans la connaissance qu'elle a de la grandeur de Dieu, offensé par le néant de la créature. 3°. Comme elle se voit si petite et si bornée, il ne s'élève en elle aucun léger mouvement, dont elle ne voulût faire incessamment un sacrifice à la grandeur de Dieu.

N'étant donc rien de si purifié que l'âme humble, vous étonnez-vous si l'esprit de Dieu y repose comme dans sa couche nuptiale, où il prend tous les chastes plaisirs de son amour ?

Ajoutons encore que Dieu étant la première et essentielle vérité, son Esprit-Saint ne se plaît à demeurer que dans les âmes humbles : et la raison de cela est que tout homme étant menteur, il n'y a que l'humble qui soit véritable, parce qu'il reconnaît la vérité de ce qu'il est. Et quelle est cette vérité ? qu'il n'est que bassesse et que péché; et comme il demeure toujours dans cette contemplation, il demeure aussi toujours dans la vérité, et l'esprit de Dieu dans lui ; parce que cet esprit n'aime que les choses qui ne sortent point par le mensonge de leur situation naturelle.

Faites, je vous prie, maintenant réflexion que tout ce que je viens d'avancer vous donne éclaircissement sur deux choses : 1°. Que les ferveurs ordinaires sont les effets de l'entrée que l'esprit divin fait dans les âmes ; 2°. que communément leur cessation est aussi l'effet de la sortie de ce divin esprit qui n'y demeure plus. Vous le faites donc entrer dans votre cœur par le recueillement et par les soupirs, et vous l'en chassez par des dispositions superbes et pleines de l'opinion de vous-même.

Ah ! humiliez-vous, Théonée, pour ne pas ainsi bannir lâchement cet esprit d'amour ; souvenez-vous que la grandeur de sa plénitude se mesure sur la profondeur de votre abaissement ; et n'oubliez pas qu'ayant ainsi jeté en quelque façon bien avant ses racines, sa demeure en est plus longue et plus ferme. Oh ! enfoncez-vous si profondément dans votre néant, que vous l'obligiez à vous y aller chercher, et si vous vous en sentez possédé, fuyez encore plus loin par vos bassesses, afin de l'attacher à vous plus inséparablement par ses poursuites, puisque l'âme humiliée est, pour ainsi dire, la chaîne qui le retient.

CHAPITRE III.

L'entretien de l'esprit de Dieu ne se fait qu'avec une âme simple.

Cet Esprit-Saint peut demeurer dans une âme; il lui peut faire communication de ses dons, mais il ne s'y entretient pas toujours avec toutes les privautés ; il y faut une nouvelle disposition, qui est celle de la simplicité, puisqu'il est certain qu'il n'a point d'entretien familier qu'avec les simples. O Dieu ! jusqu'à quel point ne favorise-t-il pas ces âmes ? et le pourrait-on croire, si l'expérience n'en était une preuve sensible ?

Vous saurez donc que c'est avec elles qu'il devient tout simple lui-même, et que comme elles passent dans une manière de sainte enfance, il devient aussi enfant avec elles dans sa façon de converser. Il prend des voies différentes de traiter avec les âmes, selon leurs dispositions : vous remarquerez dans leur conduite des opérations de

langueurs et de soupirs en celles qui sont pénétrées de son amour, n'ayant pas, pour me servir de ce terme, d'autre langage que celui des flammes; dans celles qui sont touchées des sentimens de pénitence, il ne parle que comme d'un trône, et dans sa majesté; dans celles qui sont pénétrées du repos du recueillement, il ne parle que par le silence; mais c'est dans les âmes simples qu'il semble trouver une entière liberté; à peu près comme celui qui usant avec tout le monde de cérémonie, semble après se délasser avec un ami, n'observant plus tant ce qu'il fait ni ce qu'il dit; par un certain épanchement familier.

§ I.

Voulez-vous donc voir jusqu'où vont les aimables familiarités de cet esprit d'amour? Il a coutume, dit Origène, de chercher de tous côtés des âmes simples, à qui il puisse découvrir la grandeur de sa charité, et les excès de ses tendresses: et puis, les ayant trouvées, il leur fait des caresses ineffables, et il les traite avec une familiarité qui ne se peut exprimer.

Il en prend un soin si tendre, et, pour me servir de ce mot, si empressé que le maître le plus zélé ne le fut jamais tant à former son disciple. 1°. Il l'enseigne par ses illustrations, et il lui en apprend plus par un seul rayon de sa lumière, que ne peuvent faire tous les livres; c'est pourquoi l'on voit des idiots qui n'eurent jamais aucune connaissance des lettres, dire des merveilles des choses divines; cela vient de ce que cet esprit d'amour ne les envoie pas à l'apprentissage des hommes, dit Richard de Saint-Victor, mais qu'il se les réserve pour les instruire lui seul à son école

où, sans le bruit des paroles, il leur fait tout comprendre par de simples et de soudaines vues : ah! quel docteur de sainteté ! et quelle bonté de s'occuper à l'instruction des personnes, dont quelquefois l'intelligence est naturellement assez grossière !

2. Il prend un plaisir tout particulier à toucher ces âmes simples du feu de son amour : ce sont de pures ardeurs, dont elles se sentent brûler, pendant qu'elles ignorent la manière de cet incendie: leur volonté n'est que flamme, leur cœur n'est qu'embrasement ; ce qui fait qu'elles parlent comme des séraphins, et que l'on voit de la bouche de ces simples, qui dans le reste ne peuvent rien dire, sortir néanmoins des expressions embrasées, quand il faut parler de l'intérieur et de Dieu, et qu'elles inspirent ce feu divin à ceux qui les entendent : et cela vient de ce que cet esprit d'amour est celui qui allume lui-même ce feu, le soin de ces âmes n'étant que de s'en laisser doucement consumer. O saintes âmes, que votre simplicité vous est avantageuse, puisqu'elle ne vous fait parler que le langage de l'amour, n'étant brûlées que de ses ardeurs!

3. Mais enfin, que ne dit-il point à l'âme, pour la conduire à la perfection où il la destine? Oh! que le soin qu'il en prend est prodigieux ! Le croyez-vous, Théonée, qu'il est quelquefois si appliqué à l'âme, qu'il lui en est en quelque manière importun par ses mouvemens continuels ; soit qu'il lui parle toujours, car il le fait en tout temps et en tout lieu, aussi-bien dans le bruit que dans la retraite, et aussi-bien dans les ténèbres que dans le jour ; soit qu'il lui reproche ses infidélités, car il ne lui en laisse passer au-

cune; soit qu'il la sollicite à se purifier des moindres choses, car il n'en peut souffrir les moindres taches; soit qu'il l'appelle en elle-même, car il semble n'être heureux qu'en sa compagnie; soit en lui faisant voir qu'elle n'aura jamais de paix, qu'il n'en soit le souverain et l'unique vie, car sa sainte jalousie est de ne pouvoir souffrir que quelque autre y vive et y règne que lui.

§ II.

Il ne parle pas seulement à cette âme; mais cet esprit tout amour et toute bonté, sans se borner dans les emplois qu'il se donne, la remplit toute de son onction, soit qu'il en adoucisse les plaies, soit qu'il la console dans ses misères.

1. La grande plaie de cette âme est la componction intérieure, dont elle est quelquefois blessée à la vue de ses péchés et de ceux d'autrui; et savez-vous bien que son onction en adoucit tellement l'amertume, qu'il lui est infiniment plus cher d'être blessée que de ne l'être pas; car elle passe, comme dit saint Grégoire (*l.* 3, *dial.*), de la componction des péchés à la componction de la dilection; et, selon saint Ambroise, plus cette plaie est profonde et amère, plus elle est pleine de douceur.

2. Il arrive encore que l'onction de cet esprit divin pénètre souvent toute l'âme, et quelquefois même le corps, de la douceur qu'elle y fait couler; il met la douceur dans la volonté par voie d'amour; il met la douceur dans l'entendement par des pensées de paix; il met la douceur dans toute la substance de l'âme par un général silence; il met la douceur dans le cœur par un doux feu qui le consume; il met la douceur dans la poi-

trine par les agréables soupirs et par les sanglots qui en sortent ; il met la douceur sur ses lèvres par ces amoureuses paroles qui se profèrent ; il met la douceur dans les yeux par ces pluies de larmes qui en découlent ; et il met la douceur souvent jusque dans tout le corps, en ce qu'il en tombe dans de saintes défaillances, n'en pouvant supporter l'excès. C'est cette douceur ineffable, dit Richard de Saint-Victor (*D. Mis. sp.* 8), qui faisant mourir l'impatience d'une foule de désirs, dont l'esprit est ordinairement agité, le fixe et l'arrête dans le goût, dont il est pénétré par cette divine onction.

3. Enfin, cet esprit d'amour prend encore le soin de consoler cette âme par son onction dans toutes ses misères ; voyez, je vous prie, les manières aimables dont il le fait. 1°. Il la console par ses embrassemens ; car ne sentez-vous pas quelquefois de certains doux et agréables resserremens de cœur, et un je ne sais quoi qui vous retire tout en vous-même ? Ce sont là les embrassemens de ce divin esprit qui compatit à nos misères, et qui n'en fait pas moins qu'une mère qui serre son enfant sur son sein. 2°. Il console cette âme par des pensées de résignation qu'il lui inspire, que les croix passent, que la gloire nous attend, que le ciel vaut infiniment plus que la peine que nous souffrons. 3°. Il la console même jusque dans ses reproches, car il n'est pas possible que cet esprit si doux lance le trait d'une main, qu'il ne le retire de l'autre, et qu'il ne répande aussitôt de l'huile sur la blessure.

§ III.

Hé ! mon Dieu ; Théonée ; que de choses douces

et ravissantes! Et que la simplicité est un admirable fonds pour recevoir des opérations encore plus admirables!

Mais si cet esprit d'amour se porte à en faire tant, l'âme simple est excitée à n'en faire pas moins avec lui; elle lui parle d'une familiarité incroyable, comme si elle ne parlait qu'avec son propre cœur; elle lui expose en enfant tous ses petits secrets; elle répond à ses sacrés mouvemens, sans beaucoup regarder ce qu'elle a à lui dire. Quand il se cache à elle, elle le fait retourner par ses cris; elle se plaint quelquefois, ô la confidence étonnante de lui-même à lui-même, et il se plaît d'en écouter les amoureux reproches; elle gémit souvent avec lui, et fait comme un écho d'élans et de soupirs; elle lui dit sans ordre et sans raison tout ce qui lui vient, et c'est ce qui lui est le plus agréable, comme un ami s'entretient avec un ami, lui disant indifféremment tout ce qui lui vient en pensée; elle lui demande même compte de ses froideurs, quand elle en est traitée avec indifférence. N'est-ce pas là un état merveilleux de part et d'autre, dont la simplicité fait le fondement?

Dites donc qui ne vous aimera, chère et précieuse simplicité, vertu rejetée et méprisée, que je vous prends de grand cœur pour mon unique partage! que je devienne enfant! Otez-moi cette faculté si raisonnable et si superbe, cette prudence si terrestre, cette sagesse si humaine; et que je ne sois pas moins simple et docile qu'un enfant; venez, ô la vertu de mon cœur, venez, et me simplifiez autant que j'ai été suffisant dans mes conduites. Venez, ô la chère vertu de Jésus! à laquelle il a donné le premier rang, et qu'il a

voulu être le caractère de son esprit. Poison malheureux de la politique humaine, et de cet esprit sage selon la chair, oh! que vous m'êtes en horreur, puisque vous faites que je suis même l'horreur de ce divin esprit. Oui, mon Dieu, je consens de passer pour la fable des discours, et pour une personne sans conduite, il ne m'importe qu'il m'en coûte, pourvu que j'aie la simplicité, et avec elles les privautés ineffables de votre Esprit-Saint.

§ IV.

Mais, me demanderez-vous, d'où vient que l'esprit de Dieu agit si familièrement avec les âmes simples? c'est sur quoi je veux vous satisfaire, Théonée, et par où je veux finir cette maxime.

1. L'âme simple ne fait point de retours sur les familiarités et les faveurs de ce divin esprit: tout cela va d'une manière si innocente, qu'elle ne comprend pas même comme elle en use, soit que cela soit un effet de sa grande occupation, soit que cela procède de la sainte ivresse où elle est, soit que cela vienne de la grâce qui l'a ainsi formée, ou de son naturel que la grâce a perfectionné, soit qu'elle ne pense pas que ce qu'elle possède soit si considérable.

Or il n'est rien qui fasse que l'esprit de Dieu se communique avec plus de liberté, que lorsque l'âme ne retourne pas sur ses faveurs, parce qu'alors elles ne sont point souillées par les retours de ses regards, qui ont coutume d'en arrêter le cours, et ne retournant point sur ces divines familiarités, elles demeurent dans leur pureté, comme elles partent d'une simplicité tout innocente.

2. L'âme simple est encore capable de ces divins entretiens, parce qu'elle n'a aucune résistance aux mouvemens du divin esprit, et que son propre caractère est la docilité; car elle ne sait ce que c'est que de disputer; elle va à tout, elle veut tout, elle fait tout, elle dit tout, à la façon qu'on le veut d'elle; parce que le simple pense bonnement que tout est bien : au contraire d'un esprit politique qui juge de tout et qui se défie de tout.

C'est la raison pour laquelle l'esprit de Dieu se familiarise avec les âmes simples, parce que de sa nature étant délicat et impérieux, il trouve en elles une disposition à recevoir toutes les impressions qu'il veut faire; et de leur part, sans examiner ni la fin, ni les causes, ni la mesure, ni la nature de ces impressions, elles vont au souffle comme le vaisseau, elles prennent toutes les formes comme une cire molle, elles reçoivent la figure comme une pierre bien taillée : c'est ainsi qu'elles font un sujet de triomphe à cet Esprit-Saint, qui rencontre toute la soumission qu'il désire dans leur docilité.

3. Enfin je trouve que l'âme simple a une disposition particulière pour entrer dans ces saintes privautés avec l'esprit de Dieu, parce qu'elle ne croit pas avoir en cela quelque chose plus que les autres.

Je ne dis pas qu'il n'y ait des âmes, lesquelles comprennent le privilége de leurs faveurs, et les reçoivent avec bien de la pureté ; vous remarquerez néanmoins dans leur conduite, qu'elles les reçoivent avec je ne sais quoi de respectueux, de sérieux et d'attentif, pour n'en user pas mal; et comme elles communiquent ainsi avec Dieu, vous

trouverez aussi qu'il a avec elles une manière de communication bien plus grave et plus retenue.

Mais l'âme simple, parce qu'elle ne pense pas que cet esprit d'amour la traite avec plus de privilége que les autres, et qu'elle croit bonnement qu'il en est de toutes les consciences comme de la sienne, elle en a une liberté bien plus familière avec ce divin époux ; et lui de son côté, comme il s'accommode à toutes nos dispositions, fait aussi tout comme elle, et ne lui cède en rien dans ses saintes privautés, lui rendant toutes les caresses que le pur et simple amour est capable de suggérer.

Je vous laisse, Théonée, à faire sur tout ce discours une sérieuse considération ; à savoir, combien vous devez travailler à la récollection, vous appliquer incessamment à l'humilité, et aimer la simplicité ; si vous désirez avoir toujours l'âme ouverte à l'esprit de Dieu, si vous voulez arrêter en vous sa demeure, et si vous avez quelque faim de goûter combien ses divines privautés sont charmantes.

MAXIME VIII.

Plus une âme est visitée des faveurs de Dieu, plus elle doit être éprouvée.

Voici une étrange maxime où vous pouvez remarquer un combat bien extraordinaire entre Dieu et la créature, laquelle semble s'opposer à ses desseins, et condamner ses conduites par les siennes. Quoi ! est-il juste qu'un directeur, qu'un supérieur, ou qui que ce soit qui est en autorité, pendant que Dieu fait les délices d'une âme, et la

remplit de ses faveurs, la traite durement? et qu'il la charge d'affliction et d'épines, lorsque Dieu paraît ne la couronner que de fleurs? Est-il juste que le sujet veuille régler les ordres du souverain, et que le serviteur ne s'accorde pas à toutes les volontés de son maître?

Oui, Théonée, il faut que ceux qui ont charge des âmes les conduisent par de rudes épreuves, tandis que Dieu les mène par des voies de roses, et ils ne sauraient mieux entrer dans ses desseins pour conserver la beauté et la pureté des trésors dont il les enrichit; ils ne s'opposent pas à ses ordres qui ne tendent qu'à la sanctification, mais ils les secondent d'une manière très-efficace.

§ I.

Il faut néanmoins, avant que de venir aux preuves, que je vous donne quelques éclaircissemens sur de certaines choses, dont l'intelligence faisant d'une part tout à fait à mon dessein, de l'autre vous donnera aussi bien des lumières pour entrer toujours plus avant dans la science de la vie spirituelle.

Vous avez tant ouï parler de grandes âmes, Théonée, dont les livres vous ont souvent fourni les éloges aussi-bien que les entretiens : n'est-il pas vrai que vous avez souhaité ces états; car c'est là que les désirs se portent ordinairement; on n'estime que ce qui est précieux, et on ne soupire qu'après les rares faveurs et les voies élevées. Je sais bien, Théonée, qu'il y a des âmes de prix, en qui l'on ne peut assez admirer les dons du ciel; mais, je vous prie, n'en parlons pas avec confusion, et distinguons ici nettement deux sortes d'âmes précieuses.

1. Je trouve qu'il y a de fausses précieuses parmi les spirituelles : notre siècle et les siècles passés n'en ont que trop vu. Leurs lumières n'ont que de l'éclat qui éblouit l'esprit, et qui donne de faux jours pour de véritables : et cela vient de ce que leur imagination est ordinairement le lieu où se forment toutes ces faussetés, qu'elles relèvent, et qu'elles embellissent d'une si juste expression, qu'elles colorent de si belles circonstances, qu'elles soutiennent par tant d'austérités, qu'elles couvrent d'une si douce modestie, qu'elles autorisent d'une humilité si bien contrefaite, qu'elles rendent si plausibles par une obéissance affectée, que souvent les yeux les plus éclairés n'en peuvent découvrir le défaut et la tromperie. Ah ! qu'il est pitoyable de voir les abus qui se glissent dans la vie de l'esprit ! Et que toutes ces beautés sont un voile propre à couvrir les illusions ! Défiez-vous-en, Théonée, et ne vous laissez pas incontinent surprendre à tout ce qui vous paraît extraordinaire.

Elles ajoutent encore au brillant de leurs belles connaissances des goûts et des suavités dont elles semblent remplies, et qu'elles ne manifestent que par les soupirs, par les gémissemens et par les langueurs : tout cela n'est que mensonge; ou parce qu'elles s'y excitent elles-mêmes par des affectations recherchées, ou parce que leur cœur se blesse facilement d'une légère idée de l'imagination, ou parce que le démon en effet leur inspire de fausses douceurs, par le moyen des fantômes et par l'agitation d'un sang échauffé; mais elles donnent tant d'apparence de vérité à cet agréable mensonge, par la douceur qu'elles portent dans le cœur de ceux qui les entendent que

l'on y est assez facilement trompé, si l'on n'est sur ses gardes.

2. Après cela il faut aussi avouer qu'il y a des âmes véritablement précieuses, dont les lumières ont leur source dans le Verbe, et dont les douceurs viennent de l'onction du Saint-Esprit. Comme les premières manifestent avec le temps leur tromperie, le mensonge ne pouvant être long-temps dans les tenèbres; aussi les secondes, plus elles avancent avec le temps, plus elles confirment les esprits dans la vérité de leurs voies, leurs lumières paraissent plus véritables que celles du soleil, et leurs douceurs sont si pures et si solides, qu'elles ne se mêlent jamais avec la corruption de la nature. Néanmoins, avec tout cela je maintiens que ces âmes si pleines de faveurs, si pleines de Dieu même, et si éloignées de l'illusion, peuvent facilement dégénérer, si l'excès de ces divines visites n'est accompagné de dures épreuves du côté des créatures, et si la dureté de l'épreuve n'est proportionnée à la suavité et à la grandeur des dons.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont les âmes élevées qu'il ne faut pas sitôt éprouver.

Mais il est encore bon que nous fassions une seconde distinction de celles qu'il n'est pas à propos d'éprouver rudement, et de celles à qui ces épreuves sont dues.

Pour le bien comprendre, vous devez savoir qu'il y a des faveurs extraordinaires que Dieu départ à de certaines âmes, seulement pour les gagner par la douceur de ce charme, et pour les

engager ensuite dans les grandes voies, par où il destine de les mener. Or, souvenez-vous que ces âmes ne doivent pas être mises à l'épreuve sitôt qu'on y voit rayonner les lumières et les merveilles de la grâce.

1. Car vous voyez bien que leur vertu est encore jeune et naissante, qu'il n'y paraît que de belles espérances d'y voir un jour triompher la grâce, et que c'est une matière qui commence seulement d'être préparée, pour servir avec le temps à la grande gloire de Dieu, par la grandeur de ses sacrifices. Il ne faudrait maintenant qu'un souffle pour l'abattre et pour flétrir l'éclat de sa beauté. C'est pourquoi il faut cultiver ces âmes avec un soin bien délicat, et les traiter, quelque visitées qu'elles soient des caresses de Dieu comme des personnes sans vertu.

2. Réglez, Théonée, votre conduite sur celle de Dieu; penseriez-vous mieux faire que lui? Et que fait-il? Comme il connaît les faiblesses de ces âmes, il les ménage dans les commencemens, il n'a pour elles que des douceurs, il les traite avec des bontés caressantes, qui ne sont pas moindres que celles que fait une mère à son enfant qu'elle tient dans son sein; et si Dieu en use ainsi, le directeur n'en doit pas user d'une autre manière, tâchant par la douceur de sa conduite, de faire à Dieu la conquête de ces âmes, comme Dieu tâche de la faire par l'attrait de ses faveurs.

3. Considérez que ces personnes, qui n'ont encore que l'ombre de la vertu, seraient capables de tout quitter, ayant commencé par de si belles démarches, si vous les éprouviez avec quelque dureté : elles sont capables de goûter les dons de Dieu, mais elles ne le sont pas encore d'en sup-

porter les épreuves, et quoiqu'elles sentent et qu'elles confessent ses grandes miséricordes, elles ne sont pas néanmoins assez fidèles pour en aimer la continuation aux dépens des plus rudes mortifications. Que diriez-vous d'un directeur qui perdrait tout en poussant ces personnes à tout perdre, faute de s'accommoder à leur faiblesse?

4. Enfin, prenez garde de juger de ces personnes qui commencent, de la vérité de leur grâce et des dons que Dieu leur départ, par la résistance qu'elles apporteront quelquefois à vos épreuves et à vos ordres : c'est un égarement de conduite bien grand, que je souhaite que vous évitiez aussi avec grand soin; car si cela était, il faudrait dire qu'une âme serait sainte, aussitôt que Dieu lui communiquerait ses faveurs, et que cette communication ne se ferait jamais à des âmes immortifiées.

Retirez, je vous prie, de cette erreur ceux qui en jugent ainsi, et leur dites que les dons de Dieu mûrissent dans les âmes, avant qu'elles soient élevées à l'éminente vertu, et que Dieu fait voir les richesses de ses bontés, se communiquant quelquefois avec grande privauté aux imparfaites et encore terrestres, comme aux parfaites.

Néanmoins, je suis bien d'avis que vous portiez ces âmes, et que vous les accoutumiez à ne se pas plaire dans leurs faveurs, et que vous les formiez peu à peu à conserver un cœur détaché au milieu de la jouissance. Je suis encore d'avis que vous leur fassiez concevoir que les caresses dont Dieu les visite sont des marques et des supplémens de leur peu de vertu, afin qu'elles fassent le bien, et qu'elles en doivent plutôt tirer un

sujet d'humiliation, que de penser qu'elles en soient plus considérables.

CHAPITRE II.

Quelles sont les âmes élevées qu'il faut éprouver, et pourquoi on ne les éprouve pas.

Disons maintenant qu'il y a de divines visites qui se font à l'âme ; non pas pour la gagner, étant déjà devenue il y a long-temps la conquête de la grâce ; et toute consommée dans la vertu ; mais comme pour récompenser ses victoires ; et par une inclination que Dieu a de la caresser en épouse et d'en faire ses délices, comme il veut être aussi les uniques délices de son cœur.

Or, ce sont ces âmes que vous devez éprouver par tout ce qui peut contribuer à la conservation de leurs faveurs, et à leur faire tirer tous les avantages de sainteté, que Dieu veut mettre en elle par ces communications. Ne soyez pas, Théonée, de ceux qui ont trop d'indulgence pour ces grandes âmes, et qui ont pour elles le même respect qu'on a pour les choses sacrées. Et afin que vous n'en imitiez pas la manière, je vous dirai tous les motifs qu'ils ont d'en user ainsi avec elles. Vous jugerez s'ils sont bien fondés.

1. Il y en a qui n'osent les éprouver avec la plus légère rigueur ; par une profonde vénération qu'ils ont pour elles, à cause des rares opérations que Dieu y fait. Il faut avoir du respect, je le confesse, pour tout ce que Dieu y opère de grand et de merveilleux ; mais il le faut distinguer de l'âme où se passent ces merveilles ; et ne pas confondre la créature avec l'opération du créateur. Je veux

qu'elle en soit plus sainte, ce n'est pourtant pas à elle que se doit terminer votre respect, jusqu'à vous empêcher de l'éprouver d'une seule parole, et jusqu'à l'écouter comme un oracle.

C'est pour cela qu'il s'est vu des personnes fort sages et fort savantes, qui, dans la conduite de ces âmes, recevaient toutes leurs paroles, comme si elles fussent venues de Dieu, qui en vantaient les lumières comme des arrêts du ciel, et qui en étaient entêtées jusqu'à leur rendre même des soumissions, et à croire infaillible tout ce qu'elles prononçaient. Oh! que l'homme est faible, que ses vues sont courtes, et que les grands dons de Dieu, principalement quand ils se rencontrent dans le sexe, ont un charme particulier et dangereux pour surprendre les directeurs qui perdent ainsi ces âmes!

Vous voyez jusqu'où les plus grands hommes sont capables d'aller, quand leur estime n'est pas judicieusement ménagée pour ces grandes âmes; devenez plus avisé par leur égarement.

2. Il y en a d'autres qui n'osent offenser ces personnes par une certaine mollesse de conduite; leur indulgence est ordinaire à l'égard de tout le monde, mais elle est tout extraordinaire pour ces sortes d'âmes. Ils estiment qu'il ne leur faut accorder que des douceurs, comme Dieu le fait, et que ce serait une conduite sans jugement, de traiter avec quelque rigueur des âmes pour lesquelles Dieu n'a que des tendresses.

Et c'est de là qu'il arrive qu'ils ont à leur égard une extrême douceur, et qu'ils croient devoir imiter Dieu dans l'épanchement des biens qu'il leur communique : ils ne font pas, ce me semble, réflexion que leur bonté tellement indulgente

perd ces âmes, en les voulant conserver, et que c'est de toutes parts les enivrer de caresses, comme si la créature était capable d'en recevoir tous les excès, sans intérêt de sa pureté.

C'est ne pas comprendre combien notre fond est corrompu, de quelque grâce singulière que nous puissions être prévenus. Faites, je vous prie, Théonée, des réflexions plus raisonnables, et que vos bontés pour ces grandes âmes soient toujours tempérées de fermeté.

3. Il y en a encore qui aiment, qui goûtent et qui estiment si passionnément les dons extraordinaires que rencontrant des âmes qui en sont favorisées, ils en font aussitôt l'objet de leurs admirations.

Ce sont ceux-ci qui écoutent avec avidité les récits qu'elles leur font des merveilles qui se passent en leur conscience; qui en veulent avoir de longs écrits; qui les font voir à tous les grands spirituels! comme l'on montre des pièces de cabinet; qui croient que l'on ne doit point cacher les libéralités que Dieu leur fait, afin qu'il en soit glorifié de tout le monde, et que ce serait faire tort à ces divins trésors, que de ne les pas faire paraître.

Ne sont-ce pas là de belles et éclatantes raisons pour faire le panégyrique de ces âmes? Oh! que ces directeurs n'ont garde de les éprouver! Le goût qu'ils ont pour les choses rares se veut conserver cette nourriture délicate, par la haute estime qu'ils en font, et par la favorable audience qu'ils leur donnent; mais ils ne considèrent pas assez que Dieu confond quelquefois le directeur et le pénitent, par la fausseté des lumières et des goûts qu'il permet arriver, punissant ainsi l'es-

time déréglée d'un directeur, et la vanité qu'un pénitent a conçue de ses véritables faveurs.

CHAPITRE III.

Les raisons qui montrent que ces grandes âmes doivent être éprouvées.

Tout cela m'oblige de dire que plus ne âme est visitée des faveurs de Dieu, plus elle doit être éprouvée, et qu'il faut proportionner ses épreuves à la grandeur de ses dons.

Je commence à vous montrer la preuve de cette vérité, par un avis de conséquence sur ces sortes de matières. Lorsque vous rencontrez une âme, dans laquelle vous remarquez de grands priviléges de grâces, commencez toujours par examiner si c'est le bon ou le mauvais esprit qui est le principe de ces opérations; car il y a des opérations du démon si bien contrefaites; il y en a de la nature et du tempérament, si bien déguisées, et qui ont tant de ressemblance avec la vérité, qu'il faut un don tout particulier de discernement, pour ne se laisser pas surprendre au mensonge.

L'imagination est si trompeuse, un cœur ardent et affectif en fait tant, un fond mélancolique forme tant de belles idées, et dit quelquefois de si belles choses, que tout cela passe souvent, et pour de véritables révélations, et pour des paroles divines, et pour un feu de pur amour. C'est où il faut que l'œil d'un directeur soit extraordinairement attentif, afin de ne se pas tromper, prenant l'ombre pour la vérité.

Or, comme ce discernement ne se peut pas faire dans sa source, à moins d'une grâce infuse qui

vous fasse voir nettement ce qui en est ; et comme d'ailleurs cette grâce n'est pas la voie ordinaire dans la conduite des âmes, il faut avoir recours aux épreuves, pour connaître si cette âme, qui est hors du commun, est possédée du bon esprit.

Oh ! Théonée, défiez-vous infiniment de vous-même dans ces occasions ; car si les hommes les plus rares y ont vu éclipser leurs lumières, et sont tombés eux-mêmes dans l'illusion des âmes qu'ils conduisaient, que ne devez-vous pas craindre ? C'est pourquoi ayez encore une fois recours aux épreuves, et donnez des tours si bien pris, et des épreuves si fortes à ces âmes élevées, que vous obligiez le démon ou la grâce à se manifester. Car la dureté des épreuves opère dans ces âmes, quand elles sont vraiment animées de Dieu, une profonde humilité, une soumission aveugle et un amour autant passionné pour l'abjection, que leur grâce les élève. Voilà le caractère de leurs divines faveurs, par lequel on s'assure que le bon esprit les possède.

§ I.

Je vous exhorte encore de les éprouver avec beaucoup de fermeté, parce que votre fin dans leur conduite est de les mener toujours à une plus haute sainteté : or, la vraie voie est de les préparer à l'augmentation des faveurs dont elles sont enrichies ; si cela est, je vous dis, Théonée, qu'il n'y a point de plus juste ni de meilleure préparation à l'accroissement de ses faveurs que les dures épreuves.

Car je vous demande ce que vous estimez être le fond le plus avantageux pour l'éminence de ces dons ? Pour moi je pense que vous serez de mon

sentiment, si je vous dis que c'est un fond anéanti et si bas, que sa capacité soit un abîme.

Après cela je vous demande encore ce qui peut donner davantage ce fond d'anéantissement? Je ne doute pas que vous ne disiez aussi avec moi que c'est l'humiliation, et qu'une âme intérieurement anéantie ouvre ainsi son sein à tous les déluges de faveurs que Dieu y veut répandre.

Je vous fais maintenant une troisième demande, si ce ne sont pas les dures épreuves qui abaissent et humilient ces grandes âmes? et si ce ne sont pas elles qui par une même suite rendent ces âmes capables de se voir enrichies de nouveaux dons? et puis vous douterez, Théonée, d'éprouver ces âmes illustres, si vous en aimez véritablement la grandeur.

§ II.

Mais si vous voulez qu'elles soient dans la sainte ignorance d'elles-mêmes, et qu'elles soient aveugles dans la sublimité de leurs faveurs, oh! n'épargnez pas de les éprouver. Car comprenez-vous quel bien c'est à une âme de ne pas comprendre qu'elle est grande et favorisée des biens divins? La grâce de ce saint aveuglement n'est guère moins considérable que les faveurs qu'elle reçoit; car que sert à une âme d'être remplie des plus grands dons de Dieu, si la vue qu'elle en a la rend moins humble, et si ce lui est une occasion d'être idolâtre d'elle-même? Cet aveuglement est un précieux voile qui lui couvre ses richesses, afin que son amour-propre n'y porte pas la main, et ne profane pas ainsi les plus nobles faveurs de Dieu.

C'est pourquoi j'appelle cette voie, où l'âme ne

sait rien des merveilles qui se passent en elle, une voie de miséricorde particulière; soit pour un plus grand mérite, parce que la foi en est plus pure et plus dégagée; soit pour la pureté des faveurs, parce que l'œil humain qui souille tout n'a point de lumière pour y pénétrer.

Cela étant, dites maintenant que ce bienheureux aveuglement s'opère avec beaucoup d'avantage par les dures épreuves; car considérez qu'une âme qui est durement exercée, est tout occupée, et de la peine qui lui est faite, et de l'abaissement où on la met; cette occupation lui jette ainsi devant les yeux comme un nuage, pour ne voir pas la grandeur de ses biens; car comment voudriez-vous qu'elle pensât être riche de quelques biens considérables, lorsqu'elle se voit dans le mépris, et traitée rudement de tous côtés? Elle se croit plutôt une grande criminelle, par la considération des mauvais traitemens qu'on lui fait souffrir.

§ III.

Il est donc très-certain que l'aveuglement de l'âme, opéré par les épreuves, est un bien très-avantageux; mais nous en pouvons encore voir plus clairement la vérité dans son contraire.

Supposons que cette âme n'étant point éprouvée comprenne parfaitement les richesses de ses faveurs, et le haut point de son élévation; que pensez-vous, Théonée, qui en peut arriver ordinairement? C'est que ces mêmes dons, qui devraient être le principe de sa sanctification, commencent d'être celui de sa corruption; et comment cela, me direz-vous?

Je vous réponds deux choses: La première, que

cette âme, pour sainte qu'elle soit, porte toujours un fond corrompu, qui tourne facilement les meilleures choses à de mauvais usages; la seconde, qu'étant toujours pleine d'un si misérable fond, il lui est fort naturel, dans la vue et dans la jouissance de ses hautes faveurs, d'y faire cent retours d'agrément, et d'y avoir souvent de douces complaisances; elle en prendra encore facilement de nobles sentimens de soi-même; elle croira secrètement être quelque chose de plus que les autres, se voyant préférée dans le partage des grâces extraordinaires; et elle sera aisément surprise de la bonne opinion de ses vertus par l'estime qu'on fera d'elle.

D'où vient donc cette maligne corruption, sinon de la claire vue des rares faveurs dont elle est comblée, et de la paisible jouissance de ses trésors? oh! que ces connaissances, oh! que ces regards sont pernicieux à l'âme, par lesquels le poison lui est inspiré! Si elle était éprouvée de bonne façon, elle n'en serait pas là, parce que ses rudes épreuves la désoccuperaient d'elle-même, et de la contemplation de ses dons.

§ IV.

Je passe plus avant, et je dis que la mesure des épreuves doit suivre celle des grâces qui sont communiquées. C'est pourquoi voyez jusqu'où montent les faveurs d'une âme; considérez bien la grandeur de ses trésors; comptez exactement toutes les caresses que Dieu lui fait; et puis, proportionnez-y vos épreuves; car comme à des grâces communes il ne faut que de communes épreuves, aussi à celles qui sont extraordinaires il faut des épreuves extraordinaires.

Puisque Dieu n'épargne point à cette âme les richesses de ses bontés, vous ne lui devez pas aussi épargner la grandeur des épreuves, parce que cet excès de faveurs dont elle est prévenue n'est que pour la disposer à des épreuves excessives.

Vous savez que le sel empêche la corruption, mais si l'on en met dans le corps, dont on veut conserver l'intégrité, autant que ce corps a d'étendue et de grandeur, il se corrompt aussitôt : pareillement, les dures épreuves qui, comme le sel, sont de leur nature un remède à la corruption de l'âme, n'y feront pourtant rien, et elle n'en sera pas pour cela moins capable d'être corrompue, si elles ne sont proportionnées à sa grandeur et à son élévation, comme les consolations, selon le Saint-Esprit, ont aussi coutume d'être proportionnées à l'excès des douleurs que souffre le cœur.

§ V.

J'ajoute que si elle n'est fort éprouvée, il est bien à craindre que toutes les grâces extraordinaires, dont Dieu l'élève et la caresse, ne s'évanouissent; car il faut dire d'elle ce que nous disons de la semence jetée dans le sein de la terre : Si l'hiver est rude, si la terre est bien échauffée par les neiges, si elle est battue de tempêtes et d'orages, tout cela fait sortir heureusement la semence, qui autrement dégénère et périt, quand l'hiver a la douceur des autres saisons.

Il en est ainsi des rares faveurs, qui sont reçues dans cette âme comme une précieuse semence; lorsque les hivers des épreuves et les tempêtes des tribulations l'exercent, oh ! que ces faveurs pro-

duisent en elle de merveilleux effets, qu'elles se conservent avec sûreté, et qu'elles éclatent en de belles vertus! Mais si cette âme ne passe point par la rigueur des épreuves, si elle ne jouit que de la douceur des belles saisons, c'est-à-dire, des approbations et des applaudissemens, ah! Théonée, que l'on verra en peu de temps ces grands dons s'éclipser, comme n'ayant pas ce qui en peut entretenir la présence et la fécondité!

§ VI.

Pour ce que vous me pourriez objecter de la dureté des épreuves, avec lesquelles je pense que ces grandes âmes doivent être traitées, je vous confesse que les âmes communes et ordinaires ne doivent pas être menées par un si rude chemin, et je ne doute pas que les douces conduites ne soient les meilleures, étant plus conformes à celles de Dieu et à la disposition de nos esprits.

J'entre même dans la méthode de ces sages et avisés directeurs qui de dessein n'entreprennent jamais guère d'éprouver un pénitent, mais par la douceur de leur conduite le rendent capable de demander lui-même qu'on l'éprouve, et qui savent si bien lui tourner et lui gagner le cœur et l'esprit, que sans lui parler presque d'austérités et de rigueurs, le feu qu'ils y ont allumé le rend après insatiable de mortifications et d'abaissemens.

Néanmoins, quoique j'aime beaucoup dans la pratique ce sentiment qui sait si bien conquêter les âmes, sans leur donner du rebut et sans les blesser, je ne pourrais pourtant pas vous accorder, Théonée, que l'on dût conduire les grandes âmes par cette même voie, les épreuves des unes et des

autres devant être aussi différentes que le sont leurs grâces.

Oui, les rudes épreuves de ces dernières leur sont dues, et elles sont très-justes pour toutes les raisons, dont j'ai tâché de vous convaincre : et il ne faut pas écouter ceux qui prétendent qu'il faut également partager ces douces conduites aux âmes communes et aux extraordinaires. Car, pourquoi abattrait-on par une conduite si dure de pauvres âmes qui ne font que marcher, et encore avec bien du travail? Et pourquoi aiderait-on, par des douceurs et par des approbations mal appliquées, à donner une nouvelle élévation aux autres qui ont déjà volé jusque dans le sein de Dieu.

Otez-moi, Théonée, toutes ces plaintes délicates; et dites qu'il est trop raisonnable que ces âmes de prix achètent leurs faveurs et leurs divines communications par quelques épreuves de la créature. Et il me semble qu'elles peuvent bien souffrir la pointe de quelque parole qui les blesse, et les épreuves de quelque humiliation, pendant que Dieu se décharge amoureusement dans leur cœur : il faudrait plutôt qu'elles achetassent ces précieux dons aux dépens de toutes les rigueurs imaginables. Hé! que n'en avons-nous le choix, mon cher Théonée! nous ne douterions point de ce que nous aurions à faire, n'est-il pas vrai?

Enfin, puisque Dieu donne tant à ces âmes illustres, n'est-il pas juste qu'un directeur les mette en état de donner aussi beaucoup à Dieu? Car, de penser qu'elles donnent beaucoup, quand elles ne donnent que les transports de leurs cœurs, qu'elles manifestent par quelque peine volontaire, c'est se tromper; car la volonté propre n'en souffre point : mais elles donnent à Dieu quelque chose de pré-

cieux, quand elles sont durement éprouvées, et quand elles souffrent par l'impression d'une volonté étrangère.

CHAPITRE IV.

Les diverses manières d'éprouver les âmes élevées.

En voilà assez pour vous montrer qu'il faut éprouver les grandes âmes, selon l'éminence de leurs faveurs; mais pour vous en donner une instruction achevée, il faut que je vous dise tous les biais que vous pouvez prendre pour les aider solidement.

§ I.

1. Formez avec tous les soins les plus exacts, une âme qui est dans ces voies à une parfaite simplicité en toutes ses conduites; car il n'y a point de disposition si propre à recevoir les grands dons de Dieu; et pour cet effet :

1°. Portez-la à être grandement simple en toutes ses manières d'agir, dans ses paroles, dans ses communications de conscience, dans ses discours avec le monde, dans son air et dans sa conduite, et que tout cela se fasse sans mystère, sans façon, sans interprétation, sans affectation; en sorte que la voix, la contenance, la manière de s'énoncer, le visage respire la simplicité; car il est étrange combien le monde se scandalise, quand il remarque quelque chose de vain, d'affecté et d'une conduite humaine et charnelle, dans les âmes spirituelles.

2°. Formez encore cette âme à être sans aucune opinion d'elle-même, et à se perdre si bien à ses

yeux, que, par un excès de simplicité, elle ne voit que ses misères dans l'abondance de ses biens ; car le simple ne pense pas seulement qu'il ait quelques biens, et ne sentant que sa pauvreté, il ne fait aussi que marcher en confiance, ne prenant jamais aucun trouble.

3°. Instruisez-la bien à être grandement simple intérieurement, dans sa manière de converser avec Dieu, c'est-à-dire, sans aucun retour sur soi, soit qu'elle répande son cœur devant lui et qu'elle lui parle, soit qu'elle en reçoive les communications; cela se devant faire sans tant d'examen et de circonspection, d'une façon toute nue, ne pensant pas tant à ce qu'elle est, comme elle doit penser qu'elle traite avec un Dieu tout bon ; puisque l'entretien de Dieu n'est qu'avec les simples, et que le repos de son divin esprit n'est que sur les âmes humbles.

§ II.

2. Oh! ne manquez pas, Théonée, de la traiter souvent avec mépris, afin que ces hautes faveurs n'engendrent pas en elle une vaine opinion de son élévation, cette estime dérobant à Dieu ce qui lui appartient, et attribuant à l'âme, par une extrême injustice, ce qui ne lui fut jamais dû ; car il est incroyable combien ces grandes grâces font qu'elle tombe facilement dans la présomption.

Or, ce mépris sensible que vous ferez d'elle aidera beaucoup pour la désabuser que vous en faites de l'estime, et pour lui faire croire qu'elle ne vous est pas moins méprisable que vous le faites paraître par vos épreuves ; que vous faites bien peu de cas de tout ce qui se passe en elle; et que tout ce qu'elle vous dit de ses faveurs ne vous est rien d'extraordinaire.

C'est de là que se voyant ainsi tout de bon méprisée, il arrivera heureusement qu'elle commencera aussi d'être méprisable à ses propres yeux, ne croyant pas que ses faveurs soient quelque chose de considérable; et elle n'aura pas moins de peine à en supporter la douceur et l'élévation, qu'elle se croit être aux autres un objet de mépris, et qu'elle se voit un objet de mépris à elle-même.

§ III.

3. Mais aussi, faites principalement ici réflexion sur une chose, que quand vous éprouverez cette âme, elle ne puisse pas remarquer que vos épreuves soient affectées, car vous perdriez tout; parce que dès là qu'une personne qui marche dans le faux jour de ces faveurs reconnaît que vous l'éprouvez de dessein, oh! que sans peine elle contrefait l'humble et la soumise : et c'est ainsi que nous en voyons qui sont au-dessus de toutes les épreuves des directeurs, par une vanité de paraître généreuses, et d'avoir l'opinion de saintes dans les esprits.

Cachez donc votre dessein en l'éprouvant, et qu'elle puisse être bien persuadée que vos épreuves viennent du véritable mépris que vous en faites. Autrement vous tomberiez dans l'inconvénient de ceux qui ont été trompés par les saintes humiliations de tant d'illuminées, lesquelles ayant assez d'esprit et de malice pour découvrir les intentions des directeurs qui les mortifiaient, en recevaient toutes les épreuves avec une fausse humilité et une trompeuse hypocrisie.

§ IV.

4. Ce n'est pas assez : faites-lui connaître, par

votre manière de conduite que vous la conduisez tout comme vos pénitens du commun. Oh! que vous la prendrez bien ainsi par où il faut, si vous pouvez faire que cette pensée lui entre dans l'esprit.

Car croiriez-vous bien que ces âmes favorisées de grands dons ont une secrète et maligne inclination d'être cultivées plus que les autres? Vous diriez qu'elles veulent des conduites aussi singulières que leurs faveurs sont élevées, qu'un directeur doit les considérer, comme Dieu le fait; et qu'elles ne doivent pas être moins précieuses dans son esprit que leurs faveurs sont peu communes : ô le subtil et pernicieux poison des consciences! Ne vous l'ai-je pas bien dit tantôt, que les communications divines et extraordinaires étaient à cette âme une occasion de sa perte, si elle n'était fortement éprouvée?

C'est aussi de là que nous en voyons dans ces sortes d'épreuves, qui pour n'être regardées que comme les personnes du commun, s'en révoltent, et font enfin éclater leur orgueil, qui auparavant avait été si bien caché sous les apparences d'une fausse retenue et d'une humilité dissimulée.

§ V.

5. Mais pour pousser plus avant vos épreuves, je vous prie, Théonée, de commander souvent à cette âme des choses ridicules en apparence : tantôt faites-la venir jusqu'à l'effet, et tantôt contentez-vous qu'elle en fasse les premiers pas. Il n'est pas croyable combien cette manière de l'éprouver lui est avantageuse; parce qu'il n'est rien qui en abatte l'orgueil comme des sujets d'obéissance, qui sont apparemment méprisables, et

qui choquent le bon sens, ou par leur bassesse, ou pour être pris d'un biais qui ne paraît pas judicieux ; et voilà justement ce qu'il faut à cette âme

Car savez-vous les épreuves qui sont le plus au goût de ces personnes élevées! Ce sont les grandes: et c'est une chose bien étrange, que souvent la vanité fasse que ces grandes âmes se soumettent plus volontiers aux grandes épreuves. Ce n'est donc pas là le biais de les bien éprouver, mais servez-vous des épreuves qui ont quelque chose de ridicule ; car ce sont celles-ci qui découvrent davantage la vérité du bon esprit, en ce que l'Esprit-Saint, quand il possède vraiment une âme par ses hautes faveurs, la fait obéir en tout aveuglément, sans regarder la matière de l'obéissance, mais simplement qu'il faut obéir.

§ VI.

6. Pour conclure, je vous donne avis que vous devez être impitoyable, afin d'ôter de cette âme les moindres attachemens ; car de toutes les choses il n'est rien qui soit si capable de nuire aux grâces extraordinaires : les grands défauts sont éloignés de cette âme ; ceux où elle tombe ne sont le plus souvent que de faiblesse ; il ne reste donc que ceux que font les attachemens, dont il la faut défaire : et c'est pour cela que vous devez être sans compassion, pour en arracher et en faire mourir les attachemens, autant que la commission vous est donnée de la part de Dieu, d'en conserver les richesses et les faveurs.

Ce n'est pas que ces sortes de défauts ne soient tolérables en des âmes que Dieu n'appelle pas à une haute perfection ; et je vous conseille même

de ne les pas tourmenter là-dessus, de peur de les rebuter plutôt que de les avancer; mais pour cette âme à qui la grandeur des dons de Dieu doit inspirer un courage invincible, vous devez l'éprouver durement, jusqu'aux attachemens les plus légers dont je montre l'infinie conséquence dans le second tome des maximes, livre 3, maxime 2.

MAXIME IX.

Il ne faut pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières.

Je ne sais pas ce que vous jugerez d'abord, en lisant le seul titre de cette maxime, Théonée, et si vous serez du sentiment de ceux qui croient qu'on ne doit pas refuser au public les illustrations dont Dieu favorise de certaines âmes. A vous en parler dans la simplicité dont j'ai coutume d'user avec vous, je vous avoue que ce qui m'en a donné la pensée, est l'extraordinaire facilité qui se voit dans notre siècle, pour donner cours à tous ces écrits lumineux que l'on produit de tous côtés, comme autant d'oracles sortis d'un sanctuaire.

Ce n'est pas que je prétende absolument en condamner l'usage, ni blâmer avec témérité la conduite de ceux qui le conseillent : la chose se pouvant faire très-judicieusement, et avec beaucoup de fruit; mais quoique je respecte ce qu'ils font, néanmoins parce qu'en toutes choses on peut tomber dans l'excès, je veux tâcher de vous le faire éviter, et de vous instruire entièrement sur ce sujet.

Et afin de ne rien confondre, je vous avertis

que quand j'avance que mon sentiment n'est pas qu'il faille facilement permettre aux âmes d'écrire leurs lumières, je ne parle pas des bons propos, qu'il est utile d'écrire, afin de s'exciter ensuite à les exécuter. Faites-le pour vous-même, quand Dieu vous l'inspirera ; portez-y les personnes dont la Providence vous a donné la conduite ; parce que nos lumières s'éclipsent, et les plus beaux sentimens de nos cœurs s'éteignent, si l'on n'a soin de les réveiller par la lecture des écrits qu'on en fait. Ils suppléent au défaut de la mémoire, et ils rallument ce qui pourrait être éteint. Outre que ce sont autant d'obligations signées à Dieu, que l'on se représente à soi-même de temps en temps, et que l'on s'intime en quelque manière, pour se faire souvenir de la pratique des bonnes résolutions auxquelles on s'est tant de fois engagé : et puis, c'est encore un reproche visible à son infidélité, et une condamnation de soi-même, de voir que l'on ne fait pas ce que l'on a écrit. Ainsi, bien loin de vous détourner de ces sortes d'écrits, qui animent notre lâcheté, et dont la fin est l'exécution, je vous y exhorte de tout mon cœur.

Les lumières dont je parle sont ces connaissances illustres et rares ; soit qu'elles regardent nos mystères sous de nouveaux jours ; soit qu'elles pénètrent les plus délicates opérations de la grâce dans le fond des âmes ; soit qu'elles considèrent des choses futures et passées ; soit qu'elles entrent dans de certaines intelligences subtiles et belles de l'Ecriture sainte. Voilà la matière dont j'ai dessein de discourir.

Il n'est point encore ici question des personnes qui n'ont rien que de commun dans les choses spirituelles ; car à peine se connaissent-elles, tant

elles vivent toujours éloignées d'elles-mêmes ; et ainsi, ce n'est point d'elles qu'on attend des écrits remplis de lumières et de feux, n'étant pleines que de ténèbres et de froideurs ; mais mon dessein est uniquement de parler de ces âmes qui sont dans l'abondance des dons divins, et des clartés, et en qui il se passe des choses tout à fait extraordinaires, soit pour la beauté, pour l'étendue et pour la profondeur de leurs lumières, soit pour les admirables sentimens dont leur cœur est pénétré.

La difficulté est maintenant de savoir s'il est expédient que celles-ci écrivent toutes leurs lumières, pour en laisser les papiers entre les mains d'un directeur, ou pour en faire des communications à toutes les bonnes âmes.

Pour moi, j'estime qu'un directeur n'en doit accorder la permission que très-rarement, et je vous conseille à vous-même d'en user ainsi ; c'est la maxime que j'avance. Je pourrais commencer par les preuves que j'ai à vous en produire ; mais je pense qu'il vaut mieux le faire par tout ce qui se peut alléguer contre cette maxime, et par les réponses que j'y veux donner : et ensuite j'établirai cette question par toutes les raisons que je crois être capables de la prouver et de vous en convaincre.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons qu'on peut apporter contre cette maxime, et les réponses à ces raisons.

Parlez donc, Théonée, pour tous ceux qui aiment les choses extraordinaires, et qui jugent que toutes les âmes favorisées doivent écrire leurs faveurs, leurs belles lumières, et leurs noble ssen-

timens ; dites ce que vous en aurez pu apprendre, et proposez tout ce qu'on a coutume d'alléguer pour autoriser ces écrits spirituels et mystérieux.

L'on se révolte étrangement, me direz-vous, contre la sévérité de cette conduite, qui veut cacher les merveilles de Dieu, et qui veut étouffer ces divines semences dans le sein des âmes, où elles sont jetées, sans permettre qu'elles en sortent, pour en retourner plus heureusement à leur auteur.

§ I.

Quoi ! n'est-ce pas une chose assez ordinaire, que les pénitens écrivent toutes les grâces que Dieu leur fait, quand elles passent le commun ? Les directeurs ne l'ordonnent-ils pas ? Est-il rien aujourd'hui de plus ordinaire que ces papiers précieux, que l'on montre partout avec la même estime que si c'étaient des présens du ciel, dans lesquels l'on trouve des mystères qui ne se découvrent point en tous les livres imprimés ? Et vous voudriez condamner l'usage de tant de personnes éclairées.

Il est vrai, Théonée, qu'il se voit de ces écrits ; mais la chose n'est pas si commune que vous nous la faites ; et tous vrais spirituels ne l'approuvent pas : mais je veux, après tout, que l'usage en soit assez ordinaire, pensez-vous que la coutume le justifie ? Ce qui se fait communément est de soi une très-mauvaise règle d'imitation, car les choses parfaites ne sont jamais communes : ne me dites donc pas que l'usage est assez ordinaire d'écrire ses lumières et ses faveurs. Est-il rien aujourd'hui de commun comme les illusions dans les choses spirituelles. L'on est si trompé dans les

fausses lumières, dans les goûts et dans les sentimens contrefaits, que c'est la plus grande intelligence de la vie intérieure que d'en pouvoir faire le discernement.

Et puis, je vous demande ingénument s'il est rien de plus commun à certains directeurs, quand il leur tombe entre les mains quelques âmes rares, que de leur permettre, et même de leur ordonner d'écrire tout ce qui leur passe d'éclatant par l'esprit? Cette facilité est fondée sur l'estime qu'ils font de ces opérations merveilleuses, dont on se laisse volontiers surprendre pour se satisfaire. Vous devez donc plutôt dire que, parce que cette méthode est commune, elle vous doit être suspecte; car la coutume est que le monde court aveuglément après tout ce qui a quelque chose de brillant.

§ II.

Mais vous me direz que cette maxime porte à éteindre universellement toutes les lumières et les feux du Saint-Esprit, et que c'est être ennemi de la gloire de ses opérations que de les vouloir cacher; car n'ayant point de sortie que par les écrits, il faut qu'elles soient ensevelies dans l'esprit et dans la conscience où elles sont produites, si des plumes charitables ne leur donnent le jour.

Bien loin, Théonée, que cette retenue soit opposée aux desseins du Saint-Esprit, elle s'y accorde si bien, qu'ils ne peuvent être mieux secondés. Ne savez-vous donc pas qu'il y a des communications intérieures qui se terminent à l'âme qui les reçoit, et dont le prix et la beauté se conservent dans les ténèbres de la conscience?

La théologie nous dit qu'il y a de certaines grâ-

ces qui ne se donnent pas à l'âme pour elle-même, mais pour les autres; mais je dis aussi qu'il y en a qui ne se donnent uniquement à elle que pour se borner dans elle. Je suppose que vous avez lu ce que dit l'Ecriture (*Tob., c.* 12), qu'il est bon de tenir caché le secret du roi; or, est-il d'autre roi des consciences que cet Esprit-Saint, qui en fait le lieu de son empire, en faisant le fond de ses opérations? Est-il d'autre secret que ces communications précieuses, lesquelles ne doivent point passer la connaissance de ce divin époux et de l'âme; de sorte qu'en faire part à d'autres qu'à un directeur, par le commerce de tous ces beaux écrits, c'est violer la fidélité du secret.

Cela peut venir, ou de ce que ces grâces particulières sont si délicates et si riches, que l'âme seule qui les reçoit en peut connaître la nature et la valeur; ou de ce que l'esprit de Dieu, par une sainte jalousie, ne veut pas que ces rares privautés soient connues de personne que de la conscience qui les reçoit, ou de ce que ces mêmes faveurs sont de la nature des choses qui se perdent facilement quand elles sont tirées hors de leur centre (*S. Ber. in Cant.*).

§ III.

Vous me dites encore avec bien du zèle, que si ces grandes âmes n'écrivent pas ce qui s'opère en elles d'extraordinaire, le public sera privé d'un bien fort considérable; que c'est une espèce d'injustice faite à tant de saintes personnes qui en pourraient tirer des avantages très-particuliers pour elles-mêmes; et que l'on ne peut mieux se perfectionner que par là dans la science des saints, dont on apprend tous les mystères par le moyen de ces écrits.

Pour Dieu, ne me parlez jamais du public, pour en faire votre défense; car le public proprement est le monde, et les sentimens du monde ne doivent être regardés qu'avec mépris et avec dégoût : cela même vous doit donner de l'aversion de rien produire au dehors ; car souvenez-vous bien que le motif de faire éclater les choses les plus saintes, sous de louables prétextes, vous doit pour le moins toujours être suspect : oh ! que l'orgueil de l'esprit et la vanité s'y rencontrent facilement.

Voilà en vérité un pas bien trompeur, de nous alléguer le public pour prouver que les rares faveurs d'une âme doivent sortir des ténèbres, afin de servir d'instruction et de flambeau à tant d'autres, comme si Dieu n'avait point d'autre voie que ces lumineux écrits pour les éclairer. Théonée, retirez-vous de ce mauvais pas, je vous prie, et si vous avez de ces grandes âmes sous votre conduite, n'ayez uniquement pour fin que leur sanctification, sans vous soucier de faire passer jusqu'au public les merveilles de grâces que vous y remarquez.

§ IV.

Je vois bien que vous n'êtes pas pleinement satisfait, et que vous avez encore bien des choses à me dire. Quoi, me direz-vous, ne savons-nous pas que Dieu se plaît à se communiquer d'une façon plus particulière aux simples femmes qu'à tous les savans ? Car où voit-on de divines familiarités et de hautes élévations plus ordinaires que dans ce faible sexe ? N'allez donc pas les chercher parmi les doctes, dont Dieu semble exprès se retirer, mais dans la même faiblesse. Or, ne le

fait-il pas, afin de montrer qu'il prend plaisir d'éclater dans notre bassesse, et que l'on connaisse la gloire de son opération dans l'infirmité et l'impuissance du sujet ? Comment cela se pourra-t-il faire néanmoins, si ces âmes n'en révèlent pas les mystères et les grâces par leurs écrits ?

Il n'est pas difficile, Théonée, de vous contenter sur cette difficulté : j'entre dans votre sentiment, et je suis convaincu que Dieu prend plaisir à se communiquer au simple sexe ; ainsi ne disputons point là-dessus, mais venons maintenant à ma conséquence et non pas à la vôtre.

Car vous devez remarquer que toutes les âmes ont une disposition assez égale à recevoir les dons de Dieu, quand elles sont bien purifiées, puisqu'il n'y faut que le vide et la pureté ; mais pour faire au dehors la communication de ses dons, et le faire sans aucun préjudice, il faut quelque chose de plus ; il faut une vertu plus robuste et plus forte ; il faut même un esprit naturel plus ferme, pour ne s'éblouir pas dans la montre de ces magnifiques biens, que ces écrits étalent au public. Or le sexe, les simples et les ignorans, sont très-capables, je l'avoue, de recevoir les plus éminentes faveurs de Dieu ; mais ils ne le font pas ordinairement de les produire sans danger ; car il faut pour cela des âmes fortes, des vertus consommées, des esprits qui ne s'évanouissent pas facilement dans le grand jour ; et ces sortes de personnes, parmi toutes leurs vertus et leurs grâces, ont une petitesse naturelle qui les rend incapables de supporter sans s'intéresser l'éclat et la gloire qui leur pourrait venir de voir leurs écrits reçus avec estime et avec admiration.

§ V.

Enfin vous diriez que, suivant la maxime que je vous donne, les écrits des Thérèse, des Catherine de Sienne, des Magdeleine de Pazzi, n'auraient jamais dû paraître : si cela était, quelle perte ne serait-ce pas pour tout le christianisme? Et notre siècle, et les siècles futurs manqueront-ils d'âmes qui soient aussi favorisées? Pourquoi donc ne pourront-elles pas aussi-bien que celles-là, laisser des écrits de leurs faveurs, comme des témoignages publics de la magnificence de Dieu?

Je vous accorde que la perte des écrits de ces saintes eût été grandement à plaindre; mais, Théonée, c'étaient des saintes, cela dit tout pour autoriser ce qu'elles ont fait en ce point. Que les âmes que vous conduisez soient des saintes, et je ne vois pas de difficulté que vous ne puissiez sur ce sujet faire le même commandement que leur faisaient leurs directeurs; mais prenez garde qu'elles ne soient de celles qui ont bien quelques faveurs intérieures plus que l'ordinaire, sans avoir néanmoins guère plus de vertu solide, et à qui pour cela les écrits de leurs grâces ne contribuent communément qu'à faire que Dieu les en dépouille.

Vous n'avez donc plus rien à objecter, pour nous persuader que toutes les âmes extraordinairement favorisées doivent écrire leurs lumières et leurs sentimens : mais moi, Théonée, après avoir tâché de satisfaire à toutes vos raisons, j'en ai maintenant de nouvelles à vous produire, qui vous prouvent tout le contraire.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent qu'on ne doit pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières.

1. Est-il rien à quoi les directeurs recommandent tant que l'on prenne garde qu'à ne pas laisser écouler son esprit à de secrètes complaisances, quand l'âme est intérieurement prévenue de grâces extraordinaires ? Car d'une part, la faveur de soi est assez précieuse, pour attirer notre complaisance, et de l'autre, la nature se porte aussitôt de son mouvement à se plaire dans un bien agréable ; de sorte qu'il ne se peut quasi faire que cette âme n'ait une satisfaction bien vaine dans ces dons intérieurs, si elle n'a l'œil toujours veillant et ouvert, et si elle n'est fort mortifiée.

Si ce que je dis est une vérité, n'en faut-il pas tirer cette conséquence, que ces douces faveurs venant à paraître, et à être si bien dépeintes sur le papier, seront bien plus capables d'engendrer une complaisance naturelle, étant devenues l'objet des yeux aussi-bien que de l'esprit ? parce qu'on en voit d'heureuses productions qui avaient été auparavant renfermées dans le sein de l'esprit et du cœur.

Si les plus grands spirituels ont toutes les peines du monde à se défendre de certains agrémens vains et subtils dans leurs rares faveurs, quoiqu'ils les tiennent cachées ; hé ! Théonée, comment le pourra faire une âme encore jeune, et peu accoutumée à toutes ces grâces extraordinaires, si elle en donne des écrits au public ?

2. Ne me dites pas que cette personne ne le fait

que par une pure soumission à son directeur; car je veux que cela soit; je veux même qu'elle trouve d'abord une extrême mortification dans cette obéissance : hé! mon Dieu, ne savez-vous pas bien les retours déréglés que fait ici ordinairement l'esprit humain? et est-ce là comprendre sa corruption et ses adresses.

Cette personne, qui était peut-être auparavant sans réflexion sur les trésors de ces grâces, et qui, par une même suite, ne s'en estimait pas plus élevée, change maintenant d'état; car n'est-il pas naturel qu'elle ait de l'estime pour tout ce qui a l'approbation de son directeur? Ayant donc reçu le commandement d'écrire tout ce qui se passe dans son intérieur, ne vous semble-t-il pas qu'elle doit penser qu'il s'opère en elle quelque chose de plus que dans les autres, à qui l'on ne donne pas de semblables ordres? Ce sont donc ces écrits qui ont malheureusement désaveuglé cette âme, laquelle était si bien dans les précieuses ténèbres de ses richesses.

3. Il y a encore un autre inconvénient, c'est que ces écritures faisant sortir de l'âme ces rares faveurs dont elle est visitée, et d'ailleurs ces dons de Dieu extraordinaires étant toujours accompagnés d'une onction qui porte dans le cœur et dans les puissances la suavité et la paix; il arrive ordinairement que cette onction et cette douceur se dissipent et se perdent comme celle des odeurs exquises, qui doivent toujours être renfermées pour conserver toute leur douceur, et qui évaporent bientôt ce qu'elles ont de plus agréable, quand elles sont éventées.

Or, vous donnez une grande sortie à ces faveurs par tous vos écrits; sur quoi je vous prie de faire

réflexion, s'il n'est pas vrai que, n'étant plus renfermées dans le seul intérieur, vous n'en êtes pas si doucement pénétré? Cela est très-certain ; et d'où vous arrive cette misère? ah! elle vous arrive de ce que ce divin baume a pris l'air par vos écrits.

Car ces sortes de biens perdent grandement de leur douceur quand ils sont communiqués, et ils ne peuvent souffrir d'être partagés par des écrits qui ont souvent plus d'onction que n'en retient le cœur dont ils sont sortis ; car si les longs entretiens des choses même divines étouffent très-souvent le profond recueillement, il faut avouer, par la même raison, que les longs écrits ne le font pas moins, et qu'ils dessèchent souvent la conscience, comme les canaux tarissent la source dont ils portent les eaux.

4. Mais voulez-vous, Théonée, que je vous conduise encore plus loin? lorsque l'on exige les écrits de toutes ces grâces extraordinaires, la vanité irrite facilement l'imagination qui en prend feu, et ensuite que ne fait-elle pas étant échauffée? elle se donne très-souvent des idées de nouvelles faveurs qui ne furent jamais, et qu'elle se figure par comparaison de celles qui ont été véritables.

C'est ce qui rend quelquefois la plume d'une dévote si féconde à dire cent merveilles; parce que son imagination a été piquée par sa vanité, et sa vanité par les ordres qu'elle a reçus d'écrire toutes les communications particulières que Dieu lui a faites. Ainsi si vous aimez ces sortes d'écrits, elle vous en donnera plus que vous n'en demandez, et elle y mêlera souvent des chimères de rares opérations, ajoutées à quelques-unes qui ont pu être

véritables. Ne sont-ce pas là d'étranges effets de cette conduite ?

5. Après tout, je veux que les écrits ne soient pleins que de véritables lumières et de sentimens bien solides ; sachez qu'ordinairement l'on en dit plus sur le papier pour la manière, qu'il ne s'en opère dans la conscience. Car l'on se plaît naturellement à bien dire tout ce qui nous regarde, et on l'exprime avec des termes si propres et des expressions si belles, que la chose paraît toute autre qu'elle ne se passe en effet dans l'âme ; car l'on ne manque pas de paroles mystérieuses pour dire ce qui dans le fond n'est pas si considérable ; et n'est-ce pas ainsi que des directeurs, jugeant d'une âme par ses écrits, en prennent souvent des pensées bien plus grandes que ne sont ses faveurs et ses opérations ? N'est-ce pas de là qu'ils commencent eux-mêmes d'être trompés dans le jugement qu'ils en portent, mesurant son élévation aux expressions de ses écrits, et non pas à la vérité de ce qui s'opère en elle ?

6. Le mal ne s'arrête pas là ; ces lumières se répandent ensuite, et portent partout la réputation de ces âmes illustres : on les marque et on les compte dans les villes et dans les provinces, leurs écrits courent de main en main comme des pièces qui contiennent des choses nouvelles, et qui en disent plus que tous les livres ; elles ne l'ignorent pas, et elles savent que de tous côtés elles sont dans l'approbation : elles voient que leurs directeurs sont les premiers à donner cours à leurs écrits.

Je vous demande comment avec tout cela elles se pourront défendre d'être superbes et pleines d'elles-mêmes, se voyant si bien dans les mains,

dans la bouche et dans les esprits de tout le monde? Au moins vous ne pouvez nier qu'un directeur n'expose ainsi leur humilité à d'étranges hasards.

7. Tout ce que je viens de dire n'est pas encore assez : l'on ne se contente pas des écrits ; la curiosité du monde est trop grande pour s'en tenir là ; on en veut connaître les auteurs, et ces âmes rares n'ont plus tant de répugnance à se montrer elles-mêmes, après avoir montré si volontiers leurs productions.

Il faut donc voir ces illustres dévots ou ces illustres dévotes, que leurs directeurs estiment tant, et dont on voit de si beaux portraits sur le papier. Il faut voir si cette personne si spirituelle parle comme elle écrit, et si elle sait aussi-bien dire des oracles que les écrire : car l'on se plaît encore bien plus à entendre dire qu'à lire. Oh ! Dieu sait comme elle dit pour lors tout ce qu'elle sait de meilleur et de plus beau, et comme son amour-propre la porte à soutenir par son langage ce que ses écrits ont produit si heureusement.

8. Mais l'on passe encore bien plus avant : l'on devient quelquefois tellement entêté d'une dévote éclairée, qu'on la consulte comme un oracle sur les choses spirituelles ; cela n'est-il pas intolérable ? Mais ne l'est-il pas encore plus, et jusqu'à sortir du bon sens, qu'elle ne se refuse pas très-souvent pour directrice, quand elle en est invitée. Qu'une dévote, qu'une personne d'un faible sexe, quelque éminente qu'elle puisse être, soit consultée, et se mêle de diriger dans les voies de Dieu ! Quel égarement d'esprit ! O Théonée ! ne m'en parlez pas ; car toute la grande disposition d'une dévote pour devenir sainte, c'est le silence, l'obéissance et la simplicité.

Et néanmoins le fameux éclat de ses écrits n'aboutit d'ordinaire qu'à la faire voir, à la consulter, et à la prendre souvent pour diriger les consciences.

En vérité, voilà un grand renversement d'ordre et de conduite, qui vous doit faire connaître ce qu'il faut juger de ces sortes d'écrits, qui ont des suites si dangereuses.

Il ne faut pas croire que ce soit faire un outrage à ces bonnes âmes, de dire que l'ignorance leur est naturelle; car n'ayant pas la capacité nécessaire pour faire un savant et judicieux discernement des choses, on ne doit pas s'étonner qu'elles prennent des erreurs pour des premières vérités dans les voies intérieures, puisque les hommes même les plus spirituels y sont sujets, lorsqu'ils ne sont pas bien fondés dans les sciences? Or, les écrits ne disent pas autrement que l'esprit; c'est aussi pour cela qu'on y voit des idées spirituelles qui vont quelquefois jusqu'à l'hérésie.

Je ne nie pas que ces âmes élevées n'aient de véritables illustrations, mais comme Dieu n'empêche pas les opérations de l'esprit humain, elles y mêlent leurs lumières naturelles qui, étant jointes à l'ignorance, tombent facilement dans des erreurs.

9. Enfin, pour vous bien convaincre de cette maxime, je ne voudrais que ces dernières paroles; à savoir, que les grandes faveurs de Dieu se doivent tellement recevoir dans l'âme, qu'elle tâche de ne s'y arrêter jamais; mais qu'avec beaucoup de simplicité elle les laisse couler et passer comme elles sont venues.

Or, que font les écrits, sinon qu'ils obligent

l'esprit à faire cent retours sur ces priviléges de grâce, afin d'en faire une exacte expression? C'est ainsi que l'on demeure souvent plus long-temps que Dieu ne veut dans l'impression et le souvenir de ses faveurs, soit qu'on s'y attache, soit qu'elles occupent la place de quelques autres qui nous attendent, soit qu'en les voulant prolonger, l'on s'en figure de pareilles à celles qu'on a reçues de Dieu.

§ I.

Quelques avis pour la conduite de ces âmes.

Hé bien! Théonée, n'êtes-vous pas maintenant convaincu de l'abus de ces écrits? Je ne sais pas quelles conclusions les autres pourront tirer de tout ce raisonnement? mais je souhaite bien que les vôtres soient de ne permettre jamais qu'avec de grandes difficultés, et pour des raisons très-importantes à toutes ces âmes élevées, dont vous auriez la conduite, d'écrire leurs lumières et leurs faveurs.

Pour Dieu, ne vous embarrassez point de toutes ces intrigues de spiritualité et de choses rares; retirez-vous de ce grand cours de spirituels, qui n'ont des intelligences que pour savoir ce qui se passe de toutes parts d'extraordinaire dans les âmes, et qui en font paraître des écrits avec trop de recherche et trop d'estime; mais prenez des voies plus certaines et plus obscures: cela m'oblige de vous insinuer quelques avis pour la conduite de ces personnes extraordinaires.

1. Eteignez-les, je vous prie, autant que vous le pourrez, et tâchez de proportionner leur extinction à l'excès de leurs grâces; cachez-les à elles-mêmes, ne leur ouvrant pas les yeux par

leurs propres écrits ; cachez-les à tout le monde, n'en parlant seulement pas, bien loin de communiquer leurs faveurs écrites, les environnant de ténèbres à l'imitation de Dieu.

C'est par ce moyen qu'à peine saura-t-on qu'elles soient au nombre des vivans ; et il est très-utile pour la conduite de ces âmes extraordinaires, qu'elles soient obscures comme les ténèbres, ne voyant point et n'étant point vues : car il est si naturel et si doux à un directeur de faire connaître ces personnes élevées, quand elles sont formées de sa main, sous prétexte de porter ceux qui les connaîtront à en glorifier Dieu ; cela, à votre avis, ne retombe-t-il pas indirectement sur lui ? et ne lui revient-il pas quelque vaine grandeur de celle de ces âmes rares, pour la conduite desquelles Dieu l'a choisi entre plusieurs autres ?

Laissez-le faire, Théonée, comme il l'entend, et tous ceux qui en voudront user de cette façon ; mais pour vous, retenez toujours ces âmes incomparables dans le silence et dans l'obscurité, quand vous en aurez reçu le soin de la Providence ; car leur inclination ne suivrait pas difficilement celle que vous auriez à leur produire.

2. J'estime que votre fin devant être d'aider la grâce dans ces âmes, vous n'en pouvez prendre, ce me semble, de meilleure voie. Dieu n'a fait choix de votre personne pour leur conduite, qu'afin que vous travailliez avec lui, en les disposant de plus en plus à l'accroissement de ses dons ; c'est là votre emploi, et ce doit être votre grand soin auprès de ces grandes âmes, dont vous n'êtes proprement que le serviteur : or, vous ne pouvez jamais mieux réussir dans ce travail et dans ce dessein, qu'en les voilant de ténèbres, puisque ce

n'est que dans ces obscurités que les faveurs divines trouvent leur perfection, comme elles y ont trouvé leur naissance.

3. Écoutez-les dans le récit de toutes les communications que Dieu leur fera; mais faites aussi qu'elles soient bien persuadées que vous n'entendez tout cela que comme des choses fort communes : cette manière fera qu'elles seront sans façon et sans mystère, parmi leurs plus grandes faveurs, n'y faisant pas plus de retour que vous ne paraissez en faire vous-même, et comme si elles étaient dans des voies communes à tout le monde; voilà peut-être le point le plus important et le plus délicat qui soit dans la conduite de la vie intérieure.

§ II.

Il y a ici néanmoins une chose qu'il faut que je vous déclare, à savoir, que dans tout ce discours, qui rejette la facilité des écrits, pour le regard des personnes extraordinaires, je n'ai pas tant eu dessein de parler des hommes que du sexe, qu'on ne peut assez conduire par la voie de l'extinction et du silence, soit parce que leur faiblesse tire plus facilement vanité de toutes ces sortes de choses, soit parce que leur imagination est extraordinairement vive, pour se figurer tout ce qui n'est pas, ou pour en croire beaucoup plus qu'il n'en est; soit parce que d'ailleurs, manquant de tous les autres talens considérables, elles ont une passion extrême de passer pour des spirituelles éminentes.

Après tout, je ne suis pas néanmoins absolument contraire à ce que ces âmes extraordinaires écrivent quelquefois les faveurs dont Dieu les honore; mais je vous conseille que celles que Dieu

vous aura commises ne le fassent jamais, qu'elles n'en aient reçu de vous la permission, afin que leurs écrits soient une action de pure obéissance; car si vous remarquiez qu'elles eussent quelque inclination à toutes ces écritures, mon sentiment est que vous le devriez entièrement empêcher, puisqu'elles en feraient alors une action de propre volonté et de vanité.

Je vous conseille encore qu'en leur enjoignant d'écrire ce qui se passe en leur âme, vous ne vous déclariez jamais à elles de vos intentions, afin qu'elles n'en puissent tirer autre chose que la simple soumission; votre silence là-dessus, et votre retenue étant une voie bien plus capable de les laisser dans la simplicité et dans la mort, que ne feraient tous vos mépris.

Pour ce qui est du motif qui vous peut porter à leur enjoindre ces écritures, ma pensée est que vous le devez faire principalement lorsque ces âmes abondent tellement en lumières et en sentimens, qu'elles ont toutes les peines du monde à les retenir, étant en quelque façon charitable de leur donner ce moyen pour les soulager de ce qui les consume; outre que cela ne leur est pas si dangereux alors, car comme c'est le Saint-Esprit qui cause en elles toute cette plénitude, c'est aussi lui-même qui anime et qui dicte tous ces écrits.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

Pages.

NOTE DE L'ÉDITEUR. 4

PRÉFACE DE L'AUTEUR. 5

LIVRE PREMIER.

POUR LES PERSONNES QUI COMMENCENT.

MAXIME PREMIÈRE. Un directeur est absolument nécessaire. — Quelques avis pour en faire le choix, et pour la manière de lui communiquer. 9

MAXIME II. Le directeur doit attendre de la divine Providence les âmes qu'il doit conduire, sans s'ingérer de soi-même dans leur direction. 17

MAXIME III. Le directeur ne doit pas être curieux pour savoir la vie passée d'un pénitent; il se peut néanmoins voir par quelques avis qui sont donnés, quand on doit porter à faire des confessions générales. 26

MAXIME IV. Il ne faut pas toujours mener une âme à la perfection la plus élevée. 33

MAXIME V. Il faut toujours conduire une personne à la perfection de son emploi et de son état. 37

MAXIME VI. Il n'est rien qui rende sensuel et qui éloigne de Dieu, comme l'immortification des sens. 45

CHAPITRE PREMIER. La vie des sens et la mort des sens sont expliquées. *Ibid.*

CHAP. II. Il n'est rien qui rende sensuel comme l'immortification des sens. 49

CHAP. III. Il n'est rien qui éloigne de Dieu comme l'immortification des sens. 55

MAXIME VII. Il ne faut pas facilement enjoindre beaucoup d'austérités corporelles à un pénitent; mais en ce point il faut grandement s'accommoder à ses dispositions. 62

CHAPITRE PREMIER. Les raisons qui prouvent cette maxime sont exposées. *Ibid.*

CHAP. II. Il est montré dans quelles circonstances et jusques à quel point le directeur doit accorder à un pénitent des austérités corporelles. 68

MAXIME VIII. Il faut parler peu de la plus haute spiritualité, et permettre rarement la lecture des livres qui en traitent, à un pénitent qui ne fait que commencer. 71

MAXIME IX. Il y a des personnes qui ne sont point capables des plus éminentes vertus. Quelques règles pour les connaître et pour les conduire. 78

MAXIME X. Il faut qu'un pénitent se rapporte plus de ses progrès dans la perfection, au sentiment de son directeur qu'au sien propre. 84

MAXIME XI. Un pénitent ne doit pas aisément se communiquer à un autre qu'à son directeur. 90

MAXIME XII. Le directeur a une obligation très-particulière de se tenir uni à Dieu, dans le temps qu'on lui communique. 95

CHAPITRE PREMIER. Un directeur peut facilement perdre son âme dans les communications, s'il n'y est tout recueilli et uni à Dieu. 96

CHAP. II. Un directeur perd facilement les âmes dont il a la conduite, quand il n'est pas tout recueilli et uni à Dieu dans ses communications. 101

LIVRE SECOND.

POUR LES PERSONNES AVANCÉES.

MAXIME PREMIÈRE. La récollection est absolument nécessaire pour la vie spirituelle. 107

CHAPITRE PREMIER. La nature de la récollection. *Ibid.*

CHAP. II. De la nécessité de la récollection. 114

CHAP. III. De l'occupation de l'esprit dans la récollection. 122

CHAP. IV. Des peines de la récollection. 129

CHAP. V. Les châtimens que Dieu exerce sur une âme dissipée et sans récollection. 135

CHAP. VI. Du bonheur de la récollection. 144

MAXIME II. Pour bien conduire une âme à Dieu, il en faut purifier sans cesse l'intérieur et l'extérieur. 151

MAXIME III. Le directeur doit avoir pour soin principal de dépouiller le cœur de toute affection trop tendre et trop naturelle, pour petite qu'elle soit. 158

MAXIME IV. Il faut aller à Dieu par voie de mort, de privation, de destruction de soi-même, et non par voie d'excellence et de sublimité, qui est dans la vertu. 166

CHAPITRE PREMIER. Pour aller solidement à la perfection, il y faut aller par la mort de tous les désirs. 167

CHAP. II. Pour aller solidement à la perfection, il y faut aller par le soutien de toutes les privations. 170

CHAP. III. Pour aller solidement à la perfection, il y faut aller par l'extinction de tout l'extérieur. 175

MAXIME V. Lorsqu'une personne est dans les ennuis et dans les dégoûts intérieurs, il faut la former à l'amour de l'aveuglement et de l'insensibilité. 178

CHAPITRE PREMIER. Les causes des ennuis et des dégoûts. 179

CHAP. II. Le prix de l'aveuglement et de l'insensibilité. 182

MAXIME VI. Les distractions de l'oraison bien comprises et bien reçues sont très-profitables à l'âme. 189

CHAPITRE PREMIER. Les distractions favorisent quelquefois la contemplation. 191

CHAP. II. Il est montré quand les distractions ne sont point des péchés. 194

CHAP. III. La manière de faire bon usage des distractions est expliquée. 198

MAXIME VII. Il n'est rien qui nous unisse à Jésus comme l'abjection. 207

CHAPITRE PREMIER. Une personne abjecte fait proprement les délices du cœur de Jésus. *Ibid.*

CHAP. II. Jésus seul fait les délices d'une personne abjecte. 215

MAXIME VIII. L'amour des confusions est la voie sublime pour la perfection. 225

CHAPITRE PREMIER. Diverses sortes de confusions sont expliquées. *Ibid.*

CHAP. II. Il est montré comme la confusion conduit à l'éminente perfection. 230

MAXIME IX. Le silence sanctifie les croix. 237

CHAPITRE PREMIER. Le silence à ne se pas justifier sanctifie les accusations et les calomnies. *Ibid.*

Chap. II. Le silence dans les occasions de plaintes sanctifie les persécutions, les humiliations et les maladies. 247
Chap. III. Le silence de respect et d'adoration sanctifie les croix intérieures. 253
Maxime X. L'esprit de parfait abandon est nécessaire pour faire régner Dieu dans une âme. 259
Chapitre premier. De l'esprit d'abandon à la variété de tous les états. *Ibid.*
Chap. II. De l'esprit d'abandon à toutes les peines des tentations. 265
Chap. III. De l'esprit d'abandon à tous les délaissemens intérieurs. 275
Maxime XI. Dans toutes les sortes de croix et de tentations, il faut former l'âme à se dévouer encore à de plus grandes, que ne sont pas celles où elle est, par un esprit d'élévation au-dessus de sa peine. 281
Chapitre premier. La manière de se dévouer à de plus grandes peines que celle où l'on est. 283
Chap. II. Il est montré quel est le prix de ce dévouement à de plus grandes croix que celles où l'on est. 287
Maxime XII. Le sacrifice achevé de l'âme est dans le dépouillement, dans l'amertume et dans l'abandon. 293
Chapitre premier. Le sacrifice du dépouillement. 295
Chap. II. Le sacrifice dans l'abandon aux souffrances. 299
Chap. III. Le sacrifice dans l amertume du cœur. 302
Maxime XIII. Il faut qu'un chrétien, qui est divinement consacré, marche toujours avec respect et vénération pour soi-même. 308
Chapitre premier. Il est montré comment nous sommes consacrés. *Ibid.*
§ I. Nous sommes consacrés par une divine onction. 309
§ II. Nous sommes consacrés par le sacrifice du divin agneau. 312
§ III. Nous sommes consacrés par une manière de chant. 314
Chap. II. Il est montré quels sont nos devoirs dans ce temple de nous-mêmes. *Ibid.*
§ I. Le premier devoir est le respect. *Ibid.*
§ II. Le second devoir est le silence. 316
§ III. Le troisième devoir est l'adoration. 317

TOME SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

POUR LES PERSONNES QUI SONT DANS LA VOIE D'UNION.

MAXIME PREMIÈRE. Lorsqu'une âme est dans les voies extraordinaires, il faut bien prendre garde de lui manifester son état. 5

MAXIME II. Il faut grandement prendre garde qu'une âme qui tend à l'union, n'ait appui et attachement en quoi que ce soit. 11

CHAPITRE PREMIER. Les différens attachemens de l'âme et les différentes manières dont Dieu les détruit. *Ibid.*

CHAP. II. Les raisons générales et particulières pourquoi Dieu détruit tous les sujets d'attachemens et d'appuis. 18

MAXIME III. Tout attachement même aux croix, est blâmable. 27

CHAPITRE PREMIER. L'attachement aux croix extérieures est ordinairement vicieux. 31

CHAP. II. L'attachement aux croix intérieures est ordinairement blâmable. 35

MAXIME IV. Ayant connu l'attrait particulier d'une âme, il faut l'aider et la conduire selon son attrait. 39

MAXIME V. Il faut aider les âmes qui sont en voie d'union, faisant cesser leur propre opération. 49

MAXIME VI. Il est quelquefois avantageux à une âme de la laisser dans la désolation. 62

CHAPITRE PREMIER. Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes commençantes dans leurs désolations intérieures. 63

CHAP. II. Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes extraordinaires dans leurs désolations intérieures. 70

MAXIME VII. Ce n'est point absolument une mauvaise disposition dans de certaines circonstances, d'avoir peine de penser à ses péchés, et de les pleurer. 78

CHAPITRE PREMIER. Quelles sont les personnes qui ne peuvent penser facilement à leurs péchés. *Ibid.*

CHAP. II. Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir penser facilement à leurs péchés. 81

CHAP. III. Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir pleurer facilement leurs péchés. 84

MAXIME VIII. La souveraine paix de l'âme est de reposer uniquement dans l'état présent où elle se trouve. 88

MAXIME IX. Il ne faut point s'étonner de voir quelquefois des personnes de grande vertu, faire de grandes chutes. 100

MAXIME X. Nous avons les dernières obligations de faire régner Jésus en nous. 109

CHAPITRE PREMIER. Il est montré quelle est l'étendue du royaume de Jésus en nous. 111

CHAP. II. Il est montré de quelle manière Jésus règne en nous. 116

CHAP. III. Il est montré quelles sont les révoltes que l'on fait au roi Jésus dans le royaume de notre intérieur. 121

MAXIME XI. Les personnes dévotes et consacrées à Dieu ont une obligation très-particulière de suivre les maximes de Jésus-Christ. 125

CHAPITRE PREMIER. Il est montré par un léger trait, comme les maximes de Jésus-Christ sont ruinées. *Ibid.*

CHAP. II. Les raisons qui montrent les obligations qu'ont les personnes dévotes et consacrées à Dieu, de suivre les maximes de Jésus-Christ. 128

CHAP. III. Continuation des raisons qui prouvent le même sujet. 134

MAXIME XII. Dans toutes les impuissances de l'âme, de quelque côté qu'elles soient, et dans toutes les privations, il faut se revêtir des opérations de Jésus-Christ. 140

§ I. La différence qu'il y a entre imiter Notre-Seigneur et se revêtir de Notre-Seigneur. 142

§ II. Il est montré quand il se faut revêtir de Notre-Seigneur. 144

§ III. La haute sainteté de ce revêtement de Notre-Seigneur est montrée. 147

MAXIME XIII. Tout chrétien a obligation d'être animé de l'esprit de Jésus-Christ en toutes ses actions. 151
CHAPITRE PREMIER. L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, prise de la part de lui-même. 153
CHAP. II. L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, prise de notre part. 159

LIVRE QUATRIÈME.

SUR L'ENGAGEMENT DANS LA VERTU.

MAXIME PREMIÈRE. Toute personne qui commence de s'engager dans la vertu, doit être formée à l'oraison. 170
CHAPITRE PREMIER. Les raisons apparentes qu'on allègue pour s'excuser de l'oraison. *Ibid.*
CHAP. II. Les véritables raisons pour lesquelles on ne veut point faire oraison. 174
CHAP. III. Les raisons qui prouvent que les personnes qui commencent doivent s'adonner à l'oraison. 178
CHAP. IV. Les misères inévitables à une personne qui commence à servir Dieu, lorsqu'elle refuse de s'adonner à l'oraison. 183
MAXIME II. Du moyen de profiter de l'oraison. — C'est un bon moyen pour réussir dans l'oraison, que d'y aller pour se sacrifier. 188
CHAPITRE PREMIER. Les principes qui font ordinairement que l'oraison réussit mal. 192
CHAP. II. Raisons qui prouvent que l'oraison réussit toujours bien, quand on y va avec un esprit de sacrifice. 196
CHAP. III. Motifs pour entrer dans l'oraison avec un esprit de sacrifice. 204
MAXIME III. Allant à l'oraison, personne ne doit sortir de son attrait. 208
CHAPITRE PREMIER. Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans les voies ordinaires, allant à l'oraison. 209
CHAP. II. Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans l'oraison passive, allant à l'oraison. 212
CHAP. III. Quelle est l'obligation des âmes qui sont conduites par attrait, allant à l'oraison. 215
CHAP. IV. Les causes qui font que l'on sort de son attrait, allant à l'oraison. 221

Maxime IV. Les résolutions générales trompent une infinité d'âmes dans la vertu. 226
Chapitre premier. Les causes pour lesquelles l'on ne forme des résolutions qu'en général. 229
Chap. II. Qu'il est impossible d'avancer dans la vertu, tandis qu'on ne fera des résolutions qu'en général. 234
Maxime V. Les bonnes résolutions ne peuvent subsister, si l'on ne se prépare à la tentation. 245
Chapitre premier. Les raisons pour lesquelles les résolutions de retraites sont suivies de tentations. 248
Chap. II. Comment il faut recevoir les trois épreuves, de la conscience, du retour des passions et des créatures. 258
Maxime VI. Personne ne peut avancer dans la perfection, s'il n'est perpétuellement assujetti à trois règles. 264
Chapitre premier. De la règle écrite. 265
Chap. II. De la règle de l'obéissance. 271
Chap. III. De la règle de Providence. 275
Chap. IV. De la règle intérieure de perfection. 280
Chap. V. De l'exemple et de l'aide de perfection. 284
Maxime VII. Les personnes qui commencent et qui ont beaucoup de ferveur se doivent retenir, et ne se produire pas sitôt au dehors. 288
Chapitre premier. Les raisons pour lesquelles les personnes qui commencent ne doivent pas sitôt se produire au dehors. 290
Chap. II. Les inconvéniens qu'il y a de se produire au dehors avant le temps. 294

TOME TROISIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

SUR DIVERSES PASSIONS DE L'AME.

Maxime première. La modestie est un moyen singulier pour vaincre ses passions. 5
Chapitre premier. Diverses espèces de modestie. 8
Chap. II. Les raisons qui prouvent que la modestie est un grand moyen pour vaincre ses passions. 11
Chap. III. Motifs qui persuadent la modestie. 20

MAXIME II. Personne ne se peut jamais guère avancer dans la vertu, s'il ne s'attache à dompter sa passion dominante. 24
CHAPITRE PREMIER. D'où vient que l'on travaille si peu à vaincre la passion dominante. 27
CHAP. II. Les raisons qui prouvent qu'on doit incessamment travailler à surmonter la passion dominante. 33
MAXIME III. Il est facile de vaincre la passion dominante. 42
CHAPITRE PREMIER. Moyens généraux pour dompter les passions dominantes. 43
§ I. Les persuasions nécessaires pour vaincre les passions dominantes. 44
§ II. Les occupations intérieures nécessaires pour vaincre la passion dominante. 46
§ III. Maximes particulières pour vaincre la passion dominante. 48
§ IV. Les actions nécessaires pour vaincre la passion dominante. 51
CHAP. II. Moyens pour vaincre la passion dominante. 54
Moyens pour vaincre la passion dominante de la colère. *Ibid.*
Moyens pour vaincre la passion dominante de la paresse. 55
Moyens pour vaincre la passion dominante de la facilité à condamner tout. 56
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'attachement à son sens particulier. 57
Moyens pour vaincre la passion dominante de beaucoup parler. *Ibid.*
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'affection. 59
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'amour de ses commodités. 60
Moyens pour vaincre la passion dominante de la jalousie. 61
MAXIME IV. Un moyen très-efficace pour acquérir les vertus, sont les tentations des vices contraires. 62
CHAPITRE PREMIER. Deux manières différentes pour acquérir les vertus. 63
CHAP. II. Preuves générales qu'un moyen très-efficace pour acquérir les vertus sont les tentations des vices contraires 68
CHAP. III. Preuves particulières qu'un moyen très-efficace

pour avoir les vertus sont les tentations des vices contraires 72
Maxime V. Il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à sa complexion et à son tempérament. 86
Chapitre premier. En quoi consiste l'illusion du tempérament et de la vertu. 87
Chap. II. Raisons pour lesquelles il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à son tempérament. 90
Chap. III. Il se faut étudier à la vertu conforme à son tempérament. 94
Chap. IV. La manière d'acquérir les vertus conformes au tempérament. 98
Maxime VI. Le remède le plus efficace pour les tentations d'impureté ne sont pas les austérités corporelles. 103
Chapitre premier. Les diverses sources des tentations d'impureté. 106
Chap. II. Les raisons qui prouvent que les austérités corporelles ne sont pas le meilleur moyen pour guérir les tentations d'impureté. 109
Chap. III. Les moyens les plus naturels pour vaincre les tentations d'impureté. 115

LIVRE SIXIÈME.

SUR DIVERSES DISPOSITIONS D'UNE AME PARFAITE.

Maxime première. Une des choses la plus nécessaire pour la vie intérieure de l'esprit sérieux. 124
Chapitre premier. Il n'y a rien qui soit si pernicieux à la vie intérieure, que l'esprit qui est contraire à l'esprit sérieux. 126
Chap. II. Il n'y a rien qui soit avantageux à la vie intérieure comme l'esprit sérieux. 132
Maxime II. Une des voies la plus importante et la plus abrégée pour se sanctifier, est la privation de tout plaisir. 145
Chapitre premier. Dieu ne veut rien tant de nous que la privation de tout plaisir. 148
Chap. II. Il n'y a rien que la nature recherche tant que le plaisir. 155

Chap. III. Il n'est rien qui nous corrompe comme le plaisir. 160
Maxime III. Il faut savoir beaucoup attendre dans les voies de la vertu pour obtenir ce que l'on prétend. 169
Chapitre premier. Ce qu'il faut attendre. 171
Chap. II. Les déréglemens de nos attentes. 174
Chap. III. Comment il faut attendre. 178
Chap. IV. Pourquoi il faut attendre. 184
Maxime IV. Il n'est point de si noble voie d'opérer dans l'intérieur, que d'opérer par voie de foi. 192
Chapitre premier. Agir par esprit de foi est la manière la plus spirituelle et la plus dégagée. 195
Chap. II. Agir par esprit de foi est la manière qui nous unit davantage à Dieu. 203
Chap. III. Les grands avantages qu'il y a d'agir dans l'esprit de la foi. 209
Maxime V. Il n'est point de personne si obligée de se sanctifier que celle qui est consacrée à Dieu. 212
Chapitre premier. La grandeur de la noblesse d'une âme consacrée à Dieu. 213
Chap. II. Des obligations d'une âme consacrée à Dieu. 222
Maxime VI. Les fautes qui sont petites de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu. 233
Chapitre premier. Raisons prises du côté de la grâce, pour maintenir que les fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu. 235
Chap. II. Raisons prises du côté de Dieu, pour montrer que des fautes légères deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu. 242
Chap. III. Raisons tirées des conséquences pour montrer que des fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu. 250
Maxime VII. L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie, sa demeure que dans une âme humble, et son entretien qu'avec une âme simple. 256
Chapitre premier. L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie. 258

Chap. II. La demeure de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme humble. 265

Chap. III. L'entretien de l'esprit de Dieu ne se fait qu'avec une âme simple. 272

Maxime VIII. Plus une âme est visitée des faveurs de Dieu, plus elle doit être éprouvée. 281

Chapitre premier. Quelles sont les âmes élevées qu'il ne faut pas sitôt éprouver. 283

Chap. II. Quelles sont les âmes élevées qu'il faut éprouver, et pourquoi on ne les éprouve pas. 286

Chap. III. Les raisons qui montrent que des grandes âmes doivent être éprouvées. 289

Chap. IV. Les diverses manières d'éprouver les âmes élevées. 297

Maxime IX. Il ne faut pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leur lumières. 302

Chapitre premier. Les raisons qu'on peut apporter contre cette maxime, et les réponses à ces raisons. 304

Chap. II. Les raisons qui prouvent qu'on ne doit pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières. 311

FIN DE LA TABLE.

De l'Imprimerie de Thibaud-Landriot, à Clermont-Ferrand.

64203

Date Due

BOSTON COLLEGE LIBRARY
UNIVERSITY HEIGHTS
CHESTNUT HILL, MASS.

Books may be kept for two weeks and may be renewed for the same period, unless reserved.

Two cents a day is charged for each book kept overtime.

If you cannot find what you want, ask the Librarian who will be glad to help you.

The borrower is responsible for books drawn on his card and for all fines accruing on the same.